



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

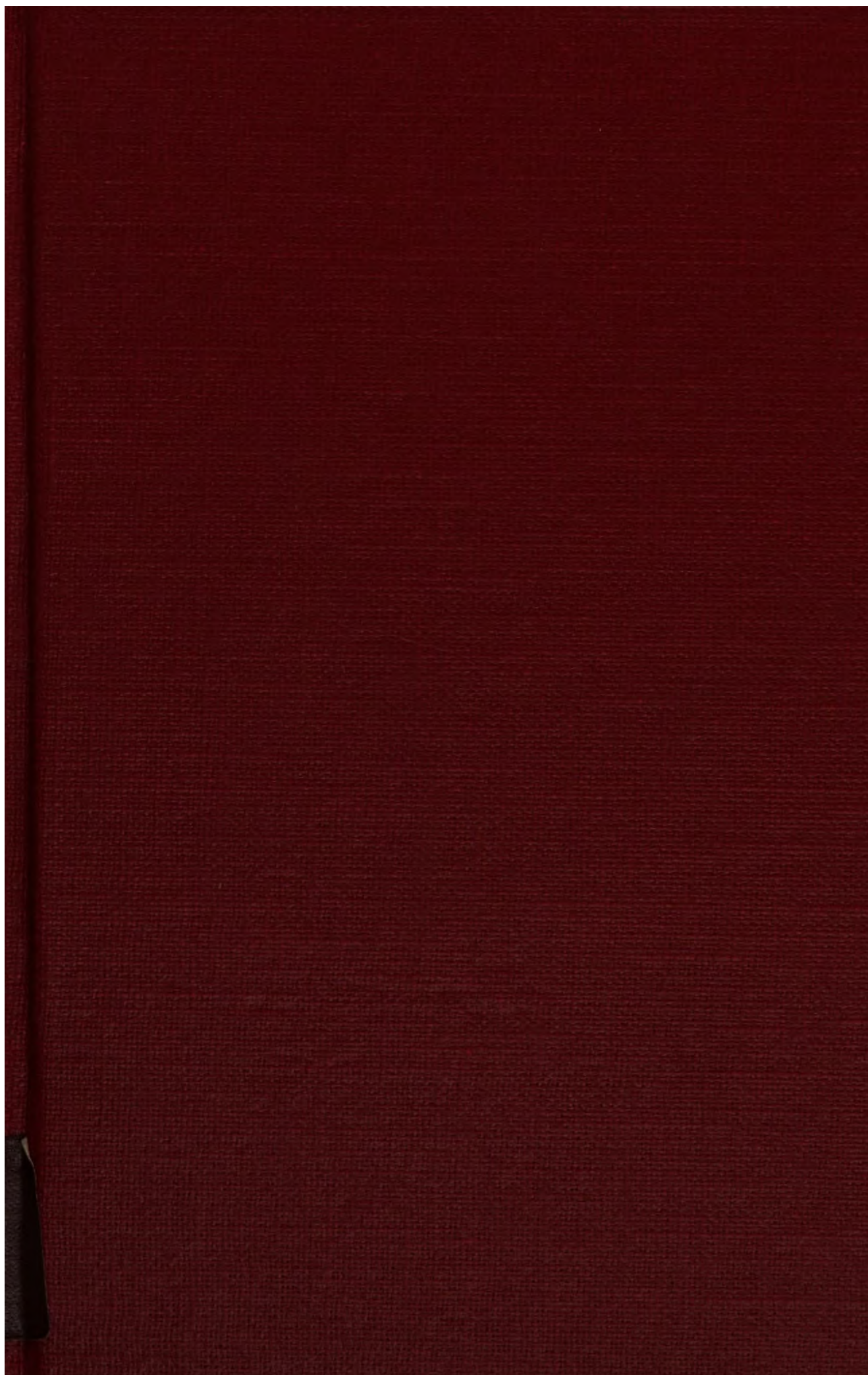
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

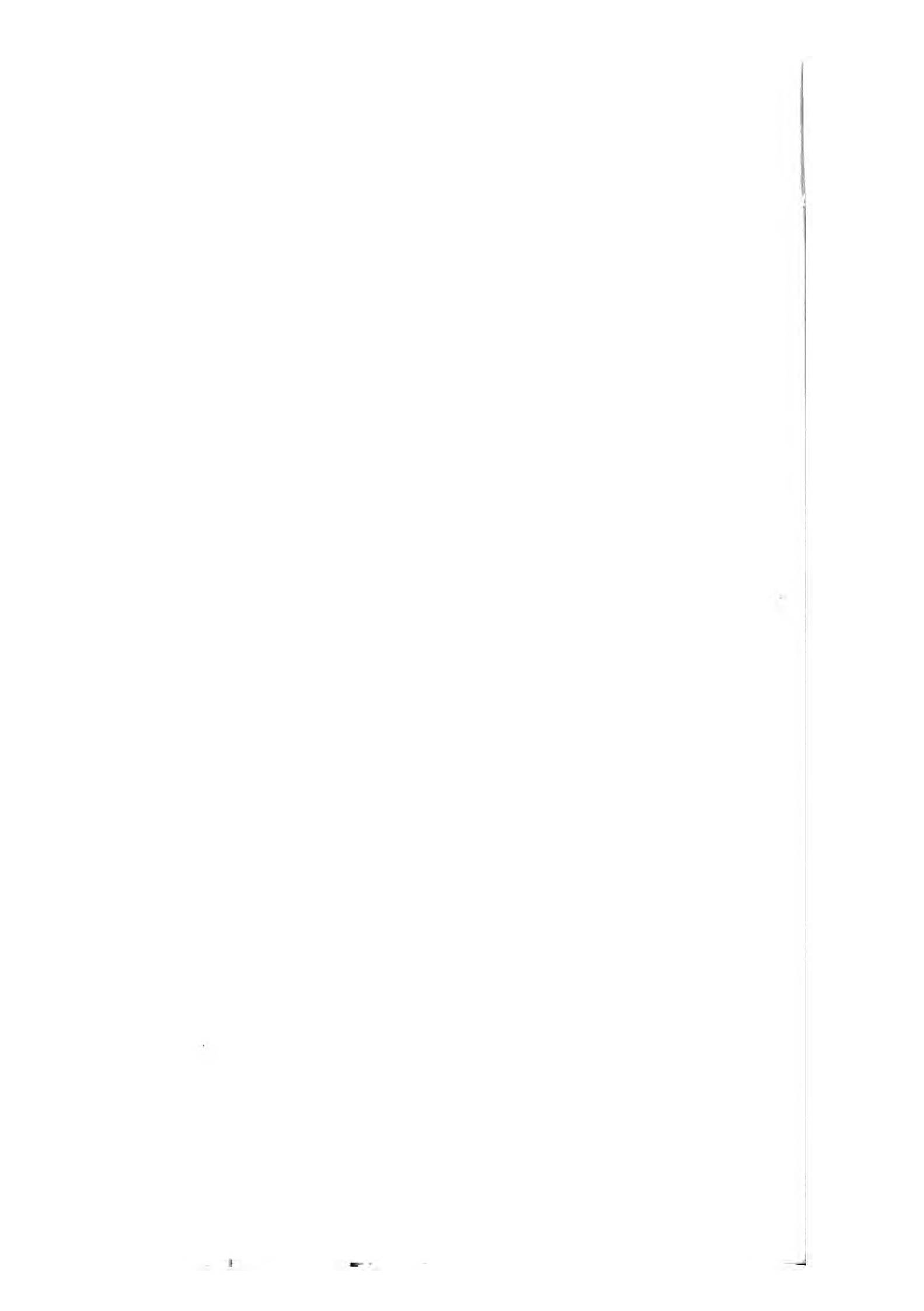


REF. F. 8609



~~NOT A TAYLOR~~





Éditions PIERRE LAFITTE - Paris

A partir du 1^{er} Mars 1918

Majoration temporaire de 30 %

sur tous les volumes à 3.50

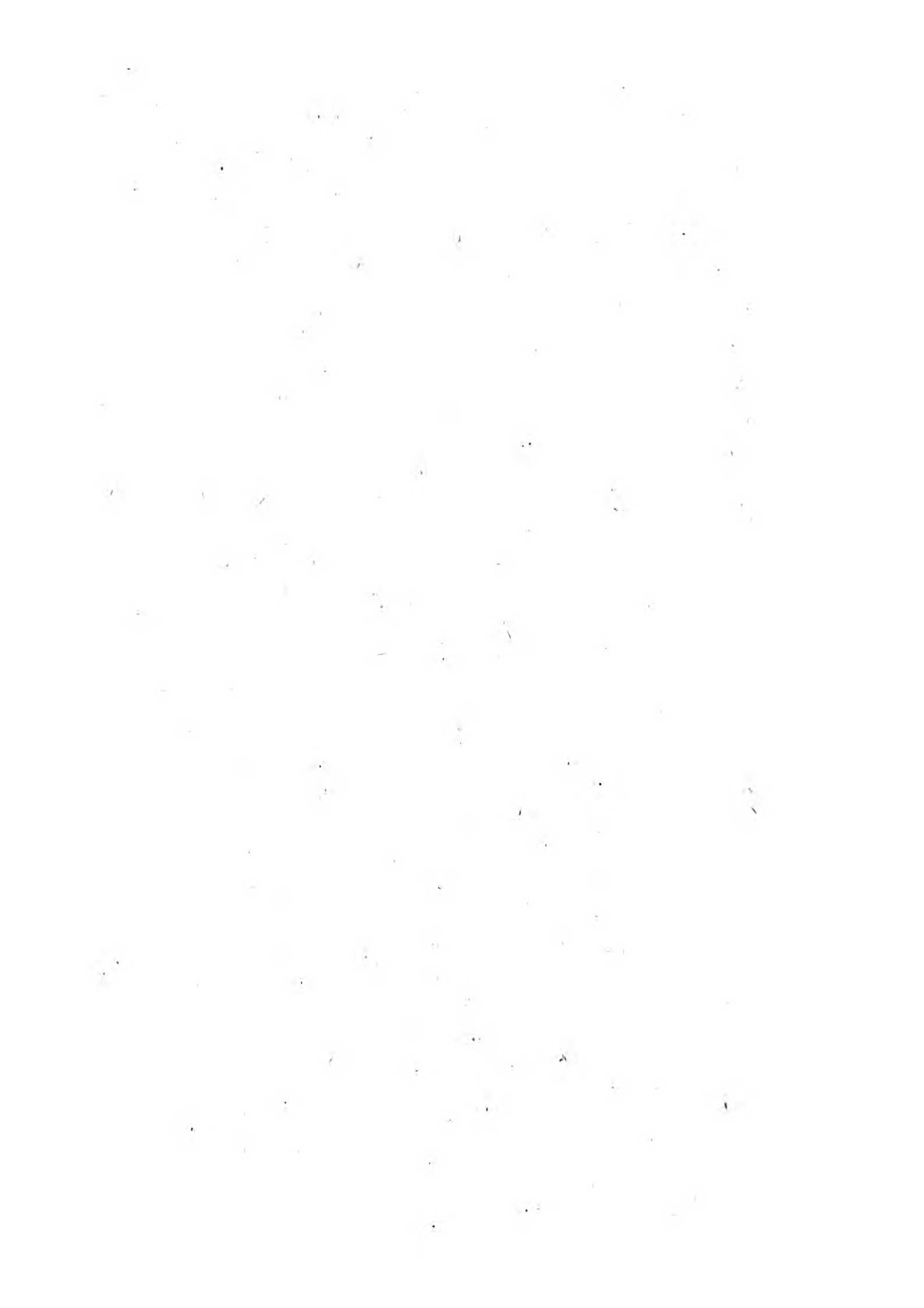
DÉCISION

du Syndicat des Éditeurs

du 11 Février 1918

2-1918

N/O 8300 A.1



SUR LES CHEMINS
DE LA GUERRE

Copyright by HACHETTE and Co. Paris, 1919.
Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

ROBERT DE FLERS

SUR LES CHEMINS
DE LA GUERRE

(France — Roumanie — Russie)



ÉDITIONS PIERRE LAFITTE

90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

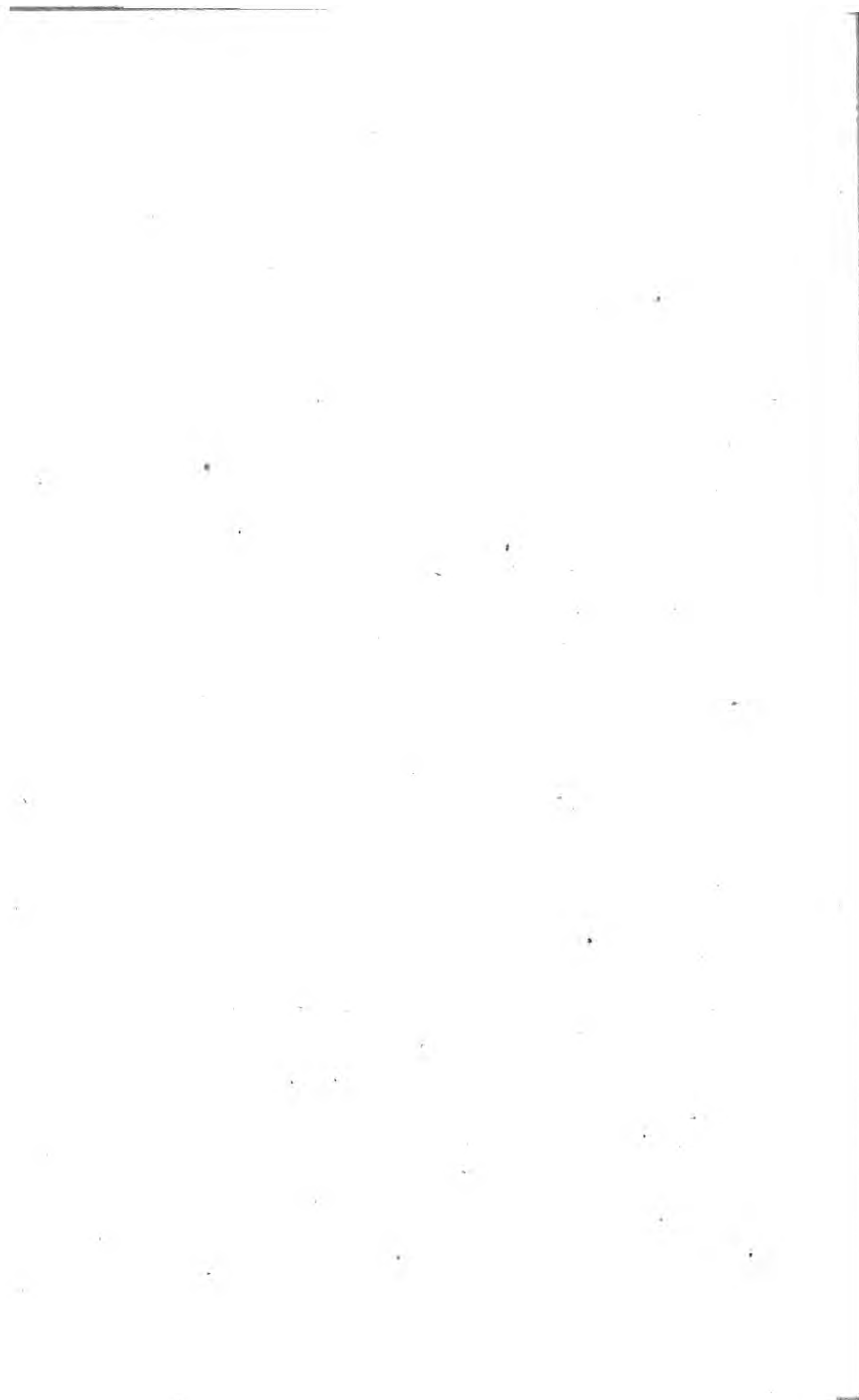
PARIS



A LA MÉMOIRE
DE
G.-A. DE CAILLAVET

En souvenir fraternel,

Robert DE FLERS.



SUR LES CHEMINS DE LA GUERRE

PREMIÈRE PARTIE LA FRANCE MOBILISE

LA GUERRE

C'EN est fait. La guerre la plus formidable qu'aura jamais vue l'humanité éclatera sans doute dans quelques heures, à moins qu'un miracle n'intervienne. Mais si les miracles se produisent parfois pendant la bataille, ils ne s'accomplissent jamais avant. Il faut commencer par les mériter.

Dans ces jours d'angoisse poignante, mais aussi de fière énergie où nous assistons à ce spectacle terrifiant et grandiose de tous les peuples en armes, aucune nation n'aura donné un plus bel exemple de sang-froid et de bravoure que la nôtre. Notre première victoire, nous l'aurons remportée sur nous-mêmes, en faisant trêve à toutes les haines et à toutes les divisions d'opinions et d'intérêts, et en obéissant irrésistiblement au grand appel du sentiment national.

Nos soldats partent et ils partent gaiement. Ils ont l'air de savoir où ils vont ; ils le savent.

Rien n'était plus réconfortant que de parcourir les boulevards hier au soir. On y respirait je ne

sais quelle atmosphère vibrante d'émotion et d'allégresse. C'est que ce peuple est fort non seulement de son enthousiasme mais aussi de son droit.

Cette guerre, la France ne l'a pas voulue. Elle a fait tous ses efforts, loyaux et sincères, pour en écarter la redoutable éventualité. « Il n'est permis de faire la guerre, a dit un grand orateur chrétien, que malgré soi, à la dernière extrémité, pour repousser la violence de l'ennemi. » C'est cette guerre-là à laquelle on nous a contraints, par une série de manœuvres perfides et de faux-fuyants diplomatiques.

L'Allemagne n'a pas voulu, devant l'histoire et peut-être même devant nos contemporains, assumer la terrible responsabilité d'avoir déchaîné une semblable calamité. Elle a chargé l'Autriche de ce soin, et l'intolérable ultimatum adressé à la Serbie par François-Joseph, qui, malgré la parole du Pape, n'a pas craint « d'ensanglanter sa vieillesse », n'était que l'acte d'un souverain obéissant à l'ordre germanique.

La diplomatie allemande pensait que nous répondrions par l'offensive à cette provocation indirecte. Le Quai d'Orsay, il faut lui rendre cet hommage, n'est point tombé dans le piège. Avec une grande fermeté et une parfaite franchise, il a forcé l'Allemagne à démasquer son véritable jeu et à avouer que ses prétendues intentions pacifiques cachaient un dessein agressif et concerté contre la dignité de notre pays.

C'est cela, en effet, qu'il faut que chacun sache bien. La France n'engage pas la lutte à cause du conflit austro-serbe. Elle met ses armées en campagne d'abord pour respecter la parole qu'elle a donnée à sa grande alliée la Russie, mais aussi parce qu'elle est directement visée par l'ennemi orgueilleux, patient et sournois qui, depuis quarante ans, ne lui a pardonné ni sa défaite matérielle, ni sa victoire morale.

En un mot l'Allemagne se bat pour prendre la

Champagne, et la France pour reprendre l'Alsace-Lorraine. Et c'est parce qu'ils le savent bien qu'hier au soir nos petits soldats partaient en chantant pour la frontière.

LE PREMIER

L'AUTRE jour eut lieu, à Pont-à-Mousson, un enterrement bien humble, en apparence, et pourtant grandiose : celui du premier soldat français tué par les Allemands.

C'était un petit chasseur à cheval. Il s'appelait Pouget. Il partait confiant, heureux de vivre cette guerre, — et cette victoire. Il appartenait au service des reconnaissances, et n'aurait pas cédé sa place pour un boulet de canon. N'allait-il pas être le premier à *les voir*. C'était une belle aventure. Et voilà que, traîtreusement guetté, il tombe, au coin d'un bois, dans une embuscade, la tête percée d'une balle.

On l'a enterré l'autre matin, le petit chasseur Pouget, dans la modeste église de Pont-à-Mousson qui arborait les armes fameuses de la petite cité jadis illustre, « de gueules au pont d'argent de trois arches flanqué de deux tours du même, sur une rivière de sinople, à l'écusson mouvant du duché de Bar ».

Les cloches ont sonné. A la place de la famille qui ne savait peut-être pas encore qu'elle devait pleurer, tous les officiers du régiment ont pris place. Tous l'ont salué de l'épée unanimement, respectueusement; tandis que des femmes apportaient au cercueil du petit soldat, tressées en couronnes, les fleurs sur lesquelles peut-être il était tombé.

Alors le commandant du 1^{er} escadron, *son* commandant, s'approcha et il parla au chasseur Pouget, fièrement, tristement, doucement — non plus pour lui donner un ordre ou un avis comme il le faisait

hier — mais pour lui dire dans un dernier adieu, son respect, son admiration, peut-être sa jalousie — et pour le remercier au nom de la France. Le curé prononça des paroles latines. Une dernière fois, tous les hommes du 12^e régiment étendirent leur sabre, puis l'abaissèrent.

Après quoi, ils allèrent se battre en jurant de venger leur camarade, tombé le premier de l'armée française.

Ils ont peut-être déjà tenu parole.

L'HEROÏSME QUOTIDIEN

CHACUN jour nous apporte sa contribution de courage et d'héroïsme. Ce ne sont point seulement des actions d'éclat sur le champ de bataille, de téméraires et victorieuses randonnées où quelques-uns de nos cavaliers suffisent à mettre en déroute un peloton de uhlans. C'est aussi parfois la bravoure simple, collective, anonyme de tout un régiment qu'exalte un même esprit de devoir et de sacrifice.

Il convient de recueillir avec une pieuse attention ces traits d'intrépidité morale. Ils sont pour ainsi dire l'illustration de cette magnifique volonté de vaincre, dédaigneuse de l'effort, de la souffrance et de la mort ; de cette ardente pensée de revanche qui vole de régiment en régiment et qui, lorsque l'heure en sera venue, prêterà ses ailes à la Victoire.

On m'a raconté hier — j'ai vérifié depuis l'authenticité des faits — l'admirable conduite d'un régiment d'artillerie placé à quelques kilomètres de la frontière, à un poste d'honneur, puisque c'est celui du plus grand danger. Je ne pense pas que les historiens de l'antiquité nous aient jamais rapporté quelque chose de plus noble et de plus émouvant.

On eut besoin, il y a quelques jours, dans une de nos villes du Centre — mettons Bourges ou Le Mans — d'un certain nombre d'hommes connaissant le maniement des canons de gros calibre que les troupes de réserve ne possédaient qu'imparfaitement. On invita donc le commandant d'une de nos places les plus exposées de la frontière de l'Est à renvoyer cent artilleurs expérimentés dans cette garnison de tout repos.

Le colonel réunit son régiment et lui fit part de l'ordre qu'il avait reçu.

« Et maintenant, dit-il, que ceux qui ont des enfants, une femme, une mère et qui souhaitent se rapprocher de leur foyer se proposent. Je vais prendre leurs noms... Allons, j'attends. »

Personne ne bougea. Tous les hommes restèrent à l'alignement, immobiles.

« Allons, allons, continua le colonel d'une voix un peu troublée, point d'amour-propre, point de respect humain. Il n'y a à cela nulle lâcheté, nulle faiblesse. Il me faut cent hommes... Qu'ils sortent du rang. »

Même silence, même immobilité.

« Alors, personne ? »

— Personne, répondit le plus ancien capitaine.

— C'est bien, gronda le colonel, avec une mauvaise humeur sous laquelle il essayait en vain de cacher son émotion, c'est bien, je n'ai plus qu'une façon d'en sortir. Ces cent hommes-là, je vais les tirer au sort. »

Et c'est le hasard qui désigna les canonniers auxquels allait être infligée la contrainte de s'éloigner de la frontière, de la bataille, du péril de demain, de tout à l'heure.

Faisons cadeau de cette histoire à l'empereur Guillaume. Il pourra la faire connaître utilement aux soldats qui fusillent les enfants et les vieillards et qui achèvent les blessés. Peut-être leur inspirera-t-elle quelques remords et quelque honte. Peut-être leur donnera-t-elle quelque loyauté dans la bra-

voure. Car en ces semaines tragiques le courage est à tous.

Nous pouvons néanmoins être tranquilles. C'est à nous seuls qu'appartient « la manière ».

LES VOLONTAIRES ÉTRANGERS

HIER, dans la claire lumière du matin — gai comme un matin de victoire, — les engagés volontaires étrangers ont commencé à venir signer leurs feuilles d'engagement dans nos armées. Ce fut un spectacle plein de noblesse, d'enthousiasme et d'ardeur. Dès 7 heures, l'esplanade des Invalides était encombrée d'une foule cosmopolite qui, en dépit de la diversité des types et des idiomes, semblait n'avoir qu'une seule âme et qu'un seul cœur.

Il y avait là, par milliers, des Russes, des Américains, des Anglais, des Juifs, des Italiens, des Hellènes, des Luxembourgeois, des Roumains, des Belges. Un petit groupe se fait remarquer par son impatience. Ce sont des Allemands. « Il faut qu'on nous engage les premiers, dit l'un d'eux. Nous voulons vous aider à sauver votre pays. C'est la seule façon que nous ayons de sauver notre honneur. » — « On nous a fait attendre longtemps, s'exclame un tout jeune Américain. Nous allons nous battre pour vous. Nous vous devons ça depuis La Fayette. » — Un Hellène déclare : « Nous devons un peu à la France d'avoir notre indépendance. » — Un Italien ajoute : « Nous devons à la France d'avoir une patrie. »

Il semble que soudain tous les sacrifices, tous les dévouements, tous les gestes héroïques et désintéressés qui ont fait dire que pour écrire l'histoire de la générosité il n'y avait qu'à écrire l'histoire de

France ; tout ce que Bismarck appelait notre « jobardise » et que nous, nous appelons notre honneur, il semble que tout cela reçoive en un instant comme une incomparable récompense cet hommage émouvant auquel chaque peuple veut contribuer pour sa part de courage et de sang.

Le soleil monte, il resplendit, victorieux des nuages, dans un ciel libéré. Au milieu des groupes, les étendards de tous les pays claquent dans le vent. Des cris, des commandements, des hymnes, jetés dans toutes les langues, retentissent. Mais par l'admirable consentement de tous un seul drapeau domine cette foule de Babel : celui de nos trois couleurs, nos trois glorieuses.

Il y a là des adolescents, presque des enfants, des hommes aux cheveux gris, des ouvriers, des étudiants, ceux qui travaillent et ceux qui pensent. Tous n'ont qu'une volonté, qu'une passion : prouver à ce pays leur reconnaissance pour ce qu'ils lui doivent d'enthousiasme et de foi ; leur attachement pour ce qu'ils lui doivent de justice et de liberté ; leur tendresse pour la douceur de ses horizons, la grâce de ses coteaux, la fraîcheur de ses vallées, pour ses plaines, pour ses vignes, pour ses femmes et pour ses roses.

« Voyez-vous, monsieur, nous dit un jeune engagé, le miracle de la France, c'est qu'on ne l'aime pas seulement comme un pays : on l'aime aussi comme une personne. Elle a un visage. Et ce visage est si accueillant et si fier, que nous voulons bien mourir pour qu'il ne soit pas attristé. »

Et les volontaires, que nous ne saurions plus appeler étrangers, défilèrent en chantant, d'un pas allègre et décidé.

A quelques mètres de là, appuyé fraternellement à un affût verdi, un invalide les regardait s'en aller joyeux, dans la clarté de ce beau matin...

LES SEMEURS DE TERREUR

IL existe une catégorie d'individus dont il convient de se méfier à l'heure présente : c'est celle des semeurs de terreur. Ce sont des gens certainement animés des meilleures intentions, mais d'un caractère pessimiste, et qui, tout en étant sincèrement désespérés des nouvelles défavorables qu'ils peuvent recueillir, éprouvent tout de même un soupçon d'orgueil s'ils constatent qu'ils ont été bons prophètes. Ayant prévu tous les malheurs, ils sont vaguement flattés quand il en arrive un.

De là à exagérer un échec momentané, à donner des précisions à une rumeur ou des réalités à une impression, il n'y a qu'un pas.

Ces redoutables messieurs ont toujours, bien entendu, des renseignements de premier ordre et de première main. Ils ont des amis dans tous les ministères, et même chez les concierges de tous les ministères. Ils connaissent la cousine de la femme du général qui... ou la belle-sœur du chef du cabinet du sous-secrétaire d'Etat de... D'ailleurs « ils l'avaient bien dit... C'était facile à prévoir... Il n'y avait pas besoin pour cela d'être Napoléon ou Turenne... Il suffisait d'avoir du bon sens... » Propos regrettables et détestables. Car, sans s'en douter, ces alarmistes de fumoir jouent un rôle très nuisible. Ils sèment la panique au moment même où il convient de faire appel à la fermeté et au sang-froid de chacun et, à leur propre insu, ils collaborent étroitement avec nos pires ennemis.

Il est visible, en effet, que depuis le commencement de cette guerre les Allemands suivent le plan longtemps prémédité de se faire précéder par la terreur. L'envoi follement téméraire des automobiles à mitrailleuses à de grandes distances en avant des armées en marche, les raids de cavalerie, absurdes

au point de vue militaire, n'ont pas d'autre but que de jeter le désarroi parmi les populations, dans le vain espoir que nos régiments seront gagnés par la contagion, et qu'ainsi ils se laisseront plus facilement entamer sur le champ de bataille. Les atrocités allemandes, auxquelles on donne une publicité que, pour ma part, je regrette un peu, ne sont pas seulement le fait d'une nation cruelle et barbare, elles répondent à un calcul, toujours le même : affoler l'adversaire, et diminuer, avant même de l'aborder, sa valeur de combat et de résistance.

Les porteurs et colporteurs de nouvelles fausses ou exagérées favorisent encore ce dessein d'intimidation de l'ennemi. Qu'ils y prennent garde : sans le faire exprès, ils agissent comme les pires Français, ou, ce qui est plus grave encore, comme les meilleurs Allemands.

Le devoir est d'espérer, d'avoir confiance, de croire au succès qui, tôt ou tard, ne peut manquer de couronner l'effort héroïque de nos armées.

En temps de guerre, l'optimisme est de rigueur. Il rend plus beaux les jours heureux, et dans les jours contraires il est le viatique qui soutient et parfois qui sauve.

LES « BONS ENFANTS »

LE pillage, le crime et l'incendie marquent par tout le passage des armées allemandes. Mais si leur férocité est abominable, la manière dont elles prétendent l'excuser l'est peut-être davantage encore. Rien n'est plus révoltant que leur hypocrisie et leur cynisme. Dans leurs mensonges, la bêtise le dispute à l'odieux.

Un peu gênés tout de même par l'exécrable forfait de la destruction de Louvain, les Allemands ont éprouvé le besoin d'excuser ce crime contre l'Art

et contre l'Humanité, contre ce qui est beau et contre ce qui est bon. Il leur a fallu inventer quelque chose, et comme ils n'ont aucune imagination, ce qu'ils ont trouvé est piteux et serait même risible s'il ne s'agissait point de si douloureuses circonstances.

L'incendie de Louvain, d'après la *Gazette de Voss*, aurait été justifié par la participation à l'action de la population civile. « *Il se pourrait*, dit l'indulgente *Gazette*, qu'à la suite de ces événements, nos armées aient été obligées de sévir et que, par suite, la ville de Louvain n'existât plus. » Cet « *il se pourrait* » est un chef-d'œuvre de fourberie maladroite. « Il faut regretter cet événement, comme artiste, continue l'auteur de l'article. Mais on n'avait pas le choix. » Car malgré toutes leurs abominations, ces messieurs entendent rester des artistes et savoir ce dont, à ce titre, il convient de déplorer la perte.

Mais que savent-ils, sinon piller et détruire ? En 1870, ils n'hésitèrent pas à brûler la bibliothèque de Strasbourg où se trouvaient pourtant réunies les pièces du procès établissant que Gutenberg, leur plus grand homme, leur plus grande gloire, était bien l'inventeur de l'imprimerie. Rien ne vaut pour de tels Vandales que le gain brutal du territoire et que la conquête immédiate de l'argent. D'ailleurs, si les Allemands ont brûlé Louvain, c'est que les atrocités des Belges les y avaient contraints, car, dit la *Gazette de Voss*, « nos soldats sont de bons grands enfants dont la tenue et le caractère généreux ne peuvent que réjouir les cœurs ».

De bons grands enfants qui assassinent, torturent et fusillent des femmes et des vieillards. De bons grands enfants qui achèvent les blessés sur le champ de bataille et qui, pour les dévaliser, n'hésitent pas à fouiller les morts. La *Gazette* a raison Il y a, en effet, dans tout cela de quoi réjouir le cœur des bons bourgeois de Berlin et des concierges de Potsdam qui, eux aussi, sont certainement de bons grands enfants.

En France, ces bandes armées nous ont ménagés. C'est ainsi, comme on le lira plus loin, qu'à Amiens, par voie d'affiche (affiche contresignée par un général prussien), ils ont averti la population que si elle était bien sage et bien soumise, tout se passerait pour le mieux dans la plus abominable des guerres ; mais que, s'il en était autrement, de bonnes batteries étaient placées sur les hauteurs environnantes et que, sur un signal, elles réduiraient la ville en poussière... Par bonheur, les Amiénois eurent le courage de s'enfermer silencieusement et dignement dans leurs maisons, et comme les Allemands, ce jour-là, étaient pressés, ils passèrent outre. Mais un coup de feu eût suffi — eux-mêmes l'ont déclaré — à provoquer la destruction de la ville tout entière, de l'adorable cathédrale, unique au monde, que chanta magnifiquement Ruskin, de ses rosaces somptueuses, de ses frises délicates, et de ce porche où resplendit et triomphe l'incomparable statue de la Vierge écrasant la tête d'un monstre à face humaine. Les Allemands, sans doute, ignorèrent ce détail, car s'ils l'avaient connu, ils l'auraient pris pour un symbole désobligeant à leur égard. Il ne leur en aurait pas fallu davantage pour mettre le feu aux quatre coins de la bonne cité, où il y a quelques années nous allions visiter dans la paix de son travail et de sa gloire l'un de ses plus illustres habitants : Jules Verne. Il est vrai de dire que cette destruction, une fois accomplie, les Allemands n'auraient point manqué de le regretter « comme artistes »...

Ils sont si bons enfants !

LA CATHÉDRALE DE REIMS

NOUS sommes aujourd'hui — *de visu* — douloureusement fixés sur l'état de la cathédrale de Reims. Plus que jamais nous sommes assurés de

l'abominable dessein qui fut celui des armées allemandes de ruiner le chef-d'œuvre de l'architecture française : malgré les propos optimistes qui ont circulé depuis quelques jours, l'illustre basilique a été cruellement et définitivement atteinte.

C'est bien un crime contre la civilisation et contre la beauté qu'ont commis des adversaires qui, délibérément, se sont mis en dehors de toutes les lois humaines, même de celles si dures, pourtant, que les règles de la guerre font aux belligérants. Evidemment si l'on contemple la cathédrale de loin, de la route d'Épernay, avant de franchir la Vesle et le canal de l'Aisne à la Marne, on ne se rend point compte de l'étendue du désastre.

Nous avons nous-mêmes été tout d'abord saisis de joie en apercevant à cette distance la silhouette à peu près intacte de la cathédrale, mais hélas ! cette joie ne fut que de courte durée ; en nous approchant, nous constatons bientôt l'irréparable dommage causé au monument fameux qu'il fallut plusieurs siècles pour édifier et où se superpose l'art de dix architectes, dont les conceptions se fondirent en une unité majestueuse. C'est cette unité sans pareille qui fait, en effet, le prix de la métropole rémoise.

Il est naturel que, dans des monuments exécutés au cours de tant d'années, des variations de style se produisent d'une partie à une autre. Mais pour ne point altérer l'unité de la cathédrale, les architectes successifs de Reims ont eu la piété de sacrifier les progrès accomplis à leur époque dans l'art ogival. Ils ont rigoureusement suivi le plan primitif ; ils ont compris que, pour être impérissable, il fallait que l'œuvre fût une, et ils ont renoncé à tout bénéfice personnel pour mieux augmenter la somme de la gloire anonyme. Ils avaient compté sans les barbares !

Sans doute la basilique a conservé son apparence extérieure, mais ce n'est plus qu'une carcasse. Il semble que dans le colosse de pierre une âme indomptable et mystérieuse ait lutté contre la

fureur des obus et les ravages de l'incendie et que la cathédrale, bien que blessée à mort, ait voulu au milieu de la bataille rester debout quand même pour veiller encore sur la ville qu'elle protégeait.

La cathédrale de Reims est un chef-d'œuvre français !

M. Dalimier, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, avait été chargé d'aller sur place constater l'état du monument.

Bien que la ville fût encore bombardée dans les hauts quartiers, et que l'on vît les shrapnells s'abattre sur le faubourg de Laon et les caves Pommery, M. Dalimier n'a pas hésité à accomplir sa mission avec beaucoup de courage et de tranquillité.

Le rapport qu'il a rédigé avec le concours d'architectes éminents renseignera bientôt le public sur l'étendue des dégâts.

Ils sont, hélas ! considérables. Sur la nef, sur les transepts, sur le chœur, il ne reste plus apparence de couverture.

La toiture tout entière a été crevée et s'est effondrée. Les poutres ont été brûlées, le fer tordu, le plomb fondu a jailli de toutes parts. On en aperçoit encore sur la pierre noircie de nombreuses gouttelettes.

La partie supérieure de la tour du Nord semble avoir été particulièrement visée. Elle est mortellement atteinte. Une portion de ses assises s'est écroulée et les assises voisines ont été déplacées par la force des projectiles lancés par les batteries allemandes des forts de Berru et de Nogent l'Abbesse.

En maints endroits, les arcs-boutants ont été coupés ; la balustrade de la façade principale, sous la rosace, a été, sur une certaine longueur, réduite en miettes. Les pierres de la grande galerie qui couronne les murs et des galeries qui courent à la base des verrières ont presque toutes éclaté. La base des piliers a été terriblement endommagée par l'incendie, à cause des chaises et de la paille disposées pour les blessés.



Malgré son admirable puissance, malgré la surprenante souplesse de son architecture — c'est le terme dont se servent les techniciens, — la cathédrale a été ébranlée dans sa force et dans son élan.

Elle ne l'a pas été moins dans son ornement et dans sa grâce.

Les statues du portail, — la statuaire était, avec la sculpture végétale, l'un des trésors de l'édifice, — sont pour la plupart éclatées ou brûlées. Les voussures des arcs qui se développent au-dessus de la porte, les pinacles qui surmontent les contreforts ont beaucoup souffert ainsi que cette admirable galerie des Rois qui se replie sur les tours et où s'alignent les statues colossales des Rois de France, exécutées probablement vers la fin du XIV^e siècle.

Les vitraux ont été à peu près complètement anéantis. La moitié de la rosace supérieure est démolie ; les parties ajourées au-dessus des portails Nord et Sud ont été vidées de tous leurs vitraux.

C'est là une énumération encore bien incomplète des dégâts irréparables qu'a subis la cathédrale de Reims. Il faudrait citer encore tant de statues mutilées, tant de détails charmants détruits ; mais ce qu'il faut déplorer par-dessus toutes choses, c'est que partout la pierre a été calcinée, corrodée.

La basilique est construite en calcaire coquillier, et il est, hélas ! trop certain qu'aux premières gelées cette matière se dilatera et que le désastre prendra encore une plus grande importance.

On a paré sur l'heure aux premières précautions à prendre et l'on va essayer immédiatement de donner à la cathédrale une couverture provisoire de carton goudronné ; ce n'est que plus tard que l'on pourra songer à des travaux plus importants.

Dans son ensemble, dans sa beauté vigoureuse et ornée, dans sa majesté puissante et une, la cathédrale de Reims a vécu, mais sa silhouette blessée se profile encore sur le ciel et suffit à proclamer à la fois la gloire de notre basilique nationale et l'infamie des barbares.

DEUXIÈME PARTIE

SUR LE FRONT

LA BATAILLE DEVANT REIMS

LA bataille! Tous les efforts que l'on peut faire, L d'après tant de récits lus et relus — que ce soit ceux d'historiens ou de romanciers, de Thiers, de Stendhal ou de Paul Adam — toutes les visions de guerre que nous avons essayé d'éveiller dans nos imaginations surexcitées n'atteignent point à la formidable réalité. Qui s'est approché une fois de ce spectacle épouvantable et grandiose n'en saurait désormais détacher sa pensée. Le souvenir qu'on en conserve est assuré contre l'oubli par toutes les forces mystérieuses de la vie et de la mort.

En quittant Épernay au petit jour, nous traversons les coteaux de vignobles qui dominant la Marne. Ils étagent les promesses des vendanges dorées sur des mamelons arrondis. De temps en temps un chaume interrompt ces vastes étendues couvertes de ceps rigoureusement alignés. On y aperçoit les vestiges de plusieurs tranchées. On s'est battu là, il y a trois semaines, ardemment. Puis l'ennemi s'étant retiré vers le Nord, on a comblé les fossés remplis de cadavres — ce n'est plus qu'une fosse commune... Nous retrouvons bientôt les vignes. Tout à coup une odeur fade, écœurante, atroce, nous saisit à la gorge. Des soldats sont

tombés là et y pourrissent lentement. On n'a pu les ramasser dans ces interminables rangées de vignes séparées les unes des autres par des réseaux de fils de fer. Nous arrivons à l'orée de la forêt de Reims qui couronne jusqu'à l'horizon la chaîne des collines. Vers le Nord, le canon fait rage. D'ailleurs, il n'a point cessé de tonner toute la nuit. Nous croisons un régiment de Sénégalais, qui, en route vers le front, fait la halte.

Ce sont d'admirables hommes, vêtus de bleu sombre. Ils découvrent à notre passage des dents éclatantes de blancheur. Quelques-uns sautent et gesticulent en signe d'allégresse. Le ciel est sans nuages ; le soleil qui monte lentement les réchauffe. Ils ont eu froid cette nuit. Tous semblent exprimer à la fois étrangement mêlées la joie de vivre et la joie de mourir et ingénument ils sourient à leur destin.

Nous rencontrons bientôt, d'abord isolés, puis en groupes, puis enfin en file ininterrompue, les émigrants de Reims. On a fait évacuer, au petit jour, certains quartiers de la ville. On craint pour l'après-midi un nouvel effort, et déjà le bombardement a repris avec une vigueur plus grande.

Oh ! le lugubre défilé de pauvres gens en guenilles, les épaules écrasées sous des paquets hâtivement ficelés. D'autres poussent dans des brouettes ou sur des voitures à bras leur misérable petit mobilier. Les femmes tirent les enfants par la main et souvent portent les plus petits dans leurs bras. Dans une tapissière traînée par un cheval famélique, des Carmélites, indifférentes à la vie extérieure, la tête baissée et les mains jointes prient à haute voix. L'ouragan de fer les a arrachées à leur couvent mais point à leur méditation. Elles ont l'habitude de vivre dans la mort. Elles continuent, voilà tout.

De groupe en groupe, on s'interpelle : « T'as pas vu les Planchots ? — Non. C'est des gens qui se décident jamais. — C'est vrai ça, ils font les malins pour rester après les autres, et ça vous a plus peur

que n'importe qui. — Qu'est-ce que t'as fait de tes vieux ? — Ils n'ont pas voulu venir. Ils disent que se sauver, c'est plus de leur âge. — Les Prussiens leur feront pas de mal, et puis d'ailleurs ils ne reviendront pas. — Moi, je trouve qu'il fallait filer rapport aux petits et puis rapport à soi. — Bien sûr, on n'est pas heureux, mais on n'a tout de même pas fini de vivre. »

Dans toute cette cohue qui, clopin clopant, chemine parmi les cris et les commérages de la plupart, faisant contraste avec le silence tragique de quelques-uns, il y a, malgré la tristesse de cette fuite désolée, de la gouaillerie, de la badauderie, le goût de la dispute, du quolibet, la surexcitation de l'aventure. Sur les talus, des familles s'installent et mettent en commun leurs provisions. Elles n'auront peut-être pas de quoi manger demain ; mais, en attendant, elles vont faire un rude repas aujourd'hui. Elles « pique-niquent » au son du canon. Sur une petite voiture, poussée par trois pauvres diables, nous remarquons une grosse dame, vieille rentière impotente. Elle a revêtu, on ne sait pourquoi, ses vêtements du dimanche, et elle est coiffée d'un chapeau noir orné de plumes mauves. Elle ressemble, juchée sur son étrange véhicule, à une sorte de bouddha embourgeoisé. De temps en temps, elle distribue des sous à ses porteurs pour les encourager à continuer. Elle n'a pas envie de rester là. Le canon redouble de violence. Voici des groupes plus excités.

Nous apprenons que les Prussiens ont tenté, il y a une heure, du côté de La Neuville, un effort désespéré. Ils se sont avancés jusqu'à cinq cents mètres du faubourg de Laon et ont été repoussés. Mais ils peuvent revenir.

Nous poursuivons notre route à travers la forêt. De-ci de-là apparaissent des arbres brisés par des obus et dont les feuillages, par endroits, sont brûlés. Nous sommes maintenant à chaque instant retardés dans notre marche par des convois de

toutes sortes, dont les lourdes voitures cahotent sur le chemin défoncé. Combien de convois et de caissons ont passé là depuis quinze jours ! Un groupe de soldats est arrêté à un carrefour. Plusieurs ont le bras en écharpe, et d'autres le front bandé. Ce sont les blessés du matin. Le sang est frais encore sur les pansements. Ils n'ont point l'air trop fatigués. Ils ont fini leur journée de bonne heure. Quelle différence avec les blessés du soir, épuisés par une lutte de douze heures.

Nous approchons de la lisière de la forêt. Le bruit du canon devient assourdissant. Nous traversons un village. C'est là que sont cantonnés les régiments de cavalerie du général de Z... Depuis le commencement de la guerre, ils n'ont perdu que douze hommes. Chevaux et officiers piaffent devant les portes. On leur promet chaque jour qu'ils vont entrer en ligne, et chaque jour ils sont déçus. Les chasseurs sont furieux. Les dragons prennent patience, car on leur a laissé espérer que tantôt ils combattraient à pied dans un coin. Une trentaine d'hommes sont groupés autour d'un aumônier qui leur raconte de belles histoires. Ils rient aux éclats. Le prêtre a le buste élané, le visage énergique et de fière allure ; c'est un vrai aumônier de cavalerie.

Un capitaine nous arrête : « Vous allez à Reims ? — Oui, mon capitaine. — Ça chauffe depuis ce matin, le feu crépite. Ils ont remis du bois. — Et ça va-t-il ? — Ça va ; on a bel espoir ! »

Et ce sont des éloges brefs et chaleureux sur le haut commandement. Depuis hier, nous n'avons pas rencontré un officier qui ne nous ait dit sa confiance inaltérable dans la clairvoyance et dans l'énergie du général Foch qui, appuyé du général Franchet d'Esperey, dirige la bataille.



Voici Reims au milieu d'un immense cirque de collines, Reims dont la cathédrale à l'état de car-

casse reste glorieusement debout, Reims qui depuis quinze jours est le centre d'une bataille acharnée, sans trêve. Sur le quartier Nord et les caves Pomery, les obus pleuvent. Nous apercevons nettement les éclatements. De l'Ouest nous parvient le bruit énervant des mitrailleuses. Nous obliquons à gauche et nous gagnons un monticule qui surplombe le village de Ludes. De là nous dominons le plus vaste, le plus majestueux des champs de bataille. Les dernières batteries françaises ne sont éloignées de nous que de quelques centaines de mètres. Nous distinguons exactement la ligne des batteries ennemies. C'est un vacarme effroyable. Nous reconnaissons le son sec, élevé, de nos 75 et celui plus sourd des grosses pièces qui, pour ainsi dire, font la basse. De temps en temps, une explosion plus profonde, plus terrible encore ébranle l'air ; ce sont les obusiers allemands de gros calibre qui viennent d'entrer en action. L'ennemi a amené autour de Reims une partie du matériel qu'il destinait au siège de Paris, et il l'a placé sur les hauteurs de Berru et de Nogent-l'Abbesse. C'est de ces deux positions qu'il domine la vallée et qu'il arrête notre offensive. Aucune attaque n'a pu encore l'en déloger. De là, il canonne sans relâche nos villages et nos tranchées. Mais il paraît que ce matin le combat d'artillerie est particulièrement furieux. Nous le contemplons dans toute sa puissance, dans toute son ampleur. C'est un spectacle grandiose et terrifiant.

De tous les bois, de tous les bouquets d'arbres jaillissent les flammes des canons, ou bien s'élève la fumée qui suit les éclatements. Par instants, sur certains points, des incendies s'allument ; ce sont des chaumières ou des meules qui flambent. La batterie française, dissimulée par un rideau d'arbres, ne cesse de tonner. Les quatre pièces tirent en rafale. Les artilleurs les servent avec une régularité presque mécanique. Les obus allemands éclatent en avant d'elle, mais ne l'atteignent point. Au-dessous de Ludes, un peu vers la droite, le parc de Ro-

mont a été bombardé, au petit jour, avec un acharnement particulier par l'ennemi, qui a aperçu le drapeau de la Croix-Rouge flottant sur le château. Les barbares en ont fait leur point de mire. On a vu plusieurs douzaines d'obus s'abattre sur la toiture, mais sans grand dommage.

Notre artillerie lourde est intervenue et a interrompu cet abominable tir. Romont est dégagé. La Pompelle est le but de l'adversaire. Ce fort pris, perdu, puis repris, lutte héroïquement : la compagnie qui le défend a perdu tous ses officiers. Elle est commandée par le sous-lieutenant de réserve M..., un tout jeune officier bordelais, que nous devons retrouver le soir, blessé, à l'ambulance d'Épernay. La situation fut un moment désespérée. Le petit sous-lieutenant avait reçu un ordre rigoureux : « Lutter jusqu'au dernier homme, mourir plutôt que de reculer d'un pas. » Il a lutté, il n'a pas reculé. Mais comme il avait besoin de renfort, il mit le genou en terre et griffonna sur son carnet un mot pour son colonel. C'est à ce geste qu'il dut la vie. En effet, un obus éclata à cet instant près de lui, et au lieu de lui défoncer la poitrine, comme il était de profil, un éclat lui déchira superficiellement l'omoplate. Le petit officier se traîna jusqu'à l'ambulance. Un sergent le remplaça. Une compagnie de réserve arriva à la rescousse. La Pompelle, une heure après, était sauvée.

Les lignes qui vont être successivement disputées nous apparaissent nettement... Nos fantassins viennent de franchir, après des efforts inouïs, le canal où ils ont perdu nombre des leurs. Ils occupent des tranchées assez profondes abandonnées par les Allemands. Le bruit des salves d'infanterie est couvert par la grosse voix du canon. Des troupes fraîches vont de temps en temps remplacer les morts et les blessés. Nous les apercevons, quittant par petits paquets un bois pelé où elles sont en réserve, tapies derrière un massif de bouleaux. Chaque unité attend avec impatience l'instant de

faire un bond en avant et profite pour l'exécuter de la moindre défaillance de l'ennemi.

Pendant des heures — quelles heures ! — nous assistons à ce combat terrible, poignant, où presque invisibles, dissimulés dans les bois, dans les tranchées, derrière tous les replis de terrain, des milliers et des milliers d'hommes sont tendus vers un même but dans cette même volonté tragique et puissante : avancer.

Là, devant nous, à un kilomètre à peine, sur toute la ligne d'attaque, on devine l'héroïsme le plus ardent, le plus émouvant consentement à la mort, le noble sacrifice de chacun pour la victoire de tous, quelque chose de brutal et de sublime à la fois.



Mais immédiatement en arrière de cette zone de feu, c'est une impression toute différente que nous donne le champ de bataille et à laquelle nous ne nous attendions pas : une impression d'intelligence, d'activité fébrile et raisonnée, d'ordre parfait, qui permet d'alimenter sans cesse le tumulte, le carnage et l'horreur de la ligne des combats. Depuis le front jusqu'aux parcs de ravitaillement, jusqu'aux ambulances, jusqu'aux différents états-majors de brigade, de division et de corps d'armée, c'est un mouvement perpétuel, pareil à celui d'une laborieuse fourmière, un mouvement merveilleusement rapide, précis, méthodique ; un va-et-vient incessant de piétons, de cavaliers, de cyclistes, d'automobilistes, de voitures et de caissons. J'ai vu un capitaine d'artillerie demander des munitions et les recevoir dix minutes après ponctuellement. Nulle inquiétude de retard. Chacun sait qu'il sera pourvu en temps utile.

On apprend que nos troupes ont été particulièrement éprouvées là-bas sous ce petit bois ; aussitôt trois voitures d'ambulance supplémentaires se dirigent de ce côté. Quatre caissons se hâtent par un

chemin de traverse ; ils vont approvisionner des pièces avancées et ils sont bientôt suivis d'une douzaine de chevaux que quatre conducteurs suffisent à diriger et qui vont remplacer les chevaux morts. En tout sens, des estafettes circulent à pied, à cheval, en motocyclette, selon l'urgence, afin de porter des ordres. Tout cela s'ordonne et se coordonne avec une régularité prodigieuse — et une rapidité qui ne dégénère jamais en bousculade. Et ce grand réseau de volontés et d'intelligences en action se prolonge derrière nous jusqu'à d'autres réserves plus vastes encore, car les unités de ravitaillement sont de plus en plus importantes à mesure qu'elles sont de moins en moins exposées. On demeure stupéfait, ébloui par la clairvoyance organisatrice qui, attentive et multiple, a prévu tout cela, a présidé à tout cela, — à tout cela qui est encore la bataille et qui réalise la double et poignante exigence de la guerre moderne : le maximum d'audace sur la première ligne, appuyé par le maximum de prudence sur la seconde.



Depuis un moment il est visible que le village de Prunay est devenu le centre de l'action. Plusieurs de ses maisons flambent comme des sarments. Les projectiles s'abattent en grand nombre sur les bois qui l'entourent... Nous répondons avec une plus grande violence. Les coups sont si précipités qu'on ne les distingue plus guère les uns des autres. Nos petits artilleurs se hâtent, vaillamment, des caissons aux pièces qui crachent leurs obus sans trêve. Un chasseur à cheval qui passe près de nous s'écrie émerveillé : « Ils en mettent ! » Mais on dirait qu'une accalmie est prochaine. Les explosions redeviennent distinctes, puis s'espacent. Il est certain que des batteries ennemies se sont tues. Nous en apercevons une qui là-bas repasse la route en désordre. On va avancer. On avance. Une grande

émotion nous étreint. Ah ! combien en cet instant nous comprenons ce que signifie d'héroïsme, d'abnégation et de beauté la banale petite phrase des communiqués : « On a progressé hier dans la région de X... » Nous ne la lirons plus jamais sans admiration.

Maintenant Prunay semble dégagé. Plusieurs compagnies ont avancé d'une tranchée. C'est la ligne du chemin de fer qui est devenue l'objectif des deux armées. Elle est toute proche. Quel effort pourtant il va falloir faire pour la gagner. Cet effort, on le donne ! Et de quel cœur ! L'artillerie, après le répit nécessaire, de part et d'autre, à la mise en place sur des positions nouvelles, recommence une action déchaînée. A l'horizon, les bois occupés par l'ennemi sont criblés. Des flammes rapides s'allument et s'éteignent sur les lisières, répliquant à notre attaque. Mais nos obus paraissent bien « travailler ». De grosses touffes de fumée blanche coiffent par endroits la cime des arbres, marquant l'éclatement de nos shrapnells. Ailleurs, des colonnes de fumée noire s'élèvent du sol. Des obus de gros calibres viennent de s'abattre là. Le duel gigantesque s'aggrave, se précipite. L'heure est décisive. La journée touche à sa fin. La voie ferrée ! A tout prix il faut atteindre la voie ferrée ! Nos fantassins se sont portés en avant. Mais, hélas ! combien sont arrêtés dans leur élan ! De Sillery on réclame en hâte une voiture de pansements. Nos pertes ont été considérables. Qu'importe, on avance, durement, péniblement, mais sûrement. Toutes nos batteries s'efforcent de protéger les progrès de l'infanterie. Elles y réussissent, car la voie ferrée est franchie.

**

La route ! Maintenant, il nous faut la route. Sa ligne blanche est une cible facile pour l'ennemi. De Nogent-l'Abbesse on la balaye aisément de

projectiles. C'est un nouveau et terrible temps d'arrêt où l'artillerie est seule en jeu. « On s'est appliqué pour la route, nous disait le soir un pointeur blessé ; on a eu des jolis coups. » Les jolis coups, produisent leur effet, car, après une heure qui nous semble un siècle, tout à coup nous apercevons, de l'autre côté de la route, une de nos batteries qui hardiment vient de prendre place et qui commence à tonner. Aussitôt elle est entourée de fumée, car on vient d'ouvrir sur elle un feu d'enfer. Mais elle ne se laisse point démonter pour si peu. Elle tire encore, elle tire toujours, sans arrêt. Elle est bien trop fière d'être arrivée là pour reculer d'un pouce. Les flammes dans le jour qui baisse jaillissent plus ardentes de la gueule des canons. Mais là-haut, dans une position inexpugnable, les Allemands tiennent toujours sur les hauteurs de Berru.

Brusquement éclate autour de nous une vive fusillade. Ce sont les compagnies de réserve qui tirent sur un « taube » évoluant juste au-dessus de notre tête. C'est l'heure où les avions ennemis viennent reconnaître nos lignes. On les attend. Hier, l'un d'eux a lancé huit bombes sur Mourmelon. Ils ont des ruses que l'on a eu vite fait de démasquer. C'est ainsi que lorsque par leur vol ils tracent en l'air un huit, quelques minutes après les obus allemands arrivent à la place ainsi désignée. Nos artilleurs se le tiennent pour dit. Le taube disparaît, hélas ! indemne.



La nuit tombe ; une nuit étoilée et si douce ! Une nuit où l'on ne devrait pas se battre, où l'on ne devrait pas mourir. Dans le lointain, la bataille se poursuit à l'Est vers Châlons, à l'Ouest vers Soissons, interminablement. Les ténèbres inutiles n'y apportent nul apaisement. Les projecteurs allemands commencent à fouiller l'horizon. A travers les vignes qui descendent vers le fond de la vallée

au-dessous du moulin de Verzenay, nous apercevons se faulant entre les rangées des ceps des milliers de petites taches noires qui courent et glissent. Ce sont les Sénégalais rencontrés ce matin. On les lancera à l'aube à l'assaut des positions allemandes. Déjà dans un chaume à l'abri d'un grand rideau de peupliers, ils se massent par section, et là, serrés les uns contre les autres, immobiles, ils attendent.

Nous regagnons la route d'Épernay. Des vignobles nous arrive l'odeur lourde des raisins mûrs. Sur le talus d'un sentier, des corbeaux s'assemblent autour d'un cheval mort. Le bruit du canon ne diminue point de violence, mais il semble que l'obscurité rende la bataille plus mystérieuse et plus redoutable encore... Au bord du chemin, des blessés sont assis, harassés. D'autres se traînent péniblement. Il en arrive de partout... Ils semblent indifférents à toutes choses, et à leur souffrance elle-même. Deux ou trois d'entre eux pourtant parlent volontiers. Ils ont été blessés de bonne heure et depuis ils affirment qu'ils ont pu se reposer et dormir couchés dans un sillon. Ce sont les heureux. Par eux nous apprenons les épisodes de la lutte : la mêlée affreuse au bord du canal et les nôtres dégringolant dans l'eau et essayant ensuite de se dissimuler dans les roseaux ; la malice des zouaves, qui parvinrent à ouvrir une digue et à inonder un fossé où s'abritait une batterie allemande ; un sergent servant à lui seul une batterie décimée, enfin la menue monnaie de gloire de la journée.

La lune monte à l'horizon. Une grande fraîcheur se répand dans l'atmosphère. La paix des hautes branches s'étend sur nous. La forêt voudrait bien s'endormir. Mais là-bas, inexorablement, la bataille continue.

ÉPERNAY

ILS arrivèrent à Épernay par toutes les routes, descendant de Verzy, de Suippes, de Châlons, et ils s'installèrent confortablement dans la riche et claire cité d'où ils entendaient bien ne point partir de sitôt. Ils n'y commirent, à vrai dire, que de médiocres excès, grâce à la fermeté et à la sagesse d'une population qui n'avait point déserté ses habitations.

Le général von Bülow et son état-major élurent domicile dans la belle et hospitalière maison du comte Claude Chandon de Briailles qui fut dans cette région l'un des organisateurs les plus dévoués et les plus clairvoyants des hôpitaux de la Croix-Rouge. Le maître du logis accueillit ses hôtes imposés avec toute la froideur convenable en la circonstance. Mais les Allemands, impressionnés sans doute d'être logés chez le chef de la fameuse maison Moët et Chandon, conservèrent une tenue relative.

« Très heureux, monsieur, dit un officier à M. Claude Chandon, de me trouver chez vous. Je suis le cousin par alliance de M. de Mumm. »

Aimable recommandation au nom de la concurrence. Jusque dans les moindres choses, les Allemands ont un tact exquis.

Le général von Bülow, en visitant la maison, eut tout le loisir d'admirer les trous béants faits par ses obus dans les écuries.

Bien entendu, ses officiers inspectèrent les caves Moët et Chandon. Elles sont célèbres avec leur incroyable développement souterrain, leur labyrinthe et les dessins formés par les bouteilles ingénieusement disposées. On prévint M. Claude Chandon qu'à titre de réquisition on prélèverait sur cette cave célèbre quelques bouteilles. On en prit

deux mille. On en aurait pris sans doute davantage si Wagner n'avait pas habité Epernay. La musique adoucit les mœurs.

Dans la ville, quelques maisons silencieuses ont souffert — deux ou trois ont été incendiées. C'est un minimum.



L'approche des troupes françaises mit un moment Épernay en fâcheuse posture, car la ville se trouva pendant quelques heures entre deux feux. Mais bientôt nos régiments firent leur entrée, et l'anxiété de la population s'évanouit. Les contre-coups de cette réoccupation dans l'hôpital militaire furent assez curieux. Il s'y trouvait, en effet, depuis quinze jours, de nombreux blessés allemands et français. L'un d'eux, l'un des nôtres, nous a raconté ses impressions :

« Dans la salle où j'étais soigné, nous dit-il, nous étions à peu près moitié Français moitié Allemands. Pendant l'occupation de l'ennemi, les blessés français étaient en quelque sorte les prisonniers des blessés allemands. Mais lorsque notre armée eut repris Épernay, ce furent les blessés allemands qui devinrent les prisonniers des blessés français. Nous n'avions pas bougé de place et au fond rien n'était changé, mais tout de même au ton des propos que nous échangeions, on devinait que ce n'était plus du tout la même chose. »

L'hôpital d'Épernay est admirable. Les salles sont propres et spacieuses et les bâtiments s'élèvent dans un parc aux belles et claires allées. Nous les avons parcourues en compagnie de son digne administrateur et de la supérieure à laquelle les années n'ont rien enlevé de sa charitable activité. Combien de dévouements s'emploient là chaque jour, courageusement et modestement, à alléger les souffrances et à panser les blessures. Pas un infirmier, pas un malade qui ne fasse l'éloge de la vigilance et de la sollicitude des médecins mili-

taires auxquels s'est joint spontanément le D^r Véron que tout pernay vénère pour sa science et pour son désintéressement. Nous faisons sa connaissance tandis qu'il procède avec un soin infini à une amputation. Le bras du patient est déjà déposé là, sur une table de marbre, et tandis qu'une religieuse tient sur le visage du patient le masque de chloroforme, une autre présente au praticien le moignon sanglant où il achève les ligatures.

« Pardonnez-moi, monsieur, mais j'ai ce matin terriblement d'ouvrage. Je crois que ce pauvre petit sera sauvé... Vous me voyez bien heureux. »

Et le bon médecin prononce « ce pauvre petit » d'une voix mouillée, paternellement. Il m'a rappelé ce vieux médecin-major, qui disait, il y a quelques jours : « Chaque fois que j'opère un de mes soldats, il me semble que j'opère mon enfant. »



Tous les dortoirs donnent sur le jardin. Par les fenêtres ouvertes, le bruit du canon parvient jusqu'aux blessés. De loin, ils suivent la bataille, qui continue obstinément de se dérouler autour de Reims, — quinze kilomètres à vol d'oiseau. Cela seulement semble les intéresser... Ils ne parlent que de cela. Ils ne font plus attention à leurs souffrances.

« C'est plus fort qu'hier.

— Oui, mais ça a commencé plus tard.

— Par exemple, cette nuit, vers deux heures, les grosses pièces ont donné.

— Les camarades ont dû avoir de la besogne. »

Et l'on devine le regret de n'avoir pas été là-bas, dans la tranchée, sous les obus.

Dans une petite salle attenante à une grande, un soldat tousse lugubrement. Nous l'interrogeons :

« Où êtes-vous blessé, mon ami ?

— Je ne suis pas blessé, monsieur, j'ai une fluxion de poitrine. J'ai honte... »

Et le pauvre diable semble, en effet, tout hon-

teux et sincèrement désespéré de ne pas avoir comme ses voisins — des veinards — une bonne petite balle dans le tibia ou un éclat d'obus dans l'omoplate.

Dans le jardin, les convalescents se promènent. Le soleil est si bon à prendre par cette belle matinée ! Ils prêtent l'oreille à la rumeur lointaine de la bataille. On meurt, là-bas, mais tout de même il n'y a que là-bas que l'on vive.

Sous de beaux arbres que l'automne ne semble pas encore avoir touchés, nous visitons plusieurs petits pavillons. Celui-ci est réservé aux tétaniques. Ce sont surtout des Allemands qui l'ont occupé. Les cas de tétanos ont été en effet plus nombreux parmi les leurs que parmi les nôtres. Cet autre pavillon est le dépôt mortuaire. Nous entrons et nous nous découvrons. Sur deux bancs, cinq pauvres petits cercueils de bois blanc.

Ils sont serrés les uns contre les autres, à l'alignement. Ils semblent obéir jusque dans le trépas, — obéir au grand devoir pour lequel ils sont morts, simplement. Tout à l'heure, on portera en terre les cinq petits soldats. Ils appartenaient à la même section. On les enterrera ensemble. Ils ne se quitteront pas. C'étaient de bons camarades. Ils s'étaient promis de ne pas se quitter. Ils tiendront parole... éternellement.



Des deux grands bâtiments, l'un est réservé aux soldats : c'est l'hôpital militaire. Dans l'autre, plusieurs chambres sont occupées par des femmes, dont quelques-unes, d'ailleurs, ont été les victimes des Allemands. Nous avons interrogé l'une d'elles, qui nous a raconté son abominable martyre. C'est un fait d'une incroyable férocité et dont le dossier des atrocités peut utilement s'enlaidir.

Cette malheureuse est là, se tordant de douleur sur son lit. On n'a pas encore osé l'opérer. Elle

s'appelle Mme Lheureux-Lecomte. Elle habitait Le Baizil, un village situé au Sud-Ouest d'Épernay, entre la forêt de La Charmoye et la forêt de Vassy. Au moment de l'occupation elle fut contrainte d'héberger un Prussien. Le soir du 5 septembre, celui-ci se saisit d'une de ses filles, âgée de douze ans, et d'une de ses petites-filles âgée de dix ans. Les familles de paysans présentent fréquemment de ces anomalies. La brute empoigna les deux enfants et les conduisit dans sa chambre. Mme Lheureux-Lecomte, prévenue par son fils, un gamin de quinze ans, se précipita à la porte et là, supplia, menaça, pleura. L'ignoble individu sortit brusquement et prenant la pauvre femme par les poignets la jeta dans une pièce voisine. Il voulut alors donner à la serrure un tour de clef. Mais comme il n'y arrivait point, il saisit son fusil et, à bout portant, il tira. La malheureuse roula à terre, une balle dans les reins. Et d'une voix entrecoupée par la souffrance, elle acheva :

« Oui, monsieur, cet homme a fait cela. Et il n'avait pas l'air plus méchant que les autres. Il m'avait raconté la veille qu'il avait une femme et des enfants... Ce n'est pas possible... Je ne crois pas que cela soit possible. »

Et la martyre fond en larmes. A l'heure qu'il est, hélas ! elle a peut-être cessé de pleurer.

A côté de semblables horreurs, les misères des soldats blessés paraissent presque normales, presque petites. Ils sont soignés à l'hôpital militaire avec un zèle touchant. Ils parlent tous avec effusion des religieuses qui ne quittent point leur chevet. Mais ils ont une préférée, c'est Sœur Sainte-Barbe.

D'ailleurs, depuis que nous avons franchi la grille on ne cesse de nous parler de la Sœur Sainte-Barbe. Tout le monde est fier d'elle à Épernay. Tout le monde, sauf elle-même, qui pieusement, simplement, gaîment, accomplit son écrasant devoir quotidien.

« Oh ! si vous saviez, nous dit quelqu'un qui l'a

vue à l'œuvre, si vous saviez l'être admirable qu'est cette religieuse ! Il y a vingt ans qu'elle est là et elle ne s'est pas reposée un seul jour. Elle est unique. Je sais bien qu'elles sont comme cela beaucoup qui sont uniques. Mais enfin Sœur Sainte-Barbe est unique tout de même. C'est par milliers que l'on pourrait compter les pauvres gens qu'elle a aidés à vivre et ceux qu'elle a aidés à mourir. Elle a des paroles pour tout, pour consoler, pour édifier, pour égayer. Oh ! elle ne craint pas le mot vif, le mot juste ! Tandis qu'elle panse ses malades, elle parvient souvent à les faire rire. Un jour, le sous-préfet lui a proposé de lui faire donner une médaille. Elle lui a répondu simplement : « Vous êtes fou, monsieur le sous-préfet ; qu'est-ce que vous voulez bien que j'en fasse. Donnez-moi seulement une médaille de cent sous pour mes pauvres. Ça vaudra mieux. » Sa récompense à elle, c'est ailleurs qu'on la lui donnera. Vous allez la voir. Mais n'ayez point l'air d'avoir entendu parler d'elle. Elle serait furieuse. »

Et j'ai vu Sœur Sainte-Barbe, et je me suis efforcé de n'avoir l'air de rien. Je l'ai vue allant, avec une adorable activité, d'un blessé à un autre, encourageant l'un, gourmandant l'autre. Depuis le début de la guerre, elle se dépense ainsi sans compter, héroïquement. Mais elle a eu, elle l'avoue elle-même, de vilaines heures quand il lui fallut s'occuper des blessés allemands. Oh ! elle ne les aime pas, et elle parle d'eux avec une violence de troupiér.

« Oh ! les lâches, les bandits ! Ah ! les vilaines gens. On a fait pour eux juste le nécessaire, mais rien de plus.

— Pourtant, ma Sœur, interrompit l'administrateur de l'hôpital, vous avez veillé trois nuits de suite ce petit lieutenant bavarois...

— Oh ! que voulez-vous, répliqua Sœur Sainte-Barbe, celui-là avait là-bas une femme et deux petits enfants.

— Soit, continua l'administrateur, mais ce sergent de la garde, quel mal ne vous êtes-vous pas donné pour lui !

— Oh ! dame, monsieur, celui-là n'avait personne...»

En de tels jours, de tels mots qui viennent de plus loin, de plus haut, consolent de toutes les horreurs de la guerre.

Je devine, Sœur Sainte-Barbe, que vous m'en voudrez beaucoup de les avoir répétés et que vous allez me reprocher tout bas de vous avoir induite en péché de vanité. Ne vous fâchez pas. Je prends le péché à mon compte. Il sera en bonne compagnie, et un jour où vous aurez une minute qui, par hasard, ne sera pas aux autres, vous prierez pour le tout.

SENLIS

C'EST peut-être à Senlis que la fureur teutonne a marqué le plus abominablement son passage. Nous avons parcouru, le cœur navré, ses places accueillantes et ses braves petites rues aux noms désuets et pittoresques.

Pauvre petite ville de Senlis ! Combien elle méritait peu toute cette dévastation, toute cette cruauté ! Elle ne faisait pas de bruit. Elle se cachait presque au fond de sa calme vallée entourée de coteaux modérés, dans un paysage gracieux, souriant et raisonnable. Le train du monde ne l'avait pas emportée. Évidemment Paris n'était pas loin, mais elle n'avait rien fait pour s'en rapprocher. C'est une des rares petites villes qui aient pris leur parti de rester à la campagne. La campagne l'en avait récompensée, et au printemps les vieux murs de ses remparts disparaissaient sous de jeunes églantiers. Aussi Senlis avait eu la sagesse de rester

elle-même, très française, et qui mieux est, très « Ile-de-France ». Selon les points d'où on l'observait, elle apparaissait tantôt seigneuriale, tantôt bourgeoise, souvent aussi ecclésiastique, mais avec gaieté. Le ruisseau qui la côtoie s'appelle la Nonette. Elle conservait fièrement son glorieux passé mais ne s'en vantait pas. Elle semblait se dire : « Certainement j'ai vu bien des choses ; j'ai abrité de bien grands seigneurs et de bien grandes dames, voire même des rois qui souhaitaient se reposer sous mes tilleuls de leurs travaux et de leurs plaisirs, mais je ne veux pas raconter trop haut tous ces beaux souvenirs, on serait capable de me les prendre. » Et Senlis les raconte tout bas. Senlis était discrète. Pourtant les archéologues l'aimaient. Elle leur rendait leurs cinquante ans. On continuait à lui faire des confidences, et la tranquille et sage petite cité avait conservé un charme analogue à celui d'une dame très âgée qui n'aurait pas du tout vieilli et qui aurait eu beaucoup d'histoires, presque toutes honnêtes.

C'est cette grâce, c'est cette douceur que les Barbares ont piétinées. Selon un mot du seul d'entre eux qui fut digne d'être des nôtres, Henri Heine, « ils ont mis du sang sur la gorge de la tourterelle ».



Le 2 septembre, à midi trois quarts, tandis que Senlis, ville ouverte, se préparait bravement à la douleur de l'occupation, un premier obus vint éclater au coin d'une rue près de la cathédrale. Jusqu'à 4 heures, un bombardement imbécile continua impitoyablement. Les batteries allemandes avaient pris position à Chamant, à 3 kilomètres de Senlis. De là, elles visaient froidement, sciemment l'adorable clocher de la cathédrale avec son étage octogonal et sa flèche dentelée. Comment les vandales eussent-ils pu supporter sans colère l'élan léger vers le ciel de ce fuseau de pierre ? Ils essayè-

rent en vain de le briser. Ils ont nié cette préméditation. Ils la nieront encore, mais vainement. Il est facile de les confondre et de se rendre compte, comme nous l'avons fait nous-même, que toutes les maisons de Senlis qui furent atteintes par les obus prussiens se trouvent précisément dans la trajectoire de la cathédrale.

Mais les Allemands tirent mal et la cathédrale fut sauvée. Sans doute, certaines parties furent endommagées et entre autres dans le haut du clocher les arêtières de la flèche, les crochets qui les décorent, les pinacles qui surmontent les angles de l'étage carré; les têtes en saillie au bas de ces pinacles, l'archivolte de la baie inférieure de l'étage des cloches, la balustrade au bas de la façade principale et, sur cette balustrade, une statue qui, dans sa chute, brisa une gargouille. Tous ces dégâts sont, paraît-il, assez faciles à réparer. Notre-Dame de Senlis demeure intacte, pour la gloire la plus charmante de notre architecture sacrée. Sans doute, Reims est plus somptueux, Amiens est plus grandiose, mais la cathédrale de Senlis a je ne sais quoi de modeste et de sûr dans l'élégance qui est unique. Elle est merveilleusement adaptée aux lignes de l'horizon et à la paix harmonieuse de la petite ville qu'elle ennoblit. Elle a la simplicité d'une prière qui monte tout naturellement vers le ciel — et elle ne se froisse pas le moins du monde de partager son évêque avec Beauvais et Noyon. Aussi bien le digne curé, ou, pour parler plus ecclésiastiquement, l'archiprêtre qui actuellement veille sur elle, l'a-t-il défendue héroïquement. Nous l'avons entendu, sur le parvis, raconter les calamités qui s'abattirent sur la haute ville, et avec quelle modestie! avec quelle bonhomie! la bonhomie des saints.

**

C'est par la route de Crépy-en-Valois que les Allemands entrèrent dans Senlis. Immédiatement,

un major et plusieurs officiers se rendirent à la mairie. Ils y trouvèrent le malheureux M. Odent, fidèle à son poste périlleux, mais écrasé par la douleur.

« Oh ! nous dit un habitant, c'était un brave homme, M. Odent, et pas fier. Il n'aurait pas fait de mal à une mouche et même à une personne. Il était trop bon. S'il n'avait pas été si bon, ils ne l'auraient peut-être pas tué, les bandits ! »

M. Odent n'avait pas voulu réunir son conseil municipal. Il semblait prévoir son proche et terrible destin et y être résigné. La veille, il avait mis les siens à l'abri. Il ne risquait plus que sa propre vie.

Le major s'adressa à lui brutalement :

« C'est vous le maire de Senlis ? »

— Oui, c'est moi.

— Pouvez-vous nous garantir que les habitants de la ville ne s'opposeront pas à l'entrée de nos troupes et ne les inquiéteront en rien ? Vous nous en répondez sur votre existence.

— Monsieur, répondit M. Odent, ma ville est une ville pacifique. On ne s'y livrera à aucune violence, et vous pouvez être sûr... »

Mais à cet instant précis, le crépitement de la fusillade éclata dans les bas faubourgs. C'était un bataillon de turcos qui n'avait pas voulu se retirer par la route de Chantilly sans avoir dit son mot.

Le major se congestionna de fureur :

« Qu'est-ce que c'est ? C'était un guet-apens. On tire sur les nôtres, des maisons. C'est bien, votre compte est bon ! »

A ce moment, l'archiprêtre de Senlis arriva. Il avait voulu venir au secours de son vieil ami, et il donna l'assurance que ces coups de feu avaient été tirés par des troupes régulières.

« Oui, et aussi par la population civile. D'ailleurs, monsieur le maire, où sont vos affiches ? Où est votre proclamation ? »

— Je n'ai point fait de proclamation...

— Allons donc ! Vous l'avouez. Vous n'avez pas fait un appel à vos administrés pour les engager au calme ?

— Non, monsieur...

— C'est bien. Vous allez être fusillé... »

Sur l'ordre du major, un certain nombre d'habitants de Senlis furent pris immédiatement comme otages. On les saisit un peu au hasard. Celui-ci parce qu'il était rédacteur à la sous-préfecture, cet autre parce qu'il était sur le pas de sa porte. M. Odent fut, bien entendu, le premier d'entre eux. On les dirigea sur Chamant où était resté le quartier général. D'ailleurs le sort de Senlis ne devait pas tarder à être décidé. Le digne archiprêtre en fut le premier informé.

« Je logeais un colonel, nous dit-il. Ma servante lui donna tout ce qu'il demandait.

« Il semblait content de la façon dont on le traitait. Au premier abord, d'ailleurs, il ne paraissait pas être un méchant homme. Comme je rentrais chez moi, je me trouvai en sa présence dans mon salon, et il me dit :

« — Monsieur le curé, je vous plains...

« — Pourquoi donc, monsieur ?...

« — Parce que demain vous n'aurez plus de pays.

« — Comment cela... monsieur ?

« — Demain vous n'aurez plus de ville. Elle sera
« brûlée, détruite... Nous allons faire de Senlis
« un nouveau Louvain. Ce sera notre Louvain
« français... »

« Je protestai avec désespoir.

« — Mais ce n'est pas possible..., monsieur, ce
« serait une monstrueuse injustice...

« — Toutes les villes où l'on tirera sur nous
« auront le même sort. »

« Je suppliai... J'implorai...

« — Cela ne dépend pas de moi, monsieur le
« curé, me répondit assez doucement le colonel.

« — Eh ! bien, lui dis-je alors, accordez-moi une
« grâce. Obtenez que je puisse être conduit au

« quartier général et qu'il me soit permis de plaider la cause de ma pauvre ville, et de conquaincre vos généraux de son innocence.

« — Monsieur le curé, me répliqua le colonel, avez-vous réfléchi qu'on vous y gardera comme otage ?

« — Soit, monsieur. Ne vous occupez pas de moi. J'attendrai demain toute la journée chez moi que vous me fassiez chercher. Je vous en aurai une grande reconnaissance. »

« Le lendemain, j'attendis comme il était convenu... Mais personne ne vint me demander. J'appris, dans la soirée, que l'état-major allemand avait résolu de se contenter d'une exécution partielle... »

Le vénérable archiprêtre de Senlis racontait tout cela simplement, modestement, comme à regret, sans cesse sollicité de poursuivre son récit par un jeune abbé qui l'accompagnait.

« Mais, monsieur le curé, lui dis-je, en vous proposant comme otage à cet officier allemand, vous alliez à une mort certaine.

— Oh ! monsieur, me répondit l'archiprêtre, il était 4 heures... J'avais fait mon sacrifice le matin... »



S'ils épargnèrent certains quartiers de Senlis, les Allemands détruisirent de fond en comble la rue de la République. Elle n'est plus qu'une succession de tas de pierres calcinées. Sous les décombres amoncelés, on aperçoit de temps en temps un ustensile de ménage, un fragment de vêtement ou de couverture attestant qu'il y a peu de jours des hommes ont vécu là paisibles et heureux.

Ce ne sont point les obus qui ont accumulé toutes ces ruines, mais des bombes incendiaires lancées à la main. Quand ils trouvaient une boutique fermée, les barbares se contentaient de forcer un angle de la devanture, juste la place nécessaire au passage de l'engin destructeur.

Du palais de justice, de la jolie sous-préfecture

qui datait du XVIII^e siècle et qui, par sa grâce, empêchait les sous-préfets de demander de l'avancement; il ne reste plus que quelques pans de murs. La tranquille petite gare qui accueillait des voyageurs qu'elle connaissait tous par leurs noms et qui avaient la bienveillance de n'être jamais trop pressés, est écrasée, défoncée, déchiquetée...

« Ah! monsieur, nous dit un passant, je les ai vus travailler. Ils font ça sérieusement, avec ordre, sans se bousculer. On dirait que c'est leur bureau : ils n'oublient rien.

— Oui, corrige un autre, mais le troisième jour ils chantaient comme des ânes. Et ils étaient saouls, mais saouls, pas comme on l'est quelquefois les jours de fête ou quand on marie quelqu'un de sa famille, non, saouls comme des sauvages, comme des brutes. Savez-vous combien ils ont bu de bouteilles de fine champagne au château de Chamant? Il est vrai qu'elle est fameuse. Savez-vous combien? Douze cents. Ça, c'était pour les officiers. Les hommes buvaient le vin à même les tonneaux.

— A Chamant, reprend le premier, c'est là qu'ils ont assassiné M. le maire, dans un champ. Ils lui ont mis un gros revolver sur chaque tempe et ils ont tiré. Pauvre M. Odent, il n'est rien resté de sa pauvre tête! Et puis ils l'ont enterré les pieds en l'air. Les curés ont été le chercher là quelques jours après. Moi j'avais toujours voté pour lui et j'en suis bien fier au jour d'aujourd'hui.

— Croyez-vous, monsieur, qu'il y avait précisément à l'Hôtel de Ville un tableau sur des histoires d'autrefois qui s'appelait *les Otages de Senlis*. On va pouvoir en faire un autre. Et puis, il faudra aussi une statue pour M. Odent.

— Oh! les misérables! continue un de nos deux interlocuteurs. Quand ils ont voulu sortir ils ont fait marcher les nôtres devant — et parmi eux une petite fille de cinq ans. Et la pauvre mioche a eu la cuisse traversée par une balle. Si ce n'est pas une pitié. Ah! ils leur en ont fait voir, allez, à nos

otages, même à ceux qu'ils n'ont pas tués. Tenez, voulez-vous en voir un ?

— Volontiers.

— Eh bien ! tenez, là, dans la rue, le pharmacien, M. Bardoux. »

Et j'ai été tout de suite rendre visite à M. Bardoux. C'est un petit homme d'une soixantaine d'années, aux moustaches grises, aux yeux vifs et intelligents, ombragés d'épais sourcils. Il parle avec précision. Il ne doit jamais se tromper dans ses dosages. Il inspire confiance. Il a été racolé comme otage parce qu'il avait eu l'imprudence de se mettre sur le pas de sa porte. Ils l'ont conduit à Chamant où il a retrouvé un certain nombre de ses concitoyens. Six ou sept ont été fusillés. M. Bardoux, à force de courage et de sang-froid, s'est tiré d'affaire.

« Oh ! oui, monsieur, ce fut de bien vilaines heures, nous dit-il. On n'était jamais fixé sur son sort. Il y avait des quantités de troupes allemandes qui n'arrêtaient point de défiler. Alors, vous comprenez, on ne dépendait jamais longtemps du même commandant. Il y en avait qui voulaient tout casser, et qui parlaient tout le temps de vous faire fusiller, comme si c'était chez eux une manie. Et puis, ils s'en allaient. Il en arrivait un autre qui paraissait moins méchant. Et puis, c'était le tour d'un pire. Et ainsi de suite. Mais, pour moi, je crois bien que je dois la vie à un poulet...

— A un poulet ?

— Oui, monsieur, à un poulet rôti. L'officier qui nous gardait l'avait fait cuire. Et puis en son absence un de ses collègues le lui a subtilisé. Voilà mon homme dans une colère épouvantable et qui hurle qu'il va tout brûler. Mais moi qui avais vu le coup, je lui ai retrouvé son poulet et je le lui ai rapporté. Il a été enchanté et il est redevenu d'une humeur charmante. Ah ! monsieur, quel cauchemar nous avons vécu là ! »

Senlis a repris son aspect coutumier. Ses ruines

seront bientôt relevées. La petite ville ne tardera pas à retrouver son calme, sa paix, sa bienveillance. Au printemps prochain, elle portera pieusement à ses martyrs toutes les fleurs de ses jardins.

LE THÉÂTRE ET LA GUERRE

LE théâtre a déjà payé son tribut à la guerre, tribut d'énergie, d'héroïsme et de sang. Nos jeunes comédiens ont été bravement au feu. Ils ont accompli leur devoir avec vaillance. L'un d'eux, que j'ai retrouvé grièvement blessé sur son lit d'hôpital, a reconnu avec beaucoup de simple bonne humeur que tout d'abord « il avait eu peur d'avoir peur ».

« Et puis, pas du tout, poursuivit-il. Je me suis habitué presque tout de suite à cette terrible chose : la guerre. Et pourtant je n'avais jamais joué que des comédies ! Quel changement ! Mais les officiers que nous avions nous auraient conduits au bout du monde. Notre capitaine, vous ne pouvez pas savoir ce qu'était notre capitaine, une espèce de maman. Il nous appelait ses « loulous ». Je ne sais pas trop pourquoi, mais c'était évidemment cordial. Il n'avait pas de secrets pour nous et il nous lisait tout haut dans la tranchée les lettres qu'il recevait de sa femme. Cela prouve qu'il l'aime beaucoup. Il paraît qu'elle adore le théâtre. Il l'y conduisait souvent. Il a vu jouer, l'année dernière, une pièce où j'avais un petit rôle. Il m'a d'ailleurs avoué qu'il ne se souvenait pas du tout de moi. C'est bête, mais pendant tout l'après-midi ça m'a beaucoup plus ennuyé que les shrapnells qui éclataient sur notre tête... N'est-ce pas, on ne se refait pas en un jour ? »

Et mon interlocuteur me raconta avec précision

et sans « effets » comment il avait été blessé, dans l'Argonne, en marchant sur un petit village clair et gai comme un décor. Et comme je le félicitais de son endurance, de son courage, il ajouta :

« Voyez-vous, nous autres, les comédiens, nous avons peut-être moins de mérite que les camarades à être braves. On nous donne un rôle à jouer, nous le tenons de notre mieux. C'est notre métier. Et puis nous savons qu'il y a autour de nous des gens qui nous regardent, un public. On pense à lui. On se dit tout bas : « Ne flanche pas, mon vieux. » Et on se répond, toujours tout bas, bien entendu : « Je vais faire tout mon possible. »

— Et on le fait ?

— Il faut bien. N'avons-nous pas dans notre profession l'habitude de lutter contre nos nerfs, de les maîtriser et de faire semblant de conserver tout notre sang-froid dans les moments même où nous sommes travaillés par le trac ? A certaines heures, dans certaines pièces, il faut vraiment une espèce de courage pour entrer en scène — quand on sent une salle hostile et malveillante, toute prête à vous « cueillir » à la moindre maladresse, à la première intonation trop sincère. Vous connaissez ça, n'est-ce pas ? Il y a des soirs où le public est un peu « boche ».

« Eh bien ! tout de même, ce petit passé-là constitue pour nous une sorte d'entraînement. Nous sommes accoutumés à nous trouver en nombre terriblement inférieur devant une grande quantité de gens qui ne nous veulent pas toujours du bien et qui sont parfois bien décidés à nous « avoir ». Nous ne nous sauvons pas pour cela. C'est déjà un tout petit peu la bataille. Je connais des scènes qu'on est forcé de défendre comme des tranchées et dans lesquelles il n'y a pas grand'chose pour s'abriter. L'auteur n'a pas creusé. Alors, il faut se débrouiller, se ravitailler tout seul et tâcher de se tirer d'affaire. Je vous assure que les comédiens ont très facilement la plupart des qualités qu'il faut à un bon soldat. »



Combien, hélas ! ne reviendront pas de ceux qui furent un peu de notre joie ou de notre plaisir : Horaces, Lélios, Valères, Mascarilles, Crispins, petits maîtres, ils sont tous partis revêtus du même costume. Il n'y avait plus désormais pour eux tous qu'un seul « emploi ».

Ils l'ont rempli d'un cœur ardent, unanime. Chemin faisant ils ont rencontré, en traversant des villes, d'illustres et vieux amis dont la vue les fortifia : ce fut, à la Ferté-Milon, Jean Racine ; à Château-Thierry, La Fontaine ; à Villers-Cotterets, Dumas père. Et ils comprirent que c'était pour eux aussi qu'ils allaient combattre, en défendant avec le sol de la patrie le génie de la race...

SOISSONS

DEPUIS deux mois et demi sous le feu incessant des batteries allemandes, la petite ville de Soissons demeure héroïque. Sa grâce est de ne point paraître s'en douter. Nous avons parcouru ses petites rues paisibles, où beaucoup de boutiques gardent leurs devantures ouvertes. Évidemment, les clients sont rares, plus rares que les obus, mais enfin il peut en passer. Il ne serait pas poli qu'ils trouvassent la porte close. Soissons conserve ainsi son aspect tranquille et reposé et cet air de coquetterie qu'ont volontiers les villes qui ont eu l'idée d'aller se placer au bord d'une rivière, peut-être pour s'y regarder. Celle-ci a l'apparence, sinon de la richesse, du moins de l'aisance — mais d'une aisance lentement acquise, comme sa gloire, Ce n'est pas une parvenue. A travers les âges, ses

abbayes et ses couvents lui ont appris la résignation ; ses capitaines, le courage, et ses marchands de grains, le bien-vivre. Elle a profité avec sagesse de tous ces enseignements, et penchée au bord de l'Aisne, parée de ses jardins, assez raisonnables pour ne pas prendre trop de place et pour céder bien vite la place à de beaux champs de blé, elle goûte la douceur de la terre en rêvant à celle du ciel. A l'heure présente, elle continue à subir le plus barbare et le plus absurde bombardement avec la vaillance d'une cité qui en a vu bien d'autres et qui, si l'on peut dire, est dans l'Histoire de France comme chez elle. Elle vient de trouver une occasion de s'y installer un peu plus solidement. Elle s'est bien gardée de la laisser échapper. C'est une petite ville très forte.

**

A vrai dire, en s'approchant de Soissons il est assez fréquent d'entendre au-dessus de la route le sifflement d'un obus. Mais siffler n'est pas tomber. C'est l'habitude des batteries allemandes de signaler qu'elles sont toujours là installées en arrière des crêtes qui se découpent sur l'horizon à arêtes vives. A la lorgnette, on distingue parfois, se profilant sur le ciel, une patrouille ennemie en reconnaissance. On lui dit bonjour de loin. On n'en a pas peur. On a vu ces messieurs de près. Un vieux jardinier nous le dit : « Faut pas s'en faire des monstres quoique ça en soye ! » Et il retourne bien vite à ses chrysanthèmes. Il n'a pas de temps à perdre. Il faut des fleurs pour les morts bien-aimés. Un certain nombre d'entre eux n'ont pas pu être portés jusqu'au cimetière. L'artillerie allemande, en effet, se plaît à le prendre pour cible, surtout à l'heure des enterrements.

Voilà pourquoi, à l'entrée de la ville, près d'un mur criblé de balles, d'humbles sépultures s'alignent. Ce sont celles de quelques civils et de plu-



sieurs dragons qui avaient été postés là en sentinelle. Une bombe les a déchiquetés. Mais ils n'ont pas bougé de la place qui leur avait été désignée. Ils y sont encore ; leurs tombes montent la garde... Nous nous agenouillons sur la terre fraîchement remuée... Le petit cimetière improvisé n'est pas abandonné. Des couronnes et des bouquets l'embellissent chaque jour. Une escouade de chasseurs alpins qui vient de relever un poste passe et lui présente les armes. Deux vieux, un père et une mère sans doute, adossés au mur, restent immobiles et regardent fixement devant eux les petites croix de bois. Quand un nouveau visiteur s'approche, ils remercient d'un pauvre sourire désolé. A travers leur douleur, on devine de la fierté. Ils demeureront là jusqu'à la nuit close, et puis ils s'en iront appuyés l'un sur l'autre, très lentement. Ils reviendront demain matin. Ils habitent à côté. De la sorte, ils ne sont jamais bien loin de leur petit soldat. Il dort auprès d'eux. S'ils l'appelaient, qui sait s'il n'entendrait pas ? Il vit encore un peu d'une vie glorieuse, lointaine. De la sauvagerie allemande, qui n'a pas reculé devant ce sacrilège : tirer sur un cimetière, il résulte cette douceur que les morts et les vivants ne sont point séparés.



Nous pénétrons dans Soissons. Sans doute une grande partie de la population l'a évacuée. Mais ceux qui restent tiennent à se montrer. Ils circulent tranquillement à travers les rues dont quelques-unes sont à peu près entièrement ruinées tandis que d'autres n'ont qu'une ou deux maisons écroulées. A la sortie de la ville, une batterie de 75 tonne à intervalles assez longs ; le lourd ronflement des pièces allemandes lui répond dans le lointain. De temps en temps, un bruit rapide, ailé, de soie déchirée annonce au-dessus de nous le passage d'un obus. Les premières tranchées fran-

çaises sont à quelques centaines de mètres à peine du pont de l'Aisne, dont le tablier s'est écrasé dans la rivière sous l'effort de l'explosion. D'autres tranchées, à distance, protègent la ville.

Nos soldats y affirment chaque jour magnifiquement leur vaillance patiente et attentive. Leurs chefs les assistent sans cesse de leur présence et de leurs conseils. C'est ainsi que le général Arrivet trouva la mort la plus belle et la plus touchante. Paternellement, il avait l'habitude de parcourir la tranchée et d'inciter ses hommes non seulement au courage, mais, ce qui était souvent plus difficile, à la prudence. Un jour, il s'arrêta devant un grand gaillard qui s'abritait insuffisamment derrière le rebord de la tranchée, et il lui dit :

« Avec une taille comme la vôtre, mon garçon, il faut vous baisser plus que cela. Sans ça, sa-
pristi... »

Et en prononçant ce dernier mot d'avertissement il se redressa. Quelques coups de feu partirent de la tranchée allemande. Le général Arrivet tomba raide mort, la tempe trouée d'une balle. N'est-elle pas admirable la fin de ce chef qui perdit la vie en enseignant à un de ses hommes comment il devait protéger la sienne ?

A Soissons, d'ailleurs, ce ne sont pas seulement nos généraux et nos officiers qui ont fait hautement leur devoir, mais tout le monde. Comment ne pas citer les noms de Mme Macherez, de l'énergie et du sang-froid de laquelle on a déjà tant parlé ; de Mlle Canton-Bacara, l'héroïque directrice de l'ambulance de Vauxbuin ; de Mgr Péche-
nard et du préfet Leullier, cités à l'ordre de la Nation l'un à côté de l'autre, comme s'ils ne s'étaient jamais combattus, et du sous-préfet, M Andrieu, pour lequel la ville tout entière réclame ce même honneur.

Un bruit de pas cadencé, des commandements. C'est une compagnie d'infanterie qui va en relever une autre du côté de Crouy, et qui débouche par la rue du Beffroi. Les hommes bien alignés sont graves, sérieux. Ils défilent. On les regarde. Ils riront et plaisanteront tout à l'heure, quand il y aura du danger.

Derrière eux, quatre petits « bonhommes » coiffés de chapeaux de papier, un fusil de bois sur l'épaule, et dont l'aîné n'a pas dix ans, leur emboîtent le pas. Mais ils ne peuvent pas suivre, et ils font demi-tour. Tandis que je m'amuse à les regarder, un obus plus rapproché, semble-t-il, siffle au-dessus des maisons, avec un « bzz » plus insistant que de coutume. Les quatre petits garçons s'arrêtent, lèvent la tête, et les mains en porte-voix, ils se contentent de faire à leur tour : « Bzz ! » Voilà toute la terreur que leur cause les obus allemands.

L'autre jour, en pleine rue, un shrapnell éclata, avec un bruit épouvantable. Un cri de femme retentit, strident, désespéré. Une voisine se précipita pour voir si quelqu'un n'avait pas été atteint. Mais elle n'aperçut sur le trottoir qu'un mioche de sept ans qui, les mains dans les poches, considérait crânement le trottoir défoncé à quelques mètres de lui.

« Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je regarde...

— Mais ce cri ?... Quelqu'un a été blessé... tué, peut-être ? »

Et lui avec dédain :

« Mais non, voyons, c'est une dame qui a eu peur. »

De la sauvagerie allemande qui n'hésite pas à tirer sans relâche sur des petits enfants, résulte cette grâce et cette beauté : les petits enfants n'ont pas peur.

Maintenant le jour tombe... Il va bientôt faire nuit. Nous pénétrons dans la cathédrale, éclairée par quelques cierges. Dans une chapelle, une cinquantaine de fidèles disent à haute voix le chapelet. Chaque répons est accompagné avec une régularité singulière par un coup de canon dans le lointain. Mais les voix ne se pressent pas, ne s'altèrent pas. Je ne sais quelle impression de sécurité semble animer ces âmes. Pourtant une autre chapelle, la chapelle des Œuvres, a été crevée par le bombardement. On s'est contenté de venir prier dans celle-ci. S'il le faut, on ira prier ailleurs.

Contre tant d'ardente ferveur et de paisible courage, la brutalité de l'ennemi n'a rien pu. Leurs canons ont abattu l'un des deux clochetons de la vénérable abbaye de Saint-Jean-des-Vignes. C'était une ruine. Ils l'ont embellie. Les Allemands embellissent ainsi tout ce qu'ils ruinent. Ils n'enlaidissent que ce qu'ils élèvent.

En quittant la cathédrale, nous parcourons la rue du Commerce. Dans le fond des boutiques, de vagues quinquets s'allument. C'est un hommage bien involontaire rendu ainsi à M. Quinquet en personne, qui naquit à Soissons. A chaque pas, des patrouilles nous arrêtent pour nous demander le mot d'ordre. Dans le lointain, du côté de Vailly sans doute, la bataille fait rage. Mais qu'importe ? La vie continue avec son mouvement, son rythme habituel. Nous entrons dans un bureau de tabac. Sur le seuil, deux vieilles dames se rencontrent :

« Bonsoir, madame Beaudouin.

— Bonsoir, madame Thomas.

— Nous aurons du bruit cette nuit ; ils ont été trop sages la dernière.

— C'est ma foi bien possible ; mais surtout soyez bien exacte à la maison ce soir, avec votre bru et votre demoiselle. Nous ferons un « trente et un ».

A travers la porte cochère d'une maison, nous

apercevons un jardin encombré de ruines. Quelques soldats mangent la soupe, assis sur un bout de mur écroulé.

« Pour vous fabriquer une salle à manger confortable, nous assure un jeune sergent, il n'y a rien de tel qu'un ou deux percutants bien tirés. »

Sur le trottoir déambulent en s'arrêtant à chaque pas deux vieux Soissonnais. Ils parlent de la guerre, mais ce n'est pas de celle-ci, c'est de l'autre. Ils préfèrent l'autre parce qu'ils préfèrent leurs vingt ans. Le mot « Boche » les agace. Ils trouvent qu'il vaut mieux dire « les Prussiens » que « les Boches ». « Les Boches », cela a l'air d'une plaisanterie, et « les Prussiens ne sont pas des gens avec lesquels il soit convenable de plaisanter. Tout ça, ce sont des idées d'aujourd'hui. C'est le progrès... »

Et en continuant de cheminer, ils parlent du siège de 1870 qui dura trente-sept jours, sous un ouragan de fer et de feu. La ville se rendit. Les Allemands entrèrent dans Soissons, et quand le général ennemi passa devant l'artillerie, il s'écria en battant des mains :

« Bravo ! l'artillerie mobile. »

Et tous ses soldats, applaudissant aussi, crièrent à leur tour :

« Bravo, l'artillerie ! »

La ville de Soissons a ainsi tout un patrimoine d'héroïsme qu'elle augmente chaque jour noblement. En 1870, des vieillards se souvenaient fièrement du siège de 1814.

Aujourd'hui, des vieillards se souviennent avec orgueil du siège de 1870.

La résistance, cette fois victorieuse, de leurs petits-enfants, sera la plus belle page de cette belle histoire.

L'AMBULANCE SOUS LE FEU

IL faut avoir vu une ambulance de combat et en avoir respiré l'atmosphère tragique d'héroïsme et de charité, pour savoir ce que la France doit de reconnaissance à tous ceux, à toutes celles qui s'y dévouent — en silence — au seuil tumultueux de la bataille.

A trois kilomètres de Soissons, sous de très vieux arbres, qui, eux aussi, ont eu à souffrir des obus allemands, comme tout ce qui fait le geste de protéger, au fond d'un étroit vallon, entouré de collines boisées, l'ambulance de Vauxbuin, abrite nos blessés et nos infirmiers — la souffrance et la pitié.

C'est une vieille maison qui n'affecte qu'avec modestie l'apparence d'un château. La vie en d'autres temps dut y être paisible et douce. Sans doute, on y tricota naguère moins fiévreusement qu'aujourd'hui autour du feu d'hiver. On croit voir sur le seuil de cette porte un très vieux serviteur s'inclinant et disant d'une voix de répertoire : « Madame la baronne est servie. » Demeure traditionnelle et paisible où toutes les heures devaient avoir la même durée et où le temps pas plus que les gens n'avait sans doute coutume de se dépêcher et de mettre les minutes doubles.



Toute cette paix a fait place à l'activité fébrile et ordonnée à la fois de l'ambulance de combat. Celle-ci, depuis plus de trois mois, demeure sous le feu de l'ennemi. Tout à l'heure, pour parvenir à Vauxbuin, notre guide nous a conduits par des chemins détournés, poussant l'automobile à toute allure, à certains passages exposés. Dès la porte franchie, en face de la propriété où est installé le quartier

général de la division, c'est le va-et vient des infirmiers, des infirmières, des médecins et des convalescents. Les salons et les chambres du château sont transformés en dortoir, en lingerie, en salle d'opération. Comme la place manquait, une vaste tente de toile a été dressée sur la pelouse. Nous y pénétrons ; elle est meublée de quelques tables et de chaises de paille. Sur les poteaux qui la soutiennent, des écriteaux indiquent des pièces imaginaires — tout comme dans Shakespeare : cabinet du gestionnaire, cabinet du comptable, etc...

On devine à l'ordre de toutes choses, au mouvement précis et régulier de toutes gens, qu'une grande énergie et qu'une sûre intelligence ont présidé à tout cela. Mlle Canton-Bacara est l'âme de l'ambulance de Vauxbuin. J'ai quelque pudeur à la nommer. Elle-même me disait : « Je vous assure que ma conduite est très ordinaire ; nous sommes des centaines en France à faire ce que je fais. » N'importe, je passe outre. Mes lecteurs n'auront qu'à multiplier par mille la somme de bravoure et de bonté de l'infirmière en chef de Vauxbuin. Ils comprendront mieux alors combien, si nous avons tant de belles raisons d'être fiers de nos soldats, nous devons être fiers aussi de celles qui, les premières, vont à leur secours.

« Si l'on n'est pas la première, me disait l'une d'elles, ce n'est plus amusant. »



• Tout ce que Mlle Canton-Bacara, depuis le début de la guerre, a su dépenser de courage, d'audace, de ruse et d'énergie, tout le monde le sait dans la région — sauf elle. Les vieilles gens disent : « C'est une sainte », et les jeunes : « C'est une fée ». C'est une femme, cela suffit.

Le 24 août, le Comité central de la Croix-Rouge a désigné Mlle Canton-Bacara pour diriger l'ambulance de Vauxbuin. Le lendemain elle est à son

poste et tout de suite à l'œuvre — et quelle œuvre ! Ah ! c'est que, depuis quatre mois, Vauxbuin fut mis à une rude épreuve. Il fallut, pour y lutter contre les difficultés de toutes sortes, une variété de dons, un luxe de courages et un assortiment de vertus singulières. On y vécut des heures et des dévouement de toutes les couleurs. Il y eut les jours pénibles où il fallait improviser le ravitaillement de longues files de réfugiés. Il y eut les jours qui n'étaient jamais assez longs, ceux-là, où il fallait panser des centaines de blessés évacués ; il y eut les jours d'angoisse où, en pleine bataille, il fallait aller le long des chemins, des ornières, des haies et sous les boqueteaux chercher nos soldats tombés, et les ramener appuyés sur l'épaule où la petite croix rouge devenait plus rouge encore. Il y eut les jours où il fallait de la patience et ceux où il ne fallait que de l'héroïsme. Mais il paraît que cette diversité valait mieux. C'est du moins ce que pense Mlle Canton-Bacara. « Comme cela, vous comprenez, la vie n'était jamais monotone. »

La première semaine est consacrée à l'organisation — à des cours de pansement, d'hygiène. — car Mlle Canton-Bacara est aussi expérimentée qu'une professionnelle. « Qu'est-ce que vous voulez, dit-elle, je croyais à la guerre. » Elle est assistée dans sa tâche par d'admirables collaboratrices et, entre autres, par Mlles Jeanne et Geneviève de Maistre, qui ont refusé de suivre dans son exode la majeure partie de la population civile.

Le 28 et le 29 août, Vauxbuin ravitaille des Belges et des réfugiés du Nord et des Ardennes. Le 30, la fusillade se rapproche. Cinq blessés français arrivent à l'ambulance, puis quarante blessés anglais, qui demandent d'abord à se laver et ensuite à être pansés. Pendant que les infirmières leur prodiguent leurs soins, des pas, des commandements. C'est une troupe de deux cents hommes qu'il faut cantonner. A la nuit, tout est prêt. On a fabriqué cent litres de thé et cinq cents litres de soupe. Tous seront cou-

chés et pourront dormir, sauf pourtant Mlle Canton-Bacara et Mlles de Maistre. Elles dormiront une autre année. Le 31, le canon tonne furieusement. Les routes sont encombrées par les mouvements des troupes en retraite. Les charrettes des paysans qui fuient prennent par les chemins de traverse. Les Allemands approchent. Les Anglais quittent Vauxbuin et se retirent sur Villers-Cotterets. Un officier de l'état-major vient trouver Mlle Canton-Bacara et lui dit en quelque sorte avec une froideur chaleureuse :

« Miss Canton, il faut vous partiez bien vite.

— Je ne partirai pas.

— Pourquoi vous êtes si entêtée ?

— Parce que j'ai ici cinq soldats français et que je ne les abandonnerai pas.

— Miss Canton, il faut partir. Les Allemands peuvent vous tuer et vous faire encore beaucoup d'autres contrariétés.

— Alors, emmenez mes cinq soldats. Je verrai ensuite ce que je devrai faire.

— Nous n'avons pas de place.

— Trouvez-en. »

Et l'on en trouva.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Les voitures filent à toute vitesse vers Soissons. On arrive à la gare. Un train est en partance, le dernier... Les employés vont, viennent. Que doit-on faire ? A-t-on des ordres ? Oui, mais ils sont contradictoires. On attend, on discute. Enfin, le signal est donné. On s'embrasse. « A bientôt, les petits soldats. Au revoir... Bonne chance ! » Les obus commencent à siffler, au hasard, au-dessus des routes. Une grande rumeur, confuse, lointaine, s'élève à l'horizon, grandit, se rapproche. C'est l'ennemi. Un quart d'heure plus tard les communications sont coupées.

Mlle Canton-Bacara retourne à Vauxbuin, heureuse et fière d'avoir sauvé ses fantassins. Le lendemain 1^{er} septembre, les vivres manquent. Mlle Canton-Bacara n'hésite pas.

« Il faut en réquisitionner, dit-elle, je vais à Soissons. »

On lui indique tous les dangers de l'entreprise : que la ville commence à subir un bombardement terrible — et que sur le trottoir de nombreux habitants gisent déjà, tués ou blessés. La directrice de Vauxbuin se dépêche un peu plus. Elle a maintenant deux raisons au lieu d'une d'aller à Soissons. Elle y arrive sous un feu violent. Des pans de murs s'effondrent. Sous la mitraille, des toits défoncés s'abîment. Des balles en rafale sifflent au coin des maisons dont elles font voler le toit en éclats. Des blessés gémissent sur la chaussée ou essayent de se remettre sur leurs jambes en s'accotant aux murs. Mlle Canton-Bacara va à eux, soutient celui-ci, exhorte celui-là, transporte cet autre jusqu'à l'hôpital, aidée de son chauffeur. Elle va, elle court de rue en rue, partout où on lui signale une victime. « Il y en a encore dans la rue du Pot-d'Étain, mademoiselle, et puis un vieillard et un petit garçon devant l'hôtel de ville. » Les heures passent, meurtrières, déchirantes. Le soir arrive. C'est maintenant dans l'ombre que l'on gémit et que l'on meurt.

Un gamin arrive, en courant à toutes jambes :

« Mademoiselle... mademoiselle... un homme est tombé là-bas, frappé d'une balle. Ça doit être dans le ventre.

— Où est-il ?

— Oh ! dame, c'est de l'autre côté du pont .. »

C'est par là que les Allemands vont arriver. Mais c'est un détail. Mlle Canton-Bacara saute en automobile et file dans la direction indiquée. En route, elle se heurte à une patrouille de uhlans. Le sous-officier fait un signe. Deux hommes se précipitent vers la voiture de Mlle Canton-Bacara et arrachent le petit drapeau qui la décore. C'est un tout petit drapeau, presque un jouet d'enfant. Les deux brutes le jettent à terre et, sur l'ordre de leur chef, le piétinent. Maintenant, ce n'est plus du tout un petit drapeau. L'injure l'a grandi, puisque c'est la France

qui vient d'être insultée en lui. Mlle Canton-Bacara est rouge de fureur. Elle proteste avec énergie. Le uhlán vocifère en allemand. Un officier de la garde survient. Très poliment, mais toutefois le revolver au poing, il dit à l'infirmière :

« Mademoiselle, il me faut avant une demi-heure cent chemises, cent caleçons et deux cents paires de chaussettes, s'il vous plaît. »

La directrice de Vauxbuin ne se laisse point intimider. Dans le temps prescrit, elle apporte les fournitures demandées et se croit libre, lorsqu'un éclaireur de la garde, le lieutenant von Lœbenstein, l'oblige à monter dans une automobile allemande où sont empilées des provisions pillées au passage. Mlle Canton-Bacara, qui n'a rien pris depuis le matin, meurt de faim, et pour comble d'ironie elle a pour siège un gros fromage de gruyère et pour dossier un morceau de lard et un jambon. Par les vitres, elle aperçoit les incendies qui s'allument à l'horizon. Le sifflement des obus déchire la nuit, tandis que de la ville prise monte la sinistre rumeur de la conquête brutale. L'automobile ne peut avancer que lentement. Tout à coup, en arrivant au bord de l'Aisne, à la lueur d'un phare, l'infirmière croit voir bouger quelque chose dans le fossé.

« Arrêtez ! arrêtez !... »

Elle saute à terre... Un homme habillé en civil est là, gémissant, le bras brisé. A vrai dire, c'est un soldat qui n'a pas eu le temps d'être équipé. En un instant, la prisonnière escamote son livret, pousse son fusil dans la rivière ; l'éclaireur de la garde n'y voit que du feu. Il refuse néanmoins de transporter le blessé jusqu'à l'hôpital.

On remonte en voiture, on repart, mais on n'a pas fait cinq cents mètres :

« Arrêtez, arrêtez, s'écrie Mlle Canton-Bacara, là... là... sur le talus, un uniforme.

— C'est assommant, à la fin. grommelle le capitaine allemand, je ne suis pas venu ici pour sauver du monde, je suis venu pour en tuer. »

L'uniforme est un petit chasseur blessé à la cuisse. Le lieutenant von Lœbenstein est exaspéré. « Nous le fusillerons à Bucy », déclare-t-il.

Mais un kilomètre plus loin, l'automobile s'arrête, d'elle-même cette fois. C'est une panne d'essence.

« Il n'y a plus d'essence, mademoiselle, dit von Lœbenstein, cherchez-en.

— Volontiers, si vous m'accordez la grâce du petit chasseur. »

Mlle Canton-Bacara discute, parlemente. L'essence est bientôt trouvée, et le petit chasseur est sauvé. Le lieutenant, que l'audacieuse énergie de cette jeune femme étonne et amuse, s'adoucit. L'infirmière en profite.

« J'ai autre chose à vous demander.

— Quoi encore ?

— Le civil... vous savez... le civil blessé de tout à l'heure, je n'y ai pas renoncé. Envoyez-le relever par vos hommes et faites-le porter à l'hôpital. Ce sera une bonne action. Vous n'en faites peut-être pas tous les jours. Profitez de l'occasion. »

L'éclaireur de la garde en profita.

A 4 heures du matin, Mlle Canton-Bacara était remise en liberté. Elle fut reconduite à Vaux-buin par deux soldats baïonnette au canon. Les Allemands ont toutes les attentions. En arrivant à l'ambulance, elle songea tout à coup :

« Oh ! mon Dieu ! et moi qui étais partie hier pour réquisitionner des vivres et qui reviens les mains vides ? Quelle maladroite je fais ! Et ces pauvres gens qui ne vont pas avoir de quoi manger. Il faut que j'aille bien vite à Soissons. »

Et à 8 heures du matin, Mlle Canton-Bacara repartait pour Soissons.

Voilà ce dont est capable une infirmière de la Croix-Rouge. Je sais bien que toutes n'ont point une énergie aussi héroïque. Il y a celles qui sauvent et puis il y a celles qui sourient. Il est bien qu'il en soit ainsi, car les unes et les autres ont une mission inégale, sans doute, mais utile.

« Voyez-vous, me disait un sage auquel la guerre n'a rien fait perdre de sa sagesse, il faut admirer les dames de la Croix-Rouge, mais il ne faut pas médire des dames de la Croix-Rose. »



Nous avons laissé la directrice de l'ambulance repartant pour Soissons, dans la matinée du 2 septembre, afin d'y chercher des vivres. Cette fois, elle put faire sa réquisition sans incidents. En revenant à Vauxbuin, on lui annonce qu'un blessé allemand vient d'arriver.

« Je suis, dit-il, le comte Bruhl, lieutenant de la garde. J'ai été atteint au genou. C'est mon ami von Lœbenstein qui m'envoie vers vous.

— L'officier qui m'a arrêté si aimablement hier ?

— Parfaitement. Il m'a dit que vous me soigniez.

— Il a eu raison.

— Oui. C'est un garçon très intelligent. »

Et tout de suite Mlle Canton-Bacara fait transporter le lieutenant Bruhl dans la salle de pansements et lui donne des soins. Deux jours après, on apprenait par le maire actif et dévoué de Vauxbuin, M. Hawke, que le frère du comte Bruhl était à l'hôpital de Soissons, blessé lui aussi.

« Faites-moi le plaisir, mademoiselle, pria ce dernier, d'aller le chercher et de l'amener ici. On est bien ici... »

L'infirmière promit, et elle reprit la route si souvent et si tragiquement parcourue qui conduit à Soissons.

En approchant de la ville, elle rencontre une vieille femme effarée qui s'adresse à elle avec volubilité...

« Oh ! mademoiselle, les misérables ! Si vous saviez ce qu'ils ont fait... Ils ont tué hier, en face de chez moi, une vieille femme, la mère Martin, une si bonne voisine ?

— Vous en êtes sûre ?

— Je l'ai vu. Elle regardait par la fenêtre. Un soldat a passé. Il l'a aperçue. Il a tiré. Elle est tombée en arrière, en poussant un grand cri et en se mettant bien vite les mains sur la figure, comme pour la cacher. »

L'infirmière serra les dents et les poings.

« Ça ne se passera pas ainsi... J'y vais... »

Mlle Canton-Bacara obtiendra justice ; elle l'a décidé. Elle est jeune, elle est fière. Elle court tous les dangers à la fois. La partie n'en est que plus belle à jouer. Elle arrive à Soissons et va immédiatement trouver le lieutenant von Lœbenstein. Elle ne s'attarde pas à de vains préliminaires.

« Un de vos hommes a tué hier une vieille femme sans défense.

— C'est la guerre, mademoiselle.

— Non, c'est le crime, c'est l'assassinat.

— Je n'y puis rien.

— Si, vous pouvez, vous devez, pour votre honneur de soldat, rédiger le procès-verbal de cette abomination et punir le coupable... »

Devant tant de franchise et de courage, le lieutenant von Lœbenstein ne put se dérober. Il prit tous les renseignements que lui donna Mlle Canton-Bacara, les lui fit signer et délivra le permis d'inhumer.

Le lendemain 5 septembre, nouveau voyage à Soissons pour réquisition de vivres. Mais en route, Mlle Canton Bacara est elle-même réquisitionnée pour aller à Longpont chercher deux dragons français du 11^e, Cornu et Moreau, qu'elle doit ramener à Soissons. Elle accomplit sa mission, mais elle n'est point très rassurée sur la façon dont seront soignés les deux cavaliers. Elle voudrait bien les ramener à Vauxbuin. Elle intrigue auprès du major allemand, elle supplie, plaisante et exige. Elle obtient ainsi la permission d'emmener l'un des deux prisonniers. On lui donne Moreau.

« Il me faut aussi Cornu... »

— Vous avez Moreau.

— Je ne veux pas de Moreau sans Cornu. Donnez-moi Cornu.

— Vous n'aurez pas Cornu.

— Alors gardez Moreau. »

Et, en fin de compte, Mlle Canton-Bacara ramena à Vauxbuin Cornu et Moreau.

Le même jour, un régiment ennemi passe devant l'ambulance. Ce sont des Saxons. Ils hurlent des chants de victoire. Mais après eux des fuyards s'arrêtent devant la porte... et demandent un peu de pain, un peu d'eau. On leur en donne. En guise de remerciements, ils s'excusent... « Nous ne voulions pas la guerre... C'est affreux... Nous avons des enfants... » Ceux-là ne chantent pas.

Les jours suivants, plusieurs officiers allemands blessés arrivent à Vauxbuin. On leur a recommandé la maison. Le 6 septembre, trois sont évacués sur Saint-Quentin. Mlle Canton-Bacara les accompagne. Elle y rencontre le prince de Salm, le plus haut dignitaire de la Croix-Rouge allemande.

Mlle Canton-Bacara n'hésita pas à se plaindre auprès de lui des procédés des officiers allemands.

« J'irai demain visiter votre ambulance, et si quelqu'un doit être blâmé il le sera. »

Le lendemain, le prince de Salm se rendit, en effet, à Vauxbuin. Il inspecta les salles, interrogea ses compatriotes, majors et blessés, et, en s'en allant, il dit à Mlle Canton-Bacara :

« Je vous remercie, mademoiselle, vous nous donnez à tous une belle et haute idée de votre race.

— Vous êtes beaucoup trop indulgent, Monseigneur, répondit la directrice du Vauxbuin, mais la première Française venue en aurait fait autant. Il suffit pour cela d'être née en France. C'est une affaire de pays. »

Pendant les jours suivants, la besogne est rude à Vauxbuin. On doit sans cesse ravitailler et cantonner d'importants détachements ennemis et hospitaliser des blessés. Il faut à tout instant courir à Soissons pour obtenir des autorités allemandes des vivres. C'est ainsi que, deux fois encore, Mlle Canton Bacara est arrêtée par un major de mauvaise humeur.

Mais elle a pris ses précautions. Avec une présence d'esprit étonnante, chaque fois qu'un officier allemand quitte l'ambulance, après y avoir été soigné, elle lui demande, en manière de reconnaissance, un certificat.

Elle s'est constitué ainsi une petite collection tout à fait utile.

Elles sont bien curieuses ces attestations, où les officiers prussiens s'essayent à la galanterie et à la reconnaissance.

Voici celle de M. Hammacher, lieutenant au 3^e régiment des uhlans de la garde, en garnison à Potsdam :

« A Mlle Canton-Bacara,

« Vous êtes, en bon style bismarckien, un diable de femme. J'ai rarement vu l'esprit de sacrifice poussé à une semblable abnégation. Je vous remercie de tout mon cœur de vos soins, et je vous souhaite cordialement que jamais un homme ne vous déçoive comme le font en ce moment les Russes et les Iroquois. »

Le médecin assesseur de Walhert est moins pittoresque, mais plus sincère, et il parle de sa « barbarie » avec une ingénuité après tout assez touchante :

« Aux infirmières de Vauxbuin,

« En théorie, implacables hâisseurs du germanisme, abhorrant la barbarie teutonne; en pratique,

de vraies femmes, qui croient pouvoir haïr d'un cœur ardent, et malgré tout accomplissent leur devoir d'amour du prochain avec abnégation. »

Quant à M. Emil Helwig, assesseur royal des forêts et lieutenant du bataillon des chasseurs de la garde, il s'exprime en vers, — mais en vers tels qu'aucune Dorothee ne les accepterait d'aucun Hermann :

Dédié à Mlle Canton-Bacara.

Si j'étais poète, je ferais des vers,
Si j'étais peintre, je peindrais un arbre vert ;
Mais comme en ces arts je ne suis pas bon,
Je me contente ici d'inscrire mon nom.

Il est évident que « peindre un arbre vert » doit paraître le comble de la poésie à un « assesseur royal des forêts ». Mais ce n'est tout de même pas une excuse.

En exhibant à l'instant critique ces petits papiers aux officiers récalcitrants, Mlle Canton-Bacara put deux fois recouvrer sa liberté et à plusieurs reprises obtenir les vivres nécessaires à la subsistance de Vauxbuin. Il lui arriva, hélas ! parfois, de ne pas les garder longtemps. Mais l'infirmière — en bonne comptable — prend note de tout ce que lui dérobent des convalescents assez guéris pour reprendre leur train de vie habituel. Exemple : 9 septembre : vol de huit lapins, d'un porc et de dix canards ; 10 septembre : vol du cheval et de cinq canards, etc.

Pendant ces deux jours, le canon tonne furieusement dans le lointain. Les blessés allemands arrivent en grand nombre. L'infirmière de Vauxbuin les accueille avec la générosité qu'exige son office. Mais elle pense tout de même : « Cela ne doit pas mal aller pour nous »... Et alors elle ne peut pas s'attrister tout à fait.

Le 11, le canon se rapproche. Des aumôniers, des

majors, des officiers allemands s'arrêtent à Vauxbuin. Ils sont nerveux, inquiets, démoralisés. Quelqu'un demande à l'un d'eux :

« Vous êtes en retraite ? »

— Non, mais nous revenons sur nos pas... »

Le lieutenant comte Bruhl, qui doit être évacué le soir même, vient trouver Mlle Canton-Bacara et lui dit :

« Vous m'avez soigné avec beaucoup d'intelligence et de dévouement, mademoiselle. Je pars tout à l'heure pour Laon. Je ne veux pas m'en aller sans vous donner un avis : nos troupes vont faire un mouvement stratégique en arrière ; Vauxbuin sera bombardé. Croyez-moi, ne restez pas ici. Je vous en supplie. Je serais désolé qu'il vous arrivât malheur. »

Mlle Canton-Bacara remercia, mais fit remarquer à l'officier de la garde qu'elle était à un poste d'honneur et qu'elle ne pouvait sous aucun prétexte l'abandonner tant qu'un seul blessé y resterait.

A 4 heures, un lieutenant allemand arrive bride abattue, devant le perron de Vauxbuin. Il demande à parler au major principal.

« Préparez immédiatement, lui dit-il, le départ de l'état-major, des médecins et des aumôniers. Il n'y a pas de temps à perdre. »

Il se remet en selle et file au galop sur Soissons.

Le canon, maintenant, fait rage et l'on commence à distinguer le bruit de la fusillade. On prépare les automobiles. On fait lever les blessés valides. Il est entendu que deux majors resteront pour donner leurs soins aux intransportables. On ne se couche pas. A l'horizon, des incendies s'allument. On se bat terriblement. A 2 heures du matin, tout crotté, un cycliste wurtembergeois arrive dans la cour.

« Y a-t-il encore des Allemands ? »

— Oui.

— Qu'ils partent tout de suite, tout de suite, *sehr schnell ! sehr schnell !* »

Avec une joie mal dissimulée, Mlle Canton-

Bacara transmet l'ordre aux majors allemands.

« Il faut que vous partiez, *sehr schnell! sehr schnell!* »

Le conseil est bientôt suivi : médecins, blessés, infirmiers allemands roulent en automobile. Vauxbuin est bientôt libre d'ennemis. Ouf!

Maintenant les bois environnants sont inondés d'obus. Beaucoup passent par-dessus l'ambulance. C'est terrible. Mais, n'est-ce pas, ce sont des obus français. On les laisse passer avec plaisir. Le soleil se lève, et à mesure que la clarté du jour monte au ciel, précisant les objets, dessinant les contours des collines, nettoyant les vallées de leurs brumes, une grande rumeur remplit l'aube. Vauxbuin frémit, non point de peur, mais d'espoir sous un ouragan de fer et de feu. Au sifflement des obus s'ajoute le sifflement des balles.

« Ce sont des balles, ce sont des balles ! s'écrie une infirmière. Ils ne sont pas loin. »

On doit charger là-bas, car les notes cuivrées du clairon déchirent l'air. Oh ! qu'elle est longue, cette matinée ! Tout à l'heure, un lourd vacarme a retenti derrière la montagne de Paris. Ce sont, vient annoncer un petit paysan, les batteries allemandes qui roulent vers l'Aisne en toute hâte. Voilà le clairon, voilà encore le clairon, un clairon vif, pressé, sonore ; un clairon sonneur d'aurore et de victoire. C'est le nôtre, ce ne peut être que le nôtre. Et un moment après, dégringolant les collines, débouchant au coin des haies, se glissant par les étroits layons des bois apparaissent des taches rouges... Les zouaves ! Ce sont les zouaves ! Ils arrivent, sous la mitraille, prestes, rapides, décidés. A midi, les troupes françaises entrent dans Vauxbuin. Et, certes, l'ambulance se remplit avec une rapidité foudroyante de centaines de blessés ; mais ce sont des blessés vainqueurs, des blessés dont le visage rayonne de joie.

Toute la journée, la bataille se déchaîne. Sous le feu le plus violent, au milieu des éclatements des obus, sous une grêle de balles, Mlle Canton-Bacara va chercher des blessés jusque sur la ligne de combat. Ah ! le petit carnet de notes que l'infirmière tient au jour le jour ne s'attarde pas à mettre en valeur tant de courage. C'est le journal non de quelqu'un qui écrit, mais de quelqu'un qui agit. Il dit simplement, ce journal :

11 heures du matin. — Route de Paris, nous ramenons 12 blessés.

2 heures. — Seconde tournée : 5 blessés.

3 heures. — Troisième tournée : 4 blessés graves.

4 heures. — Quatrième tournée : 5 blessés.

A partir de ce jour, l'ambulance de Vauxbuin est militarisée. Les infirmiers militaires reprennent leurs rôles. Mlle Canton-Bacara et ses compagnes deviennent simplement leurs auxiliaires, mais elles restent exposées à tous les périls, à toutes les tâches, dociles à tous les ordres.

Voilà ce qu'une femme a fait pendant trois semaines, pour nos soldats, pour nos blessés, pour la France. D'éminentes personnalités ont pu constater en allant à Vauxbuin tant de labeur et tant d'énergie.

Mlle Canton-Bacara a reçu, en effet, la visite du Dr Roux, du professeur Robin, de M. Gabriel Hannotaux, qui ne craint point presque chaque semaine depuis trois mois d'aller jusque sur la ligne de feu ravitailler moralement et matériellement ses compatriotes de l'Aisne.

Mais toute cette bravoure, nos ennemis eux-mêmes lui ont rendu hommage en laissant la directrice de Vauxbuin accomplir sa besogne quotidienne.

Un jour pourtant Mlle Canton-Bacara fut arrêtée par un commandant prussien dans une rue de Soissons. Il était tard. Les réverbères clignotaient dans les petites rues de la ville. L'officier, un peu

débraillé, un peu surexcité par la boisson, saisit la main de l'infirmière.

« Je veux voir vos yeux », lui dit-il.

Mais elle, dégageant brusquement sa main, lui lança fièrement au visage :

« Je ne montre pas mes yeux aux ennemis de mon pays ».

Et elle passa. Et tandis qu'elle s'éloignait, l'officier allemand, comme malgré lui, fit le salut militaire.

Ce salut-là, c'est l'hommage involontaire de la Barbarie au Dévouement et à la Pitié.

LES BARBARES ONT PASSÉ...

LE LUXEMBOURG

OUI, monsieur, oui, je viens de traverser les lignes allemandes, et j'en suis très fière, parce que cela m'a permis de porter des nouvelles de leurs parents à plus de cent familles françaises ».

La jeune fille qui me parle a sans doute vingt-cinq ans. Derrière un petit lorgnon très gai, ses yeux sont rieurs, assurés, et respirent une allègre énergie. L'évadée vient d'une ville du Luxembourg, sur les confins du Luxembourg belge et du Grand-Duché.

C'est un pays imprévu, d'un pittoresque plein de bonne grâce. Il est tout près du nôtre et se plaît à lui ressembler. Nous lui cédon's une partie de nos Ardennes et nous lui prêtons le cours inférieur de notre Moselle, afin qu'elle le sépare de la Prusse rhénane. Pays de paix agreste et de calme forestier, où l'existence était cordiale et simple, et semblait à l'abri de toutes catastrophes. Les seuls uniformes qu'on y apercevait étaient ceux des garde-chasses dans les sentiers des bois giboyeux et sur les fron-

tières ceux de douaniers bénévoles. Dans les petites villes confortables, il y avait de bonnes auberges, de bonne bière et de bonnes gens, et une charmante grande-duchesse — point du tout d'opérette — qui fit preuve d'un joli courage et qui n'accepta du Kaiser une petite croix de fer que parce que les femmes ne savent pas refuser un bijou, même lorsqu'il est très laid. Et puis, un jour, dans ce coin paisible et accueillant surgirent des automobiles blindées, des casques à pointe, des canons et des mitrailleuses. Et ce fut la horde hideuse et brutale des troupes allemandes qui s'installa et se déclara chez elle.

Cependant les Luxembourgeois, malgré plus de cinq mois d'occupation, veulent moralement rester libres. Ce sont des gens extrêmement calmes, mais sûrs de leur bon droit et qui n'entendent point qu'on dispose d'eux. Il y a quelques semaines, à l'ouverture du Parlement — car le Luxembourg a un Parlement comme nous — nous lui avons encore fait ce cadeau-là, — le discours grand-ducal, lu à l'ouverture de la session, commençait et finissait par cette phrase qui est en quelque sorte la devise nationale : « Nous voulons rester comme nous sommes ».

Le gouverneur allemand de la région ayant trouvé ces termes un peu trop fiers, réunit ses officiers sur la grande place, et, parodiant le discours, débuta ainsi : « Nous voulons rester où nous sommes ! »

Les petits officiers à monocle, les gros majors aux faces écarlates, les lieutenants de uhlands aux tailles pincées, éclatèrent d'un rire énorme et s'écrièrent à l'unisson : « Kolossal ! » — Que voulez-vous, ce sont des gens qui aiment l'esprit.

Il paraît, d'ailleurs, que les Allemands n'ont pas réservé à ce calme pays leurs pires traitements.

« Oh ! dans les premiers temps, poursuit mon interlocutrice, ils ont été terribles. De ma maison, du coin de mon feu, j'ai entendu les coups de fusil du peloton d'exécution qui abattait quelques habi-

tants de ma pauvre ville, accusés de je ne sais quels méfaits imaginaires. C'est atroce. A chaque détonation qui parvenait jusqu'à moi, du sang coulait, de pauvres êtres qui n'avaient fait aucun mal s'écrasaient sur le sol en gémissant. Les heures ont passé. Toute cette barbarie s'est changée en brutalité. Les boutiques se sont ouvertes. On a recommencé à circuler dans les rues. Oh ! on y est facilement arrêté. On sait quand on sort, mais on ne sait pas du tout quand on rentrera... Et les punitions qu'infligent ces messieurs ne sont pas légères.

« Le pauvre curé d'Assenois peut en témoigner. Assenois est un petit village et son doyen un digne vieillard. Un jour, ce bon prêtre reçoit un journal français. C'est une joie peu commune. Il le lit, le relit et veut procurer le même plaisir à l'un de ses collègues d'un bourg voisin. Il remet donc la précieuse feuille à un jeune messager. Mais en route, tout en marchant, celui-ci ne peut s'empêcher à son tour de parcourir le journal. Un sous-officier bava-rois l'aperçoit. Il l'arrête, le fait emprisonner — et juger. On relâche bientôt le jeune homme, mais savez-vous ce que la pieuse et inoffensive pensée du curé d'Assenois lui a coûté ? Un an de travaux forcés. C'était un pauvre vieillard plein de sainteté, d'ingénuité... Il n'a pas su se défendre. Ils n'ont pas eu pitié de lui. Avec eux, qui se résigne est perdu. Il faut leur répondre du tac au tac, d'insulte à insulte. Alors ils éludent et passent. Il y a quelques jours, une dame qui avait eu l'audace — en ce moment, l'audace est la coquetterie qui va le mieux aux femmes — de mettre à son chapeau une petite cocarde aux couleurs belges fut arrêtée par un officier allemand. Celui-ci, sans plus de préambules, arracha l'insigne compromettant et le jeta à terre. Mais la dame, ayant l'esprit prompt et fier — chez nous, c'est tout près de la France — elle jeta au nez du lieutenant :

« Il est plus facile n'est-ce pas d'arracher une cocarde que de passer l'Yser. »

L'officier en laissa tomber son monocle qui se brisa en mille éclats, et ne demanda pas son reste.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, que les boutiques de nos petites villes ont été largement et méthodiquement pillées.

— Oui, les Allemands ont inventé le « pillage scientifique ». Nous connaissions le « vol à la tire », le « vol au poivrier », le « vol à la détourne ». Nous connaissons maintenant le « vol à la Kultur ».

— Rien ne les arrête dans leur goût, dans leur passion de voler, d'« emporter », comme ils disent. Il leur est d'ailleurs arrivé de piller jusqu'aux immeubles de leurs compatriotes. Tenez, à Namur, notamment, il s'est passé quelque chose de bien plaisant. Un commerçant allemand qui s'appelait... mettons « Diest », craignant d'être pris à partie par les Belges, avait inscrit sur son enseigne, au-dessous de son nom qu'il jugeait compromettant, la mention mensongère : « Maison belge, société belge, fabrication belge ». Mais les troupes ennemies entrèrent à Namur. Le malheureux Diest avait complètement oublié d'effacer à sa devanture les mots ajoutés la semaine précédente. Ceux-ci attirèrent l'attention furieuse des envahisseurs qui, malgré les cris et les supplications du commerçant désespéré, dévalisèrent sa boutique avec un soin tout spécial.

« On a raconté souvent que les Allemands ont pour transporter leur butin chez eux des voitures spéciales, dites de déménagement. Mais ils ont également recours à d'autres procédés plus surprenants. Un matin, dans une rue de Luxembourg, un canon automobile recouvert seulement d'une bâche en toile, dérapa violemment en prenant un virage. Un cercueil en glissa et se brisa en tombant, et il s'en échappa, à la profonde stupeur des passants, une quantité considérable de couverts d'argent. »

De tels faits de la part de tels gens sont, après tout, fort logiques. Ils révèlent le même instinct, la même volonté d'ajouter de l'horreur à l'horreur.

Après avoir déshonoré la guerre, les Allemands déshonorent le vol. Les cambrioleurs de profession finiront par protester publiquement... Il n'est peut-être pas un seul d'entre eux qui ait jamais reçu de sa pire compagne une lettre aussi abominable que celle dont me parle ma brave petite Luxembourgeoise, lettre trouvée dans la poche d'un officier allemand, signée d'un nom de femme et qui se terminait ainsi : « Je pense sans cesse à toi avec toute ma tendresse. Je souhaite, ô mon Wilhelm, que tu fasses de même. N'oublie pas de me rapporter des boucles d'oreilles, *même s'il y a un petit bout d'oreille après.* » Voilà ce qu'est devenue Gretchen, avec ses yeux trop clairs et ses joues trop roses. D'ailleurs, en fouillant un peu son passé on trouverait que sa « bocherie » est fort ancienne.

« Et, voyez-vous, monsieur, ce qu'il y a d'affreux, c'est que les Allemands semblent se croire installés chez nous pour toujours. Ici, on se rend bien compte que leur conquête n'est que provisoire. Mais là-bas, quand on ne voit, quand on n'écoute qu'eux, on ne peut pas savoir... Tenez, j'ai entendu un sous-officier prussien qui avait l'air d'un très brave homme causer cordialement avec un petit épicier.

« — Eh bien ! mon ami, lui dit-il, les affaires vont-elles bien ?

« — Oh ! sais-tu, lui répondit l'autre, elles iront bien mieux quand vous serez partis.

« — Mais vous êtes mauvais patriote de dire de telles choses.

« — Comment cela ?

« — Mais, bien sûr, puisque vous êtes Allemand ! »

« Et ma foi, sans se fâcher, mais bien en face, le petit négociant flamand répliqua :

« — Allemand pour une fois, sais-tu. Mais Belges nous sommes et Belges nous resterons. »

« Et en attendant nos agresseurs travaillent sans relâche. Ils multiplient les tranchées. Ils ont particulièrement fortifié la ligne Longwy-Rodange-Petange, dont ils ont interdit l'accès. J'avais peur

en voyant tout cela ; mais depuis que je suis en France, depuis que j'ai senti dans tous les cœurs, que j'ai vu dans tous les yeux la volonté de les vaincre malgré tout, j'ai repris courage. »

Et mon interlocutrice rajuste sur son nez son petit lorgnon — un lorgnon qui a regardé les Allemands en face.

LES TROIS EMPEREURS

DANS les derniers jours d'août, le Kaiser transporta dans la ville de Luxembourg son quartier général, précédemment établi à Mayence, et il l'y maintint pendant cinq semaines environ. Il s'installa personnellement à la légation d'Allemagne avec ses généraux, ses flatteurs et ses cuisiniers. La légation, située sur la route qui relie les hauts quartiers de la ville à Esch, domine une vallée très pittoresque au fond de laquelle coule une petite rivière qui pour ne pas avoir l'air de se vanter s'appelle modestement l'Alzette. De sa fenêtre, l'Empereur jouissait donc d'une fort belle vue, et lorsque le temps était beau, il semblait prendre plaisir à ce spectacle. .

Un jour qu'il s'abandonnait à cette contemplation en présence d'un de ses officiers d'ordonnance, il demanda à celui-ci quels étaient les vestiges de forteresse qui couronnent le coteau voisin.

« Sire, répondit l'officier, ce sont les restes du fort construit par Vauban. »

Le lendemain, ayant été faire une promenade à cheval, le Kaiser s'enquit d'un pan de mur ruiné, aperçu au passage.

« Sire, lui répondit le lieutenant luxembourgeois qui l'accompagnait, Votre Majesté voit ici les restes d'une maison qui date de 1684. Elle fut habitée, dit-on, lorsque après un long siège il entra à

Luxembourg, par le maréchal de Créquy, celui qui — du moins les Français ont l'audace de le croire — battit et contraignit à la paix l'Électeur de Brandebourg. »

La semaine suivante, s'étant encore aventuré dans une excursion autour de la ville, Guillaume, toujours en proie à une fâcheuse curiosité, apprit que la route qu'il suivait était celle par laquelle, en 1795, le général Ambert pénétra dans Luxembourg, après avoir forcé à capituler les Impériaux et le feld-maréchal Bender.

Le Kaiser ne put réprimer un mouvement de mauvaise humeur. Sans doute se le tint-il pour dit et fut il dorénavant plus circonspect dans ses questions. Il venait d'apprendre, en effet, qu'il n'est pas besoin de franchir nos frontières pour marcher dans l'histoire de France.



Malgré ces impressions désagréables, l'Empereur demeura à Luxembourg. Il y fut entouré dès la première heure de toutes les protections et de toutes les prudences. Des mitrailleuses furent placées sur les toits de la légation, et les rues aux alentours rigoureusement barrées. Pendant qu'il séjournait tranquillement dans la plus paisible des petites capitales, les journaux allemands ne cessaient d'annoncer la présence de Guillaume sur le front : *Der Kaiser auf dem Front*, et de célébrer le courage du souverain qui tenait à se mêler à ses soldats, à l'heure de la bataille. Malheur à qui ne contresignait pas cette légende. Un habitant de Sirck, une petite ville allemande voisine du Luxembourg, en fit la redoutable expérience. Il osa contredire, dans un café, un consommateur en lui affirmant que l'Empereur n'était point du tout aux armées, mais bien à Luxembourg. Ce malheureux citoyen boche fut conduit sur l'heure devant un commissaire de police beaucoup plus boche que lui, qui l'ar-

rêta et le fit mettre en prison, après lui avoir dit :

« Vous répandez des fausses nouvelles nuisibles à notre pays. Sa Majesté est sur le front. Et la preuve, c'est que les journaux l'annoncent.

— Mais ce qu'ils annoncent n'est pas vrai.

— C'est vrai, puisque c'est imprimé. »

Cet hommage rendu à la presse ne convainquit point ce dangereux esprit qui protesta :

« Mais j'arrive de Luxembourg, j'ai vu l'Empereur — de mes propres yeux, vu...

— Cela ne veut rien dire, conclut le commissaire. Il y a à Luxembourg trois empereurs. Vous ne pouvez pas savoir si vous avez vu le vrai. »

Sur ce, le déplorable citoyen de Sirck fut mis en prison pour quelques jours, durant lesquels il put méditer tout à loisir les paroles pleines d'autorité et de mystère du fonctionnaire pangermaniste, et se convaincre qu'à certaines heures tout vaut mieux que d'aller au café.

Il m'a été donné de pouvoir déchiffrer cette énigme, grâce à l'obligeance d'un ingénieur suisse, qui demeura à Luxembourg pendant toute la durée du séjour impérial.

« Parfaitement, trois empereurs, me dit-il, nous avons eu pendant cinq semaines trois empereurs à Luxembourg, un vrai et deux faux. Veuillez entendre par là que deux officiers, ayant à peu près la taille et l'allure de Guillaume II, avaient reçu l'ordre, qu'ils exécutaient de leur mieux, de se costumer, de se maquiller en Kaiser. Ces sosies avaient donc revêtu le grand caban bleu, tombant très bas sur les bottes, et coiffé la casquette à large galon rouge. Ils avaient retroussé leur moustache en crocs, rapproché leurs sourcils et allongé leurs yeux. Tout bon officier allemand ne doit-il pas avoir, outre son nécessaire d'incendiaire, une boîte à grime ? C'est un métier extraordinaire. Ces deux « doublures » de Guillaume circulaient dans des autos de couleur grise, filetées de grenat et décorées d'une couronne impériale, aussi considérable que celle d'un comte

du Pape nouvellement promu. Ces faux empereurs donnaient perpétuellement le change, dépistaient les curieux certains et les assassins possibles. C'est ainsi qu'on pouvait rencontrer Guillaume en même temps dans les faubourgs, sur la place du palais et sur les bords de l'Alzette, et admirer la prodigieuse activité de ce souverain. »

Ne retrouve-t-on pas dans cette étonnante mascarade dont l'idée semble empruntée à quelque récit de *Mille et une nuits*, — mais de *Mille et une nuits* sans étoiles — tous les traits caractéristiques du Kaiser et de son peuple : le goût du faux, du toc, de la pacotille, un mélange singulier de ruse et de puérilité, et cette allure théâtrale que celui dont notre grand ami Constant Coquelin disait : « De l'abattage, mais vraiment un peu trop « cabot », aime à donner à ses moindres gestes ? »

N'est-ce point cette même duplicité grossière, qui dès les premières semaines de la campagne faisait placer dans les tranchées des mannequins dans la position d'un tireur couché, et ce même état d'esprit qui veut tout mettre au service de la guerre, le crayon à grimer, comme la balle explosible, et tout mobiliser jusqu'aux poupées de Nuremberg.



Sultan médiocre d'un pays sans soleil, pacha vaniteux sans harem, sans jardins et sans roses, Guillaume II se plaisait volontiers, à Luxembourg, à renouveler les traditions de vieille opérette des sultans effarés. C'est ainsi que dans la capitale du Grand-Duché il ne logea pas deux soirs de suite sous le même toit. On ne savait jamais où il passait la nuit. Il fuyait sans cesse je ne sais quels dangers imaginaires. Et pourtant il prenait soin d'être entouré d'une foule d'officiers. Ceux-ci, revêtus des uniformes les plus variés, appartenaient à toute sorte de régiments, généralement de cavalerie. Ils étaient stationnés sous de vastes tentes, sur une

grande place entre la gare et le nouveau viaduc. Les chevaux parqués tout autour, parmi les voitures et les camions, complétaient le plus singulier tableau. Un jour, un aviateur ayant survolé Luxembourg, revint au rapport et signala dans l'intérieur de la ville la présence de quelque chose qui semblait un grand cirque. Ce cirque n'était autre que l'état-major du Kaiser.

« Néanmoins, poursuit mon interlocuteur, j'ai pu apercevoir l'Empereur, le vrai, à plusieurs reprises. Je savais, en effet, qu'il allait presque chaque jour dans les bâtiments de l'école primaire où étaient installés certains services d'état-major. Je le guettais. Les premiers jours il descendait de sa voiture, la tête haute, l'air fringant, conquérant. Un soir il me sembla que son aspect avait changé. Son visage exprimait une vague anxiété. Je m'informai et j'appris qu'il venait de recevoir une délégation d'officiers autrichiens, qui lui avaient été présentés par l'ambassadeur d'Autriche à Berlin. La tristesse du Kaiser était bien naturelle. Mais la semaine suivante, l'allure de l'Empereur s'était comme transformée. Son manteau rabattu cachait presque son visage. Il paraissait voûté, et il entra brusquement dans l'école. Il avait perdu sa superbe. J'en fus impressionné, au point que je dis à ma femme : « J'ai vu l'Empereur. Il ne me paraît plus être le même homme. Il doit se passer de grands événements. » Le lendemain, nous apprenions la défaite des Autrichiens à Lemberg. Depuis lors, c'est à peine si, quand il sortait de l'état-major, on avait le temps de l'apercevoir. Il sautait dans l'auto ; un officier se plaçait à côté de lui et la voiture filait à toute vitesse. On eut dit qu'il se cachait, qu'il se sauvait. Il ne sortait jamais le soir. Il alla dîner une seule fois au palais, chez la grande-duchesse. Il s'y retrouvait d'ailleurs en atmosphère amicale. Tous les officiers du palais, sauf un qui est grand-ducal, sont Allemands. Toutes les dames d'honneur sont Allemandes. Quant à la grande-duchesse, elle est...

elle est grande-duchesse. A ce propos, on a dit qu'elle avait reçu des mains de Guillaume II la Croix de fer. C'est inexact. C'est une sorte de médaille réservée aux dames de la Croix-Rouge germanique qui lui a été conférée. Un petit bijou assez laid, puisque de fabrication allemande, et sans aucune importance.

« Nous avons eu également comme hôtes pendant quelques jours M. de Bethmann-Hollweg et M. de Jagow, et des ambassadeurs, et de grands financiers, et de grands industriels. Aussi l'animation des rues était extraordinaire. Ce n'était qu'un va-et-vient constant d'officiers d'état-major revenant du front, de convois, de voitures d'ambulance, un mélange singulier d'uniformes chamarrés et d'uniformes couverts de sang et de boue, de figures noircies de poudre et de visages soigneusement rasés, la Cérémonie au seuil de la bataille. Et partout, embusqués à tous les coins de rue, sous toutes les portes, attablés dans tous les cafés, des espions, d'innombrables espions, espionnant les autres et s'espionnant entre eux, dénonçant, accusant et faisant déporter toutes personnes suspectes d'être sympathiques à la culture française. Rien n'était plus comique et plus tragique à la fois que cette petite ville en proie à tant de grandes et terribles choses, qui, avec sa garnison de cent cinquante soldats, connaissait cette destinée singulière d'héberger, à une telle heure, l'état-major de la plus formidable armée du monde. »



Que deviendra le grand-duché de Luxembourg après la guerre ? C'est là une question grave dont les diplomates se sont déjà préoccupés dans le silence des chancelleries. Inféodé à l'Allemagne par son gouvernement, mais très français par les aspirations de son peuple, sa situation est équivoque, instable, pleine de contradictions. Sans doute, lorsqu'on

signala l'arrivée des Allemands, la grande-duchesse fit mettre sa voiture en travers de la route. Mais c'était une toute petite voiture qui n'était point faite pour tenir en travers.

Depuis lors, le Kaiser a dîné au palais, et tout s'est arrangé entre grands et petits souverains. Mais cela ne suffit point et n'arrange rien. Ce sont les peuples et non les rois qui défendent leur sol. C'est à eux qu'il appartiendra demain de choisir leur destinée.

LA BATAILLE DE CHAMPAGNE



VINGT mille hommes ont pris part à la bataille qui, pendant un mois, a fait de la Champagne le centre des opérations militaires sur notre front. Tous sont d'accord pour déclarer que depuis le commencement de la guerre aucun combat ne fut aussi acharné que celui dont le théâtre s'étend de Souain à Massiges et dont les étapes désormais glorieuses furent Perthes, Les Hurlus, Beauséjour et Le Mesnil. Parmi ces braves entre les braves, beaucoup assistèrent, en Lorraine, aux violentes offensives qui marquèrent le début des hostilités. Il en est qui ont barré le passage à l'envahisseur et coopéré à la victoire de la Marne, entre Varedde et Barcy, à l'endroit même où la mêlée fut la plus furieuse. D'autres encore se sont rués à la défense de l'Yser. D'autres, enfin, sont montés à l'assaut des hauteurs de Brimont et de Nogent-l'Abbesse, voisines de Reims, ou ont dégringolé vers Soissons de la montagne de Paris pour refouler les Allemands de l'autre côté de l'Aisne. En évoquant ces heures tragiques et puissantes de la grande guerre, tous affirment : « La lutte fut aussi ardente à Beauséjour et au Mesnil ! »

Cette offensive redoutable a été conduite avec

une extraordinaire vigueur. Des zouaves, l'infanterie coloniale, des tirailleurs algériens, de merveilleux régiments de ligne, des Marocains ont été engagés chaque jour dans cette colossale poussée, où la lutte joignait à toutes les ruses et à tous les stratagèmes ténébreux de la guerre souterraine la violence éclatante de la bataille rangée. Les communiqués ne sauraient donner aucune idée de ce que fut cette avance impétueuse, la plus héroïque et la plus entêtée que l'on puisse imaginer.

Nous savons que d'excellentes gens, au coin de leur feu, estiment que « cela va un peu lentement ». Comme ils justifient bien la définitive légende de Forain : *Dans la tranchée* : « Pourvu qu'ils tiennent ? — Qui ça ? — Les civils ! » Il faudrait que ces civils-là aperçussent un peu les incroyables difficultés que rencontrèrent nos troupes dans leur progression et la valeur surhumaine grâce à quoi elles les surmontèrent. Il faudrait qu'ils ne cessassent de se dire ceci : « A chaque heure du jour et de la nuit, nos soldats ont avancé malgré tous, malgré tout, dans la neige, dans la boue, dans le sang. Ils ont avancé à chaque minute, mètre par mètre, arbre par arbre, en creusant le sol, en rampant, en courant, en mourant. Une fois à terre, ceux dont les bras sont demeurés valides tirent encore ; ceux qui ont la main ou l'épaule fracassée, crient : « En avant ! » Ceux qui ne peuvent plus ni tirer, ni crier, se traînent pour expirer plus loin, sur le sillon d'après qu'ils viennent de reconquérir, de libérer. Tous, tous, jusqu'à leur dernier souffle, jusqu'à leur dernier hoquet, réalisent, dans un élan sublime, ce mot qui est leur consigne et leur devise : Avancer !



C'est au Nord de Mesnil-les-Hurlus que la bataille a sévi avec le plus de rage — vers la cote 196 — qui fut prise de haute lutte. Pauvre Mesnil ! Il en subsiste à peine deux ou trois mesures à demi effon-

drées. Le reste a flambé ou s'est écroulé. Y avait-il une église au Mesnil? On ne saurait le dire. « S'il y en avait une, me dit un lieutenant, elle n'y est plus. Mais une église... elle a dû aller tout droit au ciel. » Aussitôt après Le Mesnil, sur lequel le bombardement n'a point cessé, on aperçoit les premières tranchées, bousculées de fond en comble et toutes pleines de fusils, de vêtements, de képis, de débris de ferraille. Et c'est ainsi pendant près de trois kilomètres, jusqu'à l'extrême ligne de feu. Jamais on ne se battit sur aucun sol avec plus de sublime fureur. Depuis un mois, un ouragan de fer et de flamme a bouleversé, brûlé, haché le sol. Il n'y a pas un mètre de terrain, pas un mètre, qui n'ait reçu deux ou trois obus. Ce ne sont qu'excavations, qu'entonnoirs, que ravins, que déchirures. Là où le sol était friable, les obus ont fait de larges trous. Là où il était plus résistant, il a éclaté mettant la pierre à nu. La terre n'est plus qu'une blessure. Il semble que seule la nature, en mettant en action tous ses volcans, eût pu être capable de provoquer un semblable cataclysme.

C'est sous cette avalanche de mort que nos soldats ont, tranchée par tranchée, fait reculer l'ennemi qui, dans un effort désespéré, se cramponnait à chaque motte de terre. Il leur a fallu disputer pas à pas chacun de ces fortins, petits ou grands, de ces retranchements souterrains ou à ciel ouvert, communiquant entre eux par un réseau inextricable de boyaux. Cet effort, nos troupes l'ont fourni à raison de trois ou quatre attaques par jour, ce qui suppose au moins autant de contre-attaques, et cela sous un feu varié, où l'adversaire utilisa, depuis ses grosses pièces et ses 77, jusqu'aux mitrailleuses, aux canons-revolvers, aux grenades à main, ou même à d'informes bombes fabriquées sur la ligne même avec des boîtes de conserve, de la limaille de fer et des cailloux, et qu'il lançait à trois mètres sur l'assaillant. Remarquez, en outre, que la nature même du terrain augmentait encore la difficulté de

l'attaque. Les communiqués parlent sans cesse de « crêtes ». Rien ne peut donner une plus fausse idée de ce pays qui, dans toute la région au Nord de Châlons, reproduit invariablement le même paysage : des vallonnements d'un mouvement lent et mou, séparés par de gros renflements de terrain — en forme de dos d'âne — qu'on est obligé de franchir à découvert. De temps en temps, un petit bois de sapins — mais où il ne reste pas un arbre vivant. Ils ont tué tous les arbres. Seuls, quelques fûts décharnés s'élèvent encore. Parfois aux branches les plus basses, pendent lamentablement des lambeaux d'uniformes, projetés là par l'explosion d'une marmite qui a mis en pièces une sentinelle avancée. C'est ainsi que vers la cote 196 subsistent quelques pauvres hêtres, que nos hommes ont surnommé le « bois Brûlé », et qui fut le lieu d'une lutte sauvage. Chaque tronc y est criblé de plusieurs centaines de balles.

D'ailleurs, les cartes les plus exactement détaillées ne sauraient servir à grand'chose. Là où s'élevait une sapinière, la terre est rase. Là où un ravin était indiqué, les éboulements, sous le choc répété des obus, ont aplani le sol. « C'est-à-dire, me disait un pauvre zouave blessé, que s'il venait faire un tour par là, le bon Dieu ne reconnaîtrait plus son ouvrage. »

Les nombreux combats acharnés qui ont conduit nos troupes jusqu'au point où elles veillent à l'heure actuelle, à quelques mètres de l'ennemi, ont exigé le même effort toujours aussi héroïquement donné. En décrire un, c'est les décrire tous. Les récits des blessés, recueillis au seuil même du champ de bataille, peuvent se fondre en un seul.

**

Au petit jour, le bombardement, qui souvent n'a pas cessé, prend une intensité nouvelle. Notre artillerie tout à coup se déchaîne. On sent qu'elle pré-

pare le terrain devant nous. Les chefs de section circulent dans la tranchée. Leur premier soin a été de faire évacuer les blessés de la nuit. On les charge sur des civières, et les brancardiers les emportent, en se baissant tant qu'ils peuvent, jusqu'au poste de secours. Les officiers vont et viennent. Ils disent à chacun un petit mot cordial : « Oui, sans doute, il va y avoir une attaque. Mais ce ne sera pas terrible. On en a vu de plus dures. Les reconnaissances d'avions ont signalé chez l'ennemi des préparatifs de repliement. Dans une heure, on sera dans leur tranchée. On dit même qu'on y trouvera des casques. » A la bonne heure ! — C'est la grande déception de ces dernières semaines... On ne trouve plus de casques chez les Boches. Ils n'en ont plus. Ils les ont remplacés par d'ignobles petits « calots » verdâtres « dont un Autrichien ne voudrait pas ». Sans relâche, nos 75 « travaillent » la tranchée allemande à cinquante mètres devant nous. Dès qu'ils allongeront leur tir, le signal de l'assaut sera donné. Car tout cela est réglé, minuté, comme un changement de décor. Justement voilà le café qu'on apporte par les cheminements, non sans péril. Pourvu qu'on ait le temps de le prendre ! On tend son quart. On se restaure. A travers les meurtrières, on risque un œil pour se rendre compte du terrain à parcourir. Il y a bien cent cinquante mètres. Un bond, quoi ! Les marmites éclatent à droite et à gauche. Elles ne ratent pas toujours le retranchement de beaucoup. Voilà que les 75 tonnent de plus belle. « Assurez vos baïonnettes », recommandent les sergents dans chaque section. L'adjudant y va aussi de son conseil « que les plus petits, les « loin du ciel », ne grimpent pas les premiers, ils entraveraient le mouvement ». C'est que c'est là l'instant critique de l'attaque : le parapet. Au moment où les hommes le franchissent en s'accrochant des mains et des genoux, une rafale de mitraille les accueille toujours. Combien dégringolent à cette minute là et retombent broyés dans la tranchée ! Et puis après, l'élan est

pris, on court, on crie, et alors, m'a assuré un petit tirailleur, « les balles ne font plus beaucoup de mal, même quand on les reçoit ». Attention ! Nos obus commencent à tomber plus loin. Ils éclatent à cent mètres, à cent cinquante mètres, en arrière de la tranchée ennemie, sur leur seconde ligne qu'il s'agit d'inquiéter et d'empêcher de se porter trop vite au secours de la première. Le prochain coup de téléphone sera sûrement pour l'assaut. Ce qu'il y a d'agréable, c'est qu'on a tout de suite la communication. « Allons, allons, mes petits... » mâchonne le capitaine pour dissimuler son émotion. Il a peur pour ses hommes. Les hommes ont peur pour lui. Ils sont héroïquement quittes ! — Ça va y être. Chacun cherche de l'œil une anfractuosité, un bout de rocher, un caillou, où s'agripper pour bondir. On se regarde. On songe vaguement qu'il y en a peut-être qu'on aperçoit pour la dernière fois. Mais on n'en est pas sûr. Et puis on espère que ce seront ceux qu'on ne connaît pas. Seulement, n'est-ce pas, on se connaît tous un peu. Alors c'est assez triste. On ne pense pas à soi. Heureusement, ce serait encore plus triste. Ce n'est point affaire de courage. On est persuadé qu'on en échappera : la grâce d'état de siège !

Maintenant, nos batteries tirent par rafales. Un petit frémissement court toute la ligne. Le signal est donné : « En avant ! » Un grand cri sort de toutes les poitrines. En un terrible effort, on se hisse sur le parapet. On y est.

Le feu ennemi éclate dans toute son effroyable puissance. C'est l'instant meurtrier. Mais on ne regarde pas à ses pieds. On regarde devant soi. On tire à peine. Tirer prendrait trop de temps. La grande affaire est de gagner, dans le moins de secondes possible, la tranchée ennemie. Toute la plaine retentit de cette course furieuse, hurlante — jalonnée par les morts et les blessés. Et puis tout d'un coup, l'immense rumeur s'assourdit. La compagnie — ou du moins ce qui en reste — vient de

s'engouffrer dans la tranchée. Alors, c'est un heurt effroyable, une mêlée sans merci, une rumeur étouffée de cris, d'injures et de râles. Les fuyards se précipitent vers le boyau. Ils y rencontrent ceux qui viennent à leurs secours. Les nôtres s'y jettent à leur suite. Assaillants et défenseurs se ruent les uns sur les autres, dans un indescriptible corps à corps. La mêlée est si violente et si compacte, que beaucoup abandonnent leurs armes, devenues inutiles. On n'a point la place de tirer ni même de frapper. La moitié d'un fusil vaut mieux qu'un fusil tout entier. « Si l'on peut parvenir à déboîter sa baïonnette, me dit un sous-officier de tirailleurs, c'est fameux, mais c'est bien rare. Il vaut mieux ramasser une pioche, un morceau de fer, n'importe quoi. J'ai vu des hommes qui se battaient à coups de poing. J'en ai vu d'autres qui, faute d'avoir les mains libres, se mordaient. Seulement on avance la plupart du temps sur des cadavres. Alors on n'est pas solide sur ses jambes. C'est mou à marcher. On tombe, on se relève. Quelquefois on ne se relève pas. Cela dure, certains jours, une heure, deux heures. L'essentiel, n'est-ce pas, c'est de ne pas reculer. Lorsque le boyau est pris tout entier, ça va bien et il n'y a plus qu'à s'occuper de la tranchée suivante. Mais quand on n'a pu en conquérir qu'un morceau, on se dépêche de construire un barrage avec n'importe quoi, un pare-éclats, des fagots, des armes, voire même avec des morts qu'on empile les uns sur les autres. Et quand c'est fait, on veille des deux côtés jusqu'à ce qu'un indice favorable permette de tenter une nouvelle poussée. Ce sont de rudes nuits pendant lesquelles on entend quelquefois le souffle de la sentinelle ennemie à quelques mètres de soi. »

Pendant ce temps, la tranchée que nous occupions tout à l'heure a été garnie dès notre départ par une compagnie de renfort qui attend à son tour l'instant d'entrer en action. Parfois il faut l'appeler pour organiser la tranchée conquise, pour refaire les ter-

rassements éboulés sous les éclatements, pour reconstruire les parapets. Là encore tout sert de matériaux et les cadavres jouent leur rôle. On les étend sur le bord de la tranchée, les bras collés au corps, un peu de terre par-dessus et ainsi de suite. Le funèbre rempart s'édifie de la sorte petit à petit. Ces cadavres, ce sont souvent ceux des leurs, parfois ceux des nôtres. Doit-on crier au sacrilège? Non, sans doute. N'est-ce pas un dernier moyen qu'on offre à ces sublimes dépouilles de défendre le sol, de sauvegarder la vie de ceux qui restent, et, par delà même la mort, de servir encore la patrie pour la victoire de laquelle ils sont glorieusement tombés?

Peu à peu, la tranchée s'organise. Le lendemain elle est prête à subir l'inévitable contre-attaque, et elle devient nôtre par l'aspect. Les vestiges boches disparaissent et dans le couloir souterrain où tout à l'heure on s'égorgeait, maintenant on prépare le repas du soir et on s'apprête à prendre quelque repos. Souvent, quand la nuit tombe, au risque de ses jours, un homme se dresse sur la tranchée, et se retournant vers le terrain conquis, il fait un grand geste d'abord de haut en bas et puis de gauche à droite. C'est, sous la tunique boueuse du soldat, un prêtre qui bénit les morts de la journée. Mais il arrive qu'il ne puisse l'achever, ce geste auguste, sans que sa main soit ensanglantée par une balle; pauvre main crucifiée en faisant le signe de la croix! — Demain, il faudra atteindre l'autre tranchée, recommencer l'âpre lutte de sacrifice et d'héroïsme, et sans qu'un mot, sans qu'une plainte sortent de leur bouche, nos soldats la recommencent.



Que de dangers terribles, immédiats, et qui semblent inévitables, il faut faire courir à ces braves : les balles, la mitraille, les grenades à main et les projectiles de ces canons-revolvers dont un « petit

1915 » me disait : « Voyez-vous, les marmites, c'est comme des petits chemins de fer qui passent dans l'air : on les entend venir, on peut se garer ; mais ces machines-là, ça part et ça arrive en même temps : c'est comme le télégraphe. » Ajoutez à tous ces périls le plus affreux peut-être : l'éboulement, l'ensevelissement sous la terre effondrée. J'ai vu, il y a quelques jours, un pauvre diable qui venait d'échapper à cette abominable mort et qui m'a exprimé son angoisse avec une émotion bien pittoresque.

« Je venais, m'a-t-il dit, de faire deux prisonniers. C'étaient des Saxons, des jeunes, avec de petites figures blondes et des yeux en porcelaine bleue. Je leur avais donné un peu de vin. Ça les avait mis en confiance. Ils m'avaient même raconté qu'ils étaient catholiques. Moi, ça m'était bien égal. Ils étaient à côté de moi, sagement ; c'est tout ce qu'il me fallait. Voilà qu'une marmite arrive en avant de la tranchée, éclate et projette une montagne de terre sous laquelle je disparaissais. J'étais comme enterré vivant. Mes deux petits Saxons — des gosses qui n'avaient pas encore eu le temps de devenir méchants — ne font ni *ein* ni *zwei*, ils se jettent à quatre pattes, grattent et déblayent si bien qu'ils me dégagent. J'étais comme ressuscité. Ah ! ma foi, tant pis, ça avait beau être des espèces de Boches, je les ai embrassés ! »

Et le brave garçon conclut avec une naïveté touchante :

« Voyez-vous, je n'ai jamais beaucoup cru jusqu'à présent à toutes les affaires de la religion, mais, maintenant, il y a une chose sûre, je crois aux catholiques. »

L'énergie, l'endurance, le patient héroïsme de tous ces combattants dans la plus terrible et la plus déprimante des batailles n'ont pas faibli un seul instant. Leurs chefs leur ont donné les plus fiers, les plus proches exemples, et non seulement leurs lieutenants et leurs capitaines, mais aussi leurs

officiers supérieurs. Chacun connaît sur le front de Champagne la bravoure narquoise du général Gr... qui, lorsqu'un bombardement plus intense paraît inquiéter ses hommes, se fait apporter un pliant — un petit pliant de bains de mer — et s'installe tranquillement au milieu d'eux, — et le courage paisible et clairvoyant du général Go..., qui, à peine remis d'une grave blessure, ne cesse d'aller se promener sur la ligne de feu. « Ça a l'air d'être son bureau », m'affirmait hier un de ses subordonnés.



C'est par une série de combats du genre de celui que j'ai essayé de décrire que nous sommes arrivés à occuper presque complètement la crête au nord de Souain et du Mesnil. On a raconté les luttes poignantes du fortin de Beauséjour et du bois du Sabot. On aurait pu raconter et on racontera, j'espère, les admirables faits d'armes de nos troupes au moulin de Souain et l'attaque des hauteurs de la cote 196 par le ...^e de ligne qui a été cité glorieusement à l'ordre de l'armée, ainsi que son chef, le lieutenant-colonel X... « qui a su communiquer à ses troupes une vigueur, un entrain et une ténacité qui ont permis d'enlever d'un seul élan les positions allemandes et de les défendre contre les plus violentes contre-attaques ». J'ai eu l'honneur de m'entretenir avec cet admirable officier. Renversé par une marmite et le tympan crevé, il a refusé de se laisser évacuer, voulant à tout prix rester au milieu de ses hommes. Il n'entend pas très bien les félicitations. Et puis il n'a pas le temps : il continue.

Il semble à tous ceux qui ont été à même de juger l'effort prodigieux nécessité par notre offensive en Champagne que certains esprits forts — c'est ainsi que l'on désigne volontiers les hommes médiocres — en jugent les résultats avec un peu

trop de négligence. Qu'ils réfléchissent un instant — puisqu'ils aiment tant à réfléchir — aux conditions redoutables de cette lutte : l'ennemi établi en face de nous dans des positions très avantageuses qu'il avait eu le loisir de fortifier au cours de longs mois ; un terrain à conquérir, tantôt trop découvert, tantôt trop boisé ; la parfaite connaissance, le repérage exact par les Allemands de nos tranchées, de leurs cheminements et de leurs boyaux, puisque ces tranchées-là avaient été les leurs, la veille, enfin les renforts formidables amenés pour nous combattre. Pour défendre cette petite partie du front — vingt-cinq kilomètres environ — l'état-major du Kaiser n'avait point concentré moins de trois cent mille hommes. Malgré tous ces obstacles qui eussent semblé insurmontables à toute autre armée que la nôtre, les buts poursuivis ont été atteints, les points désignés ont été occupés, et nous dominons maintenant l'adversaire tout le long d'une crête, d'où, à l'heure fixée, il nous sera singulièrement facile de reprendre l'offensive.

J'entends enfin les critiques en chambre murmurer : « Oui, mais on n'a pas percé ». On peut leur répondre en toute exactitude qu'on n'a pas voulu percer. Un jour, dont la date sera dite plus tard, il n'eût tenu qu'à nous de pousser en avant trois de nos bataillons qui n'avaient plus devant eux qu'un faible rideau de troupes. Mais à quoi eût servi cette trouée sur une aussi faible largeur, sinon à compromettre par une action téméraire des opérations profondément réfléchies et combinées et qui sont assurées d'une exécution victorieuse ? C'est l'honneur et c'est la force de notre état-major d'unir au maximum de courage et d'énergie le maximum de prudence, et de se préoccuper sans cesse sur toute la longueur de notre front de la coordination de nos armées.

D'ailleurs, pour prouver l'importance des résultats obtenus au cours de ces dernières semaines, il suffit de constater la violence désespérée avec

laquelle les Allemands ont essayé de s'opposer à notre avance. Ils ont tout employé : fortifications bétonnées, fortins, pièces de tous calibres, projectiles de toutes sortes, effectifs renforcés, formations en colonnes. Pour que leurs mitrailleurs n'abandonnent point leurs pièces, ils les ont enchaînés à leur affût. Nos hommes ont trouvé ces malheureux les pieds entravés dans les tranchées conquises. Les ruses les plus indignes n'ont pas été dédaignées. Un jour, une section prussienne avait revêtu les longs manteaux rayés et coiffé les chéchias enlevés à des cadavres marocains afin de nous donner le change. Ainsi travestie, elle a essayé de gagner notre tranchée. Mais une sentinelle aperçut sous un turban un casque à pointe qui passait. Un feu de salve fut ouvert et les Boches empêtrés dans leur déguisement détalèrent à toutes jambes. Ce genre d'entreprise exige non seulement de la perfidie mais de l'esprit. Nos adversaires ne réalisent que la moitié du programme.

Enfin, pour défendre Beauséjour et la cote 196, on avait amené en toute hâte les derniers régiments de la garde décimée. Ils se sont courageusement et ardemment battus. C'est un devoir de le reconnaître. Leur discipline de fer ne les a pas empêchés, d'ailleurs, d'avoir leurs heures de panique.

« J'ai vu, me dit le lieutenant G..., deux compagnies de la garde filer devant nous comme des lapins. Ils se battent bien, c'est vrai. Mais ils courent bien aussi, je vous en réponds. C'est un spectacle que je n'oublierai pas. Je l'ai payé d'un éclat d'obus dans la cuisse. C'est pour rien. Dès que je serai guéri, je ne demande pas mieux que de revoir ça au même prix. » Et tandis que nous gagnons l'ambulance, appuyé sur mon épaule, il ajoute en souriant comme dans un rêve : « Non... ce qu'ils courraient!... »

Ils courent encore. Tous nos soldats en ont, dans la tranchée, la fière et rude assurance. Seul, un aussi magnifique espoir peut les soutenir au

milieu du champ de mort où ils respirent. Tout être vivant a fui ce sol jonché de cadavres. Plus un perdreau dans les sillons du Mesnil. Les derniers lapins du bois Brûlé ont quitté leurs terriers, où ils trouvaient décidément qu'il y avait trop de monde. Les hiboux eux-mêmes ne viennent plus, à la nuit, se percher sur les arbres brisés du bois Sabot. Il n'y a plus là, invisibles, que des milliers d'hommes prêts à s'entr'égorger.

« Et pourtant, me dit un petit paysan blessé, c'est curieux : toutes les bêtes du bon Dieu ont eu beau se sauver, les alouettes sont restées. Aux pires moments, au-dessus de la mitraille et des boulets, j'en ai entendu qui chantaient dans le ciel. Ça faisait plaisir. Il n'y a qu'elles qui ne nous aient pas abandonnés. C'est des braves petites bêtes. »

Mon petit troupier disait cela avec émotion, presque mystérieusement. Il semblait penser tout bas que ces alouettes, pépianant à la victoire, en savaient plus long que nous, et que tous les espoirs veillaient sur nos soldats, puisqu'elles n'avaient pas cessé de chanter.

L'ORDRE

C'EST un des lieux communs les plus répandus dans les dîners en ville où la critique des opérations militaires a remplacé le potin mondain, de déclarer « que cette guerre de tranchées est bien terne et bien obscure, qu'il est vraiment regrettable que la *furia francese* ne trouve pas l'occasion de s'y manifester dans toute son ardeur, et que c'en est fait de ces beaux coups d'estoc et de taille dont est toute embellie l'histoire de France ». Rien n'est plus sot ni plus vain que ces propos. On peut d'ailleurs les tenir sans aucun inconvénient

parce que dans les jours où nous vivons — et où l'on meurt si magnifiquement — les paroles n'ont plus grande importance. L'action a repris la place d'honneur dont elle avait été trop longtemps exilée. Il y a quelques mois encore ce que l'on disait suffisait à remplir l'existence et la pensée de bien des gens. « Ce que je rêve est tout pour moi », affirmait Alfred de Vigny, qui s'était efforcé de rouler sa tour d'ivoire sur la frontière des Pyrénées. Détestable projet, soit dit en passant, car les tours d'ivoire n'admettent pas de meurtrières. Aujourd'hui, il n'y a plus de noblesse et de beauté, il n'y a plus de vie véritable que sur cette ligne de feu qui est la ligne de gloire.

D'ailleurs, l'opinion bien parisienne que je viens de rapporter est parfaitement erronée. Aucune guerre n'a plus mis en valeur la bravoure des combattants et n'a mieux exalté leur valeur individuelle que la guerre de 1915. Il ne s'agit plus, en effet, pour ceux qui défendent la tranchée, de la bravoure collective d'une troupe jetée dans le tumulte de la bataille où chacun abdique sa personnalité. Le courage qu'on leur demande ou plutôt qu'ils exigent d'eux-mêmes est plus encore moral que physique. Ce courage-là a besoin à la fois de la patience de l'esprit et de la fermeté du cœur. Il est trop longuement mis à l'épreuve pour pouvoir être aveugle. Pendant des mois entiers tous ces hommes ont pu contempler face à face les plus terribles périls. Ils ont donc eu le redoutable loisir de les envisager, de les peser, de songer à la mort qui les guette, d'évoquer avec précision des visages aimés, des voix préférées, des regards lointains et si proches, et tant de souvenirs ! et tant d'espoirs ! Il faut qu'à ce courage-là la raison consente ; il faut qu'elle acquiesce au sacrifice ; il faut qu'elle en soit. Et elle est si habile à chercher et à trouver des arguments de prudence et des motifs de réserve ! Elle appelle à son secours toutes les pensées qu'on avait laissées à l'arrière, avec les

bagages inutiles. Et il faut les faire taire les unes après les autres, ces pensées-là, déjouer leurs ruses, éviter leurs embûches. Il faut se vaincre soi-même, avant de vaincre les autres, et achever en soi ce chef-d'œuvre de bravoure qui, comme l'a dit M. Maurice Barrès, est « la peur examinée et matée ».

La guerre, qui réclame chez ceux qui la font une telle somme, une telle qualité de courage, est l'occasion d'une dépense d'héroïsme plus grande et plus haute que toutes les randonnées de jadis. Elle exige qu'on soit non pas des hommes, mais un homme. C'est sans doute plus difficile.



Il faudrait, afin de donner sa valeur concrète à cette admirable vaillance de deux millions de soldats français, pouvoir connaître les sublimes dévouements quotidiens, dont chaque tranchée est le théâtre — mais le théâtre obscur, anonyme. On y meurt avec discrétion, sans réclame. Et pourtant, de quelle émotion respectueuse, de quelle ardente vénération nous nous plairions à entourer tous ces héros, si simples et si grands ! On voudrait avoir le moyen de les admirer, non seulement en bloc, mais aussi en détail, et de recueillir leurs moindres mots et leurs moindres gestes. Sans doute quelque jour réunira-t-on tous les épisodes de cette épopée. Déjà, dans chaque régiment, les hommes se répètent — et c'est une touchante façon de les commémorer familièrement — les hauts faits accomplis par telle de leurs compagnies, dans la défense de tel vallon ou à la conquête de tel boqueteau.

Il me semble qu'aucune action d'éclat ne saurait être plus belle, plus émouvante, ne saurait mieux faire comprendre les héroïques sacrifices accordés chaque jour sans un murmure à la patrie, que l'histoire — pendant une heure — d'une tranchée qui n'a eu l'honneur d'aucun communiqué,

d'aucun récit officiel, et qui n'est qu'une tranchée comme les autres, où l'on se bat pour défendre la terre bien-aimée, où l'on meurt parce que c'est son tour de mourir.

Sachez, oh ! sachez bien, que je n'ajoute aucun détail avantageux, aucun ornement pittoresque à ce récit. Ce serait en gêner la grandeur et l'émotion. Il me sera permis, à défaut d'indication plus précise, de le situer sur le front de cette armée de Champagne qui s'illustra de Souain à Perthes-les-Hurlus et du Mesnil à Beauséjour. Je connais les noms des officiers qui furent les héros de cette aventure glorieuse et qui y périrent. Peut-être un jour aurons-nous le droit de les citer.



Depuis quelque temps, l'on savait dans une des tranchées les plus importantes de notre première ligne, que l'ordre de se lancer à l'assaut de la position ennemie était sur le point d'être donné. Le général X..., commandant la ...^e division, voulant assister de plus près ses hommes, avait fait transporter son poste à proximité de la tranchée, un boyau hâtivement creusé lui permettant d'y accéder librement.

« Je veux être avec eux. C'est si facile ! » avait-il dit.

A la fin d'un après-midi, l'ordre arriva. Le général réunit ses officiers et leur dit : « Messieurs, c'est pour demain matin, six heures. Je compte sur vous. Je n'ai pas besoin de vous en dire plus long, n'est-ce pas ? Au revoir, messieurs. »

Puis il parcourut la tranchée, examina à la lorgnette le terrain à conquérir, et revint à son poste de commandement où il donna ses instructions. Il fit appeler le capitaine du génie Z..., et lui ordonna de faire couper pendant la nuit tous les fils de fer barbelés placés en avant du parapet et qui eussent arrêté l'élan de nos troupes.

« C'est tout, mon général ? demanda l'officier.

— C'est tout.

— Bien mon général. L'ordre sera exécuté. »

La nuit tomba dans un mortel silence. La tranchée s'endormit. Oh ! sans doute, à certaines recommandations, à certains mots rapidement échangés à voix basse entre les officiers, les hommes eurent bien l'impression qu'il y avait attaque sous roche. Mais point d'angoisse chez eux. Accoutumés à l'imminence de tous les périls, ils dormaient maintenant, couchés ou accroupis, dans la terre remuée, à laquelle la fraîcheur de la nuit donnait tout son parfum, et si l'on peut dire toute sa tendresse.

Quand l'obscurité se fit un peu moins obscure et que le ciel à l'horizon commença de pâlir, le général X... vint en personne inspecter de nouveau le terrain. Il s'assura que les réseaux de fils de fer avaient été partout abattus et les piquets qui les maintenaient arrachés. Pourtant, à l'extrémité droite de la ligne, il aperçut sept ou huit piquets qui étaient restés debout, reliés par des fils barbelés. Il fit aussitôt appeler le capitaine du génie et s'étonna que son ordre n'eût pas été complètement exécuté.

« Il m'avait semblé, répondit l'officier, que ces quelques mètres d'obstacles ne pouvaient pas gêner l'assaut, et qu'il était facile aux hommes de les éviter. D'autre part, ce point précis est battu de face et de flanc par les mitrailleuses ennemies, et il est difficile... »

— Vous n'avez pas réfléchi à ceci, répliqua brusquement le général : le boyau de droite débouche à cet endroit, et c'est par là que la compagnie de réserve viendra nous appuyer si besoin en était. Et maintenant, comment nous tirer de là ? Il va faire jour dans une demi-heure et il est presque impossible...

— Ne vous inquiétez pas, mon général, interrompit le capitaine. Dans une demi-heure, ces fils de fer n'y seront plus. »

Puis il pivota sur les talons, s'éloigna et alla retrouver ses sapeurs. Il en désigna quatre et leur indiqua la tâche redoutable qu'on attendait d'eux. Ils eurent un petit frisson, un léger haussement d'épaules, tout de suite réprimé.

« J'avais cru, ajouta l'officier, que je pourrais vous épargner ce danger. Mais ce n'est pas possible. Cette nuit, ç'eût été plus commode. J'ai eu tort. Seulement, mes enfants, je ne veux pas que vous alliez là tout seuls. J'y vais avec vous... »

Et tout de suite le visage des quatre sapeurs s'épanouit. Ils eurent de bons sourires, et les yeux peut-être un peu mouillés, ils se préparèrent à accomplir leur devoir.

Déjà la fusillade commençait à s'allumer tout le long de la tranchée... Les premières marmites déchirèrent l'air, encore rempli de ténèbres. Les hommes s'éveillèrent, échangeant des plaisanteries dont les plus médiocres, à un tel réveil, prenaient de la grandeur. Par les cheminements, en se courbant, les cuisiniers apportèrent le café. L'un d'eux, atteint en route par un éclat d'obus, avait laissé choir son seau. Mais le pauvre garçon, avant d'aller se faire panser, avait demandé à l'un de ses compagnons de l'excuser auprès de ses camarades et de leur assurer qu'il n'y avait pas de sa faute.

Le général X... attendait impatiemment, en tortillant sa moustache, les derniers rapports de ses subordonnés. Il vit tout à coup apparaître le capitaine du génie Z..., qui s'avancait lentement... très lentement vers lui, en s'appuyant contre la paroi du boyau. Il alla à sa rencontre.

« Eh bien !

— Eh bien ! mon général... murmura l'officier d'une voix très faible... ordre... inexécuté.

— Comment?... » s'emporta le général.

Le capitaine Z... ne répondit pas. Il ouvrit simplement son dolman et sa chemise apparut tachée de rouge... Au même instant, un flot de sang

s'échappa de sa bouche... et il s'abattit, mort, aux pieds de son supérieur...

Les brancardiers se précipitèrent et emportèrent le corps de l'officier. Il sera pleuré demain, et sa mort, simple et glorieuse, dignement célébrée. L'heure présente n'en laisse pas le loisir. Tous les cœurs, toutes les énergies sont tendus vers un même but : l'attaque.

« Qui remplace le capitaine Z... ? interrogea le général.

— C'est le lieutenant T...

— Envoyez-le-moi. »

Quelques instants après, le sous-officier chargé de la commission revenait.

« Mon général, dit-il, le lieutenant T... n'est plus là. Dès qu'il a appris la mort du capitaine, il est parti avec trois hommes — en rampant — pour essayer de couper les fils de fers. »

Le chef dit simplement :

« C'est bien... c'est très bien... »

Et les minutes lui parurent sans doute plus longues encore. Partout maintenant la fusillade crépitait, scandée par les éclatements d'obus... Chaque arme essayait sa puissance de destruction ; chaque homme assurait son équipement et son courage.

Après un long moment écoulé, le général X..., n'y tenant plus, envoya aux nouvelles. Bientôt on lui en rapportait.

« Mon général, lui dit le sergent, le lieutenant T... n'est pas revenu. Il a été frappé au moment où il arrivait aux premiers piquets. Pourtant, il se rasait bien. Il est couché dans un sillon. Derrière une motte de terre, on aperçoit son képi. D'abord, il a un peu bougé. Et puis, très vite il n'a plus bougé. Les hommes sont revenus ; deux sont blessés. Le sous-lieutenant V... a pris le commandement. Il est tout de suite sorti de la tranchée. Il ne doit maintenant pas être loin des fils de fer. »

L'heure dite pour l'attaque approchait. Le terrain

serait-il nettoyé et libre, comme il était nécessaire? Les troupes allaient-elles pouvoir dans toute leur ardeur, dans toute leur volonté d'avancer, de conquérir, de reprendre le sol, leur sol, donner l'assaut décisif?

Le général se préparait à téléphoner aux batteries pour demander que l'action fût retardée d'un moment quand il vit paraître le sous-lieutenant V... accroché aux épaules de deux soldats — entre lesquels son corps pendait lamentablement. L'officier avait les deux genoux broyés. Le général se précipita à sa rencontre :

« Où êtes-vous blessé? » interrogea-t-il.

Mais le sous-lieutenant V..., s'efforçant de reprendre une attitude militaire, répondit simplement, d'une voix assurée et les yeux illuminés de joie :

« Mon général, l'ordre est exécuté... »



Dans nos tranchées, cette histoire paraît banale. On la raconte dans les cantonnements de la ...^o division. Dans les cantonnements voisins, on en raconte d'autres qui la valent. C'est du petit héroïsme quotidien. Mais dans sa simplicité, dans sa discrétion, il me paraît que rien n'est plus noble et plus grand que ce sacrifice pour ainsi dire automatique, que cette discipline dans le sacrifice, et que cette hiérarchie dans la mort.

LE PRINTEMPS ET LA GUERRE

QUELLE douloureuse impression doivent éprouver nos soldats en présence du contraste impitoyable du printemps et de la guerre. C'est là un lieu commun qui, dit-on, a un certain succès en ce

moment et qui fournit dans la conversation, voire dans la chronique, de bons petits développements — et, en vérité, il n'y a aucun mal à cela. Mais il est le plus sot et le plus faux du monde, ce lieu commun. Il fera bien de rester à l'arrière. Sur le front, il s'évanouirait beaucoup plus vite qu'une jolie femme, puisque aussi bien nous vivons en un temps où les femmes ne s'évanouissent plus.

Il ne faut pas dire du mal de ce printemps. Il faut le bénir et l'aimer. Il apporte à nos soldats le plus précieux, le plus tendre des réconforts. Pendant le rude hiver, ils ont réchauffé la pauvre terre glacée. Maintenant, c'est elle qui les réchauffe à son tour. Elle redevient maternelle. Et ils assistent à chaque réveil — quand ils ont pu dormir un peu — au lever du soleil qui est leur allié. C'en est fini de l'horreur des longues nuits noires, à peine interrompues, si vite recommencées. Les ténèbres sont en déroute. Elles s'enfuient dès que l'aurore s'élance hors de sa tranchée de brouillards, et c'est alors la victoire éclatante du jour.



Il n'est point de mai plus tiède et plus parfumé qu'en Lorraine. Il semble que le sol si souvent ravagé et dévasté par la guerre soit accoutumé à fournir plus courageusement qu'ailleurs le troublant effort du renouveau. Noble et fière terre de Lorraine dont le fardeau de sacrifice et d'héroïsme fut si lourd à travers l'histoire qu'il paraît naturel que son emblème soit une double croix.

Ses paysages sont à la fois graves et doux. Les eaux vertes de la Meuse coulent sans se presser entre les collines avec le calme d'une brave petite rivière qui en a vu bien d'autres et qui ne veut pas avoir l'air de se sauver. Les bombes des taubes, destinées à d'autres ravages, sont souvent tombées dans son cours d'argent sous la lune, d'émeraude sous le soleil. Le résultat nous a été profitable. Un

grand nombre de poissons ayant trouvé la mort dans l'explosion des projectiles, il fut prescrit que chaque fois qu'un éclatement de ce genre se produirait dans la Meuse, truites et gardons seraient recueillis et portés dans nos hôpitaux. C'est ainsi qu'à maintes reprises, les Prussiens ont contribué à améliorer l'ordinaire des blessés de Verdun. C'est un genre d'attention dont ils ne sont point coutumiers, et sans doute le seul fait qu'il nous sera permis d'inscrire au chapitre des « gentillesse allemandes ».

Dans tous les petits villages des Côtes-de-Meuse que nous traversons, les enclos se parent de verdure. Des glycines qui ont vu la guerre de 70 fleurissent bravement. Les plus vieilles maisons en sont toutes rajeunies. Quelques-unes d'entre elles semblent fières de cette vieillesse et s'enorgueillissent d'une fenêtre à meneaux ou d'un portail en ogive. C'est que toutes ces petites terres ont leur histoire. Les barons et les évêques n'y ont point fait toujours très bon ménage, mais ils se sont si bien réconciliés depuis !

Des détachements sont là, cantonnés en réserve. C'est l'heure des lettres. Juché sur une borne, le sergent vaguemestre distribue la correspondance en appelant chaque nom à haute voix. Il est entouré d'une foule de territoriaux qui guettent, les yeux écarquillés, la lettre qui va venir. Ils tâchent de la reconnaître de loin à l'enveloppe. Dès qu'ils la possèdent, ils s'éparpillent et chacun va dans son coin savoir comment vont la mère, les enfants, la maison, l'usine, l'atelier, le champ, le jardin, le veau...

Puis, renseignés, rassurés, ayant repris l'air du pays, les bons territoriaux retournent à leur besogne.

Nous atteignons maintenant la crête des Côtes-de-Meuse, hérissées de fortins et de forteresses, et nous apercevons devant nous, étrange et grandiose dans son immensité monotone, la Voivre, formidable champ de bataille, coupée par une ligne d'arbres toute droite, qui borde la route d'Étain.

Cette route, nos troupiers l'ont faite en rampant, à travers mille périls. Ces arbres, ils les ont conquis un à un en s'abritant pour tirer derrière leurs fûts étroits, tous criblés de balles et d'obus et tous pourtant demeurés debout. Ce sont des arbres de Lorraine. Nous devinons aux éclatements qui se succèdent sur un même point l'endroit où les tranchées françaises et allemandes se disputent le terrain au seuil même d'Etain. Plus loin, dans la direction de Spincourt, de hautes cheminées d'usine fument paisiblement. Ce sont des Allemands qui les occupent. Ils travaillent là avec nos machines, nos métaux, notre charbon. Leurs gros ingénieurs à lunettes sont venus d'Essen ou de Canstatt et s'y sont installés comme chez eux. Cette fumée, c'est eux qui la font ! Ce spectacle vous met plus de colère au cœur que celui de la guerre. Quand on veut soulever l'indignation de nos soldats — tâche facile — on leur montre ces cheminées empanachées de noir, et ils traduisent immédiatement leur fureur par quelques mots, toujours les mêmes, qui sont exactement ceux que vous pensez et que l'on ne peut pas écrire, mais que l'on dit si bien !

Un peu plus vers l'Ouest, et plus près de nous, deux collines se faisant face, arrondissent leur dos d'âne de même hauteur et de même aspect. Ce sont les Jumelles-d'Ornes. Leurs sommets ont été bouleversés par les obus à tel point, que le sol y apparaît rougeâtre, comme blessé. Ni les Allemands, ni nous, n'avons pu réussir à les occuper. Quelques sentinelles isolées se risquent parfois de part et d'autre, en rampant jusqu'au sommet et dans la nuit, avidement, épient. C'est à l'abri d'une des « jumelles » qu'avait été défilé la grosse pièce allemande, vite réduite au silence, qui lança sur l'un des forts de Verdun, un obus de 420 qui n'éclata point. Les Allemands nous ont donné là un numéro de musée tout à fait remarquable.

Le projectile fut rapporté à Verdun où il obtint un succès digne de son calibre. En apercevant

l'énorme masse d'acier intacte, un petit artilleur s'écria gentiment :

« Oh ! ils l'ont pris *vivant*. »

**

Le canon tonne furieusement du côté des Éparges, des glorieuses Éparges. Plusieurs régiments prussiens se brisèrent pour les défendre ; d'autres furent anéantis en essayant de les reconquérir. « Voyez-vous, nous racontait un blessé, avec une horrible exactitude, entre certaines tranchées, c'était comme qui dirait de la confiture de morts. » Tout ce qui avoisine ce « lieu maudit » — c'est ainsi que les Allemands l'appellent — subit l'effet de leur fureur, et ils bombardent avec un acharnement stupide et sans aucun résultat militaire de pauvres villages depuis longtemps écrasés sous la mitraille. Fresnes-en-Voivre est un de leurs objectifs de prédilection. Il n'en reste pas grand'chose. Sur la place, la maison de ville est détruite, l'école n'est plus qu'un monceau de ruines. Les maisons qui les entourent ne sont pas en meilleur état. Seule au milieu de tous ces décombres s'élève encore, par une sorte de miracle, sans qu'une balle l'ait effleurée, sans qu'un obus ait effrité son socle, la statue du général Margueritte. Il semble que le glorieux soldat, tombé au champ d'honneur en 1870, plein d'héroïsme et de sérénité, veuille encore reconforter nos troupes et les entraîner à la bataille. Par un hasard émouvant, son geste de bronze désigne la direction des lignes allemandes. Et nos troupiers, chaque soir en regardant la statue toujours debout, disent avec orgueil : « Ils ne l'ont pas eu, notre général ! »

Vers le Sud-Est, la bataille se prolonge indéfiniment. De temps en temps, un bruit plus sourd, plus profond, fait trembler l'air. C'est le « départ » d'un canon de marine. Et là-bas ces roulements dans le lointain, ce sont les salves des batteries d'Hattonchatel et de Vigneulles qui inondent en vain nos

troupes défendant depuis sept mois sans faiblir la verte vallée de la Moselle.



A nos pieds la Voivre s'étend jusqu'à l'horizon. Ce vaste cloaque de boue commence à se dessécher. Les étangs entourés de marécages se contentent d'être de petites mares. Elles brillent au soleil. Malgré la résistance d'un sol argileux, les prairies se sont peu à peu assainies, séparées les unes des autres par les fossés de drainage ou reliées par l'agrafe éclatante des boutons d'or. Les petits ruisseaux sont rentrés dans leur lit et ont l'air contents d'avoir retrouvé leur chez soi. Les haies, qui ont abrité tant de fantassins, dissimulé tant de mitrailleuses, se couvrent de fleurs. Elles les ont bien gagnées. Les aubépines, cette année, sont en avance. Elles voulaient voir des Allemands. Elles ne les ont pas vus. Ils sont trop loin. Sur ce versant, les villages étagent leurs petites rues au pied même des collines, à l'abri des forts. Ils profitent des moindres ravins. Ce sont de malins petits villages, habitués à se défendre et qui savent depuis longtemps ce que Boche vaut. Ils sont tous entourés par des jardins prolongés en vergers. Nos troupes de réserve s'y délassent. Dans la chaude matinée, où la tiède caresse du vent glisse sur l'herbe nouvelle, nos hommes vaquent à mille petits soins redevenus quotidiens. Quelques-uns, aussi nus qu'il n'est pas permis de l'être, sont couchés tout de leur long dans un ruisseau, la tête seule émergeant. Jamais baignoire ne leur a semblé plus confortable. D'autres, sur un petit lavoir improvisé, savonnent leurs effets et tapent, comme sur des Allemands, sur leurs chemises roulées, en grosses boules mouillées. Après quoi, ils vont étendre leur linge sur les branches d'un seringa complaisant. Ils le retirent tout parfumé. Nos petits soldats ne se refusent rien.

Ces soins, une fois terminés, ils passent chez le coiffeur. Celui-ci est installé au beau milieu d'un pré. C'est là qu'il opère, manches retroussées, le peigne piqué derrière l'oreille, — car il y a des gestes traditionnels qu'il faut conserver en toutes circonstances. Les « clients » assis par terre, en demi-cercle, attendent leur « tour ». Le perruquier hurle d'une voix enrouée : « Au premier de ces messieurs ». Il rase, il rase sans arrêter. Sa tondeuse ne chôme guère. A ses pieds, les cheveux tombent en touffes. Il y en a beaucoup de bruns, peu de blonds. Je lui en fais l'observation. Imperturbablement, sûr de son fait, il réplique : « En temps de guerre, on n'est pas blond ». Il doit avoir raison. Une petite fille du village accourt, portant un panier. A quatre pattes, elle se met à ramasser les cheveux coupés. Il paraît que sa mère les recueille pour en bourrer un petit oreiller — qui ne doit contenir que des poils de poilus. Ce sera un joli souvenir de la guerre, qu'un Anglais peut-être achètera très cher.

Un peu plus loin, à l'ombre de pommiers alignés, c'est le « cabinet de lecture ». Ces messieurs, adossés aux arbres, lisent les journaux, et ils font leurs réflexions.

- « Comment vont les Russes ?
- Pas mal, merci, et toi ?
- Viens-tu marcher un peu ?
- Non, j'attends la Roumanie. »

Certains griffonnent au crayon des cartes postales, appuyés sur une meule abandonnée. Un sergent vient les recueillir pour les donner à la prochaine auto qui passera sur la route de Verdun. Un jeune réserviste, qui n'écrit pas vite et qui a manqué le courrier, nous demande de nous charger de son carton.

« Voulez-vous lire, s'il vous plaît, pour voir s'il n'y a pas trop de fautes..., parce que ma femme est institutrice, et les fautes, ça la vexé. »

Et nous lisons.

« Ma chère Épouse,

« Je vais bien. Je vous envoie mes civilités respectueuses. »

Et comme nous nous étonnons de ce ton solennel, il nous répond avec une sorte de fierté :

« Je vais vous dire, monsieur, c'est qu'elle a près de deux fois mon âge! »

Tous ces hommes qui se sont battus hier et qui se battront demain offrent le plus touchant spectacle de gaieté champêtre et de paisible activité. Ils paraissent avoir oublié les visions d'horreur qu'ils ont subies. C'est la bucolique après le drame.



Malgré la paix éclatante de la nature, la mort continue sa sinistre besogne. Dans un village voisin, on nous racontait, quelques instants plus tard, que ce même matin, un des cyclistes de la division était là assis sur les marches d'un petit perron. Son frère aîné, cantonné dans les environs, avait voulu venir voir comment se portait « le petit ». Au moment où il lui donnait l'accolade, un obus arriva qui les tua tous les deux. On les mit pieusement dans le même cercueil. Ils s'aimaient tendrement. Ils ne se quitteront plus.

Mais bien que l'œuvre de sang et de feu n'accepte point de trêve, le printemps apporte à nos soldats des heures moins rigoureuses. Ils en profitent. La compagnie de relève que nous croisons paraît de loin un bosquet en marche. On dirait que tous les lilas ont été mobilisés. Chaque soldat en a planté dans le canon de son fusil une grande branche mauve ou blanche. Leur plaisir dans la tranchée est de la promener au-dessus du parapet. Ce petit jeu ne manque jamais de surexciter la rage des Allemands et de déclencher une fusillade enragée.

Songez donc, comment résisteraient-ils à cela : tirer sur une fleur !

Le colonel du ...^e de ligne me racontait, il y a peu de jours, qu'ayant envoyé sur la lisière d'un bois une demi-section faire une reconnaissance dangereuse, le sergent qui la commandait revint deux heures après, et lui tendant un bouquet de muguet :

« C'est le 1^{er} mai, mon colonel. Nous n'avons pas trouvé de Boches..., mais nous avons cueilli ce bouquet pour vous... »

Ainsi nos soldats acceptent avec l'allégresse de leur bravoure tout ce que le printemps leur offre. Ils n'en laissent perdre ni un rayon, ni une fleur. Ils défendent une terre plus douce et qui s'est faite plus belle pour eux. Chaque fois qu'à force de sacrifice et de dévouement ils parviennent à reconquérir un pied du sol, ils reconquièrent en même temps une haie d'églantiers, un pommier en fleurs, une touffe de marguerites sauvages. A leur exemple, notre foi dans la victoire prend une vigueur et une grâce nouvelles. Nos motifs d'y croire, nous ne les trouvons plus seulement dans notre raison, mais aussi dans notre cœur. L'espoir s'élève plus vif dans l'air plus léger. C'est le printemps de notre confiance.

LES TROIS PRISONNIERS

ILS viennent de descendre de la voiture d'ambulance, à la porte de l'hôpital d'évacuation. Ce sont trois prisonniers allemands. Ils restent sur place, immobiles, sombres et figés. Dans le lointain, le canon tonne. De temps en temps, ils tournent la tête dans cette direction. C'est par là que sont les leurs. C'est par là qu'ils pensaient les voir arriver, un beau soir, fifres en tête, au pas lourdement cadencé. Et puis, ils ne sont pas arrivés. Il y a long-

temps qu'ils les attendent. Ils ne sont pas nos prisonniers d'hier. Voilà trois mois qu'ils ont été ramassés, grièvement blessés, sur le champ de bataille. A force de soins, on leur a sauvé la vie. Et maintenant ils viennent prendre le train. Ils partiront demain matin pour quelque Blaye, ou quelque La Roche-sur-Yon. Bon voyage !

Un sergent infirmier vient les chercher pour les conduire à l'endroit où ils devront passer la nuit, au fond de la grande salle, où les brancards des blessés, alignés en longues files douloureuses, attendent qu'on les introduise dans la salle de pansement. Les trois Boches ont suivi docilement le sous-officier ; mais sur le seuil, ils s'arrêtent interdits, gênés. Tous ces gémissements, toute cette souffrance, c'est leur œuvre, c'est l'œuvre de ceux qui portent un uniforme pareil à leur uniforme. Alors ils ont un peu peur. Ne va-t-on pas, en quelque manière, ou par des mauvais traitements, ou par des privations, leur faire payer tout cela ? Ainsi que tous les Allemands, ils ont de la justice une conception injuste et brutale. Aussi s'éloignent-ils des blessés tant qu'ils peuvent, en rasant le mur, comme s'ils craignaient que tous ces estropiés ne se levassent pour les menacer de leurs poings brisés. Ils vont s'asseoir tout au fond, tout au fond de la salle, au coin d'un banc que n'atteint point la lumière fumeuse des quinquets qui pendent du plafond. Ils se serrent énergiquement les uns contre les autres. Ils veulent tenir le moins de place possible. Aussitôt que l'on s'approche d'eux, ils sont inquiets, se lèvent et font à n'en plus finir des saluts militaires. Dès qu'on leur fait signe que cela suffit, ils se rassoient d'une seule pièce, automatiquement.

Ils sont tous les trois Saxons. L'un, le plus vieux, est maréchal ferrant dans les environs de Dresde. Il a l'air terrible. De longues moustaches rousses pendent le long de son visage maigre et osseux. Ses petits yeux verdâtres sont enfoncés sous une arcade sourcilière très forte. Ses cheveux sont roux,

sa peau est rousse. Le nez est camard. On dirait une sorte d'Attila du pauvre. C'est un bien vilain homme que ce maréchal ferrant saxon. Je n'obtiens tout d'abord de lui, comme confidence, que son nom; il s'appelle Ludwig.

Le second est un jeune homme de trente ans environ. Il paraît doux, triste et bête. Il est, de son état, menuisier dans un village saxon qu'il me nomme, sans que ce nom m'apprenne rien. Il se lamente : « Fiancé, moi, fiancé! ». Ce doit être avec une jeune fille très épaisse, très blonde et aussi bête que lui. Il ne peut manquer d'aller, le dimanche, avec elle boire de la bière et de lui offrir des bouquets de myosotis trop serrés. Les Allemands n'ont jamais su faire un bouquet. C'est pour cela qu'ils n'aiment pas les fleurs. Ce bénin menuisier s'appelle Tetchen.



Le troisième prisonnier n'a pas vingt et un ans. Il claque de santé et de jeunesse. Il a une grosse figure ronde, poupine et trop rose. Il n'est pas permis d'être rose à ce point-là. Il jette autour de lui des regards à la fois roublards et humiliés. Il tripote ses grosses mains luisantes, maladroitement. Il veut prendre l'air délibéré et s'empêtre dans cet effort. Il tient évidemment à ne pas être confondu avec ses camarades. Lui est un « monsieur ». Wilhelm Kasmler est étudiant en médecine. Il se destine à la médecine militaire. Il a suivi des cours à Berlin. Il allait dans le monde. Du moins il l'affirme avec orgueil en un français pénible.

« Je connaissais, dit-il en rougissant un peu, des messieurs des ambassades. »

Et comme je lui demande où il les avait rencontrés, il répond en rougissant davantage :

« Dans la rue. »

Et pour se rattraper, il jette des regards dédaigneux sur ses deux compatriotes qui, complètement abrutis, le contemplent, la bouche ouverte.

Pour dire quelque chose, le doux Tetchen continue à bêler : « Fiancé, moi, fiancé ! » Quant à Ludwig, il s'enfonce dans un silence, hérissé de tous ses sourcils.

Wilhelm Kasmler ne demande pas mieux que de raconter sa vie. Elle est ennuyeuse d'ailleurs, sa vie. Mais la « bocherie » de ce tout jeune homme, qui doit être dans son pays un bon garçon assez délié d'esprit, éclate pour nous avec une ingénuité vigoureuse dont je me suis plu à consigner fort exactement l'expression.

« J'aimais la carrière de la médecine, me dit-il. Mais mon père voulait que je fusse soldat. Il se fâchait très fort pour me contraindre à cela. Alors ma mère a parlé beaucoup à mon père et à moi aussi. Et on a décidé que je serais médecin militaire. Cela arrangeait tout. Mais je regrette..., je ne suis pas content... »

Et comme je m'informe des motifs de cette déception :

« Mais oui, monsieur. Vous comprenez, les médecins militaires, vos braves soldats (*sic*) n'en tuent pas beaucoup. Tous nos majors qui auront fait la guerre seront prolongés dans leur carrière. Alors le chemin sera bouché pour les jeunes..., pour moi. Je croyais, je pensais qu'on en tuerait davantage. Je n'ai pas de chance. Les officiers, eux, ont de la chance. Ils auront de très beaux, de très vifs avancements. J'aurais dû me faire officier. Mon père avait raison. J'aurais été reçu dans de très bonnes familles. J'aurais été invité à de très bons dîners et j'aurais peut-être épousé une très bonne petite fortune...

— A moins que vous n'ayez rencontré auparavant un très bon petit obus.

— Oui, poursuit Wilhelm, soucieux ; oui, cela est possible, et cela aurait été bien triste, car mon père et ma mère tiennent énormément à moi et je tiens énormément à eux. Je leur ai d'ailleurs donné toujours satisfaction. Oh ! comme ils auraient eu

de la peine! Moi aussi, j'en aurais eu beaucoup. »

Le broussailleux Ludwig est sans doute exaspéré par ces propos, car il se répand dans sa moustache rousse en grognements ininterrompus.

« Il n'est pas content, constate Wilhelm. Il est ainsi depuis qu'il est prisonnier. Ce n'est pas juste. On a été si bon pour nous! »

A cet instant, Ludwig proféra fort distinctement ces deux syllabes : *Klein Schwein!*

Le jeune aspirant-major fit semblant de négliger cette exclamation.

« Mais, dites-moi, lui fis-je remarquer, votre ami ne vient-il pas de vous appeler...? »

— Ah! vous savez l'allemand? me demanda Wilhelm, visiblement contrarié.

— Oui, mais très peu... Quelques mots seulement..., dont ceux-là, que l'on comprend dans toutes les langues — surtout dans la vôtre.

— Eh, je sais... Ludwig ne m'aime pas, parce que j'ai une grande instruction, et parce que je suis bien élevé. Vous jugez, n'est-ce pas, que je suis bien élevé? et vous jugez aussi que lui est mal élevé? Il est en colère à cause de cela. L'autre est gentil : c'est un pauvre garçon. »



Dans le lointain, les rafales de canon se succèdent. La pluie vient fouetter les vitres. A pas feutrés, les infirmières vont d'un brancard à l'autre. Elles rafraîchissent une compresse, rectifient un pansement. Un blessé qui vient de sortir de sa torpeur gémit à fendre l'âme. Ces plaintes incommodes les trois Saxons. Wilhelm en paraît hypocritement affecté.

« Il souffre, murmure-t-il d'un ton de compassion, et pourtant il est sûrement bien soigné; les médecins français sont de si bons médecins! — Oh! que c'est triste de voir souffrir ainsi. Nous ne pouvons nous y habituer, nous sommes si sensibles! »

Et comme ce « si sensibles » me révolte, le jeune Saxon explique :

« Oui, je sais bien qu'on nous reproche d'avoir fait des choses cruelles — « des atrocités », comme vous dites. D'abord cela ne doit pas être vrai. Et puis cela peut se concilier. On nous a appris en Allemagne, nous avons compris que plus la guerre serait terrible, furieuse, sanglante, plus les populations s'enfuiraient devant nous et moins nous serions obligés de sacrifier de pauvres gens sans défense. Tous ceux que nous avons tués...

— Non : assassinés.

— Cela revient au même, — c'était pour l'exemple, pour conseiller aux autres : « Allez-vous-en bien vite, afin qu'il ne vous en arrive pas autant. » Au fond, nous ne sommes pas méchants. »

Le jeune médecin commence à s'attendrir sur la bonté de la Germanie avec une indiscretion qui devient fort comique. Il est odieux de suffisance, ce gros petit jeune homme, mais il n'est pas bête du tout. Il tourne adroitement les questions qui lui sont posées, lorsqu'elles lui paraissent gênantes.

Comme je lui demande si en se battant il a conscience d'obéir à une idée ou à un intérêt, il réfléchit, embarrassé, et il ne m'a pas encore répondu que Ludwig, sortant un instant de sa torpeur et dardant sur moi ses affreux petits yeux verts enfoncés dans sa peau rousse, s'écrie en martelant chaque syllabe d'une voix rude :

« Nous nous battons pour la Kultur. »

L'aspirant-major ne semble point prêter attention à cette opinion, et il poursuit fort gravement :

« Nous nous battons, au fond, pour être à l'aise, pour avoir plus de bien-être, pour ne plus être serrés comme nous le sommes depuis trente ans. On est si serré, chez nous ! Vous ne pouvez pas vous imaginer comme on est serré ! Il n'y a assez de place nulle part. Il n'y a pas assez de place dans nos campagnes pour nos villages. Il n'y a pas assez de place dans nos villes pour nos maisons. Il n'y a

pas assez de place dans nos appartements pour nos personnes. Dans les restaurants, chez le coiffeur surtout, c'est toujours plein. Il faut attendre son tour. Ah! que cela est ennuyeux, d'attendre son tour. Je crois que c'est un peu pour cela que nous nous battons : pour ne plus attendre, pour ne plus être serrés... »

Et je me souviens de cette boutade de Henri Heine : « Les Allemands sont toujours habillés trop étroit. »

« Vous vous battez alors, continuai-je, dans l'espoir de conquérir un accroissement économique... matériel? C'est votre façon de comprendre l'idée de patrie.

— Mais oui, n'est-ce pas. Si l'on n'est pas bien chez soi, si l'on n'y est pas heureux, prospère, ce n'est plus la patrie. »

Le jeune médecin énonce ces opinions avec un mélange de cynisme et de naïveté déconcertant. Pourtant il craint sans doute de m'avoir choqué par le terre-à-terre de son sentiment patriotique et il se dépêche de se répandre en éloges abondants sur l'intellectualité germanique et sur l'excellence des études dans les grandes universités. Il ne tarde pas d'ailleurs à célébrer la façon tout à fait confortable dont sont traités et nourris les étudiants. En quelques minutes, il parle avec enthousiasme de Kant, de Hegel, des vieux kirsch de la Forêt-Noire, de Wagner, de Hauptmann, des venaisons aux pruneaux, et il étend avec délectation Wotan sur une couche de choucroute fraîche. Dans cet instant, Wilhelm m'apparaît comme la vivante incarnation de cette définition pittoresque et profonde que l'on a donnée de l'Allemagne : « Métaphysique et confiture ».

Wilhelm n'aime pas l'Empereur. Lui, Saxon, le considère comme trop exclusivement prussien, comme trop bourgeois. « Il n'est pas d'aussi vieille famille que François-Joseph. » Wilhelm est un peu snob, et il conclut :

« Ce n'est pas pour lui que nous nous battons. »

De nouveau, le farouche Ludwig sort de son silence sourcilleux et profère avec rudesse :

« Nous nous battons pour la Kultur ! »

Cette fois, le jeune médecin perd patience et s'écrie :

« Quel idiot ! Il ne sait ni lire ni écrire. »

Et soudain j'aperçois la grosse mais grande adresse de ce vocable qui, sans signification précise, sans acception exacte, accueille et intéresse la masse des ignorants et des illettrés, et leur fournit l'occasion d'une vanité toute gratuite.



J'étais bien résolu à ne point quitter les trois prisonniers sans leur avoir posé la grande question :

« Croyez-vous l'Allemagne victorieuse ? »

Wilhelm parut se recueillir, mais ne répondit pas.

« Estimez-vous, alors, continuai-je, que l'Allemagne est vaincue ? »

— Oh non ! s'exclama le gros homme.

— Alors ?...

— Alors ? — et il garda encore tout un moment le silence, faisant un grand effort pour concentrer et formuler sa pensée. — Alors !... c'est manqué ! »

Je souhaite que tous les Français qui sont dépourvus à la fois de jugement et de confiance se redisent ce petit mot-là, si juste, si vrai, échappé à ce jeune Saxon, dans cette nuit d'attente, au fond de cette salle d'ambulance, parmi les plaintes des blessés : « C'est manqué. » Ils auront beau refouler provisoirement les Russes, reprendre Przemysl, bombarder des villes ouvertes, détruire des cathédrales et couler des bateaux désarmés, c'est manqué ! En vain ils accumuleront les efforts désespérés, les offensives ruineuses en hommes et en munitions, c'est manqué ! Vaincus aujourd'hui dans leur espoir, ils le seront demain dans leur pays.

C'est manqué !

UN ZEPPELIN CHEZ LA FONTAINE

LA petite cité de Château-Thierry a subi, il y a peu de jours, le bombardement d'un zeppelin. Elle a supporté cette modeste épreuve avec un courage de si belle humeur et une si jolie fierté provinciale, qu'on est tout heureux d'en avoir été le témoin.

Aussi bien, est-ce une brave petite ville que Château-Thierry. Elle a, selon les quartiers, des façons de gentille capitale ou des simplicités de gros village. Evidemment, elle s'épanouit sur plus de terrain qu'il ne lui en faudrait pour être à l'aise, mais comme elle avait la place elle ne s'est pas gênée.

Les paysages qui l'entourent sont à la fois doux et robustes — pleins de grâce et, si l'on peut dire, de bon sens et de mesure. Les plaines n'exagèrent pas la platitude ; les vallons n'abusent pas du pittoresque, et les bois, bien que l'automne, — qui lui aussi veut déposer son or, — les couvre de parures éclatantes, ont la discrétion de rester boqueteaux.

Dans le fond du val, les aulnes, les ormes et les saules se groupent amicalement ; les bouleaux leur prêtent l'argent de leurs feuillages, et les peupliers, renonçant à la silhouette traditionnelle, accordent à leurs branches une charmante liberté. Elles en ont profité. Quelques-uns seulement de-ci de-là n'ont pas voulu faire de concessions. Ils sont demeurés secs, droits et hauts ; ils ont l'air de vieux réactionnaires. Les roseaux à leurs pieds leur donnent en vain le conseil de l'opportunisme. Enfin, à travers ces clairs paysages, aux aspects variés dont elle est le lien où plutôt le ruban, la Marne coule avec une lenteur pleine de gravité ; elle a oublié ses canotiers ; elle pense à ses héros.

La petite ville elle-même n'est pas moins sympathique. Elle possède tout ce dont nous avons cou-

tume en France de tirer quelque orgueil ou quelque agrément, de nobles souvenirs, de vieilles églises, de vieilles tours, un beffroi où l'heure qui sonne a toujours l'air un peu ancienne, des promenades ombragées, des hospices d'un passé vénérable, ornés de donateurs avantageux, des ponts de pierre, des pêcheurs à la ligne, un comice agricole, des sapeurs-pompiers, un lieutenant de louveterie, des marchands de guitares et de violons, des pâtisseries — et un sous-préfet.

Ajoutez à tous ces titres de gloire que les habitants de Château-Thierry s'appellent les Castelthéodoriciens, ce qui est évidemment flatteur. Mais cela même n'a pas réussi à les griser. Ce sont des sages. Ils ne sont pas tombés dans les embûches d'une sottise vanité. Si un pareil malheur leur était arrivé, je sais un Castelthéodoricien qui se fût fâché — autant qu'il pouvait se fâcher — et qui les eût reniés et qui leur eût fait de la morale — une morale de fable ; c'est Jean de La Fontaine. Sa statue se dresse sur le quai, mais dans un coin. On dirait qu'elle ne veut gêner personne ; sur le piédestal on lit cette inscription : « Donnée par Louis XVIII. » Malgré cela, cette statue n'est pas affreuse.

Je suis persuadé que l'autre nuit, si le fantôme du fabuliste est venu se promener à Château-Thierry, il a été fier de ses concitoyens, tout ému de les retrouver vifs, curieux, gais, français, humains, selon son cœur, et qu'en retournant aux Champs-Élysées il a murmuré avec attendrissement : « Ah ! les braves gens, ils n'ont pas changé ! »



Il était 11 heures et demie environ, dans la nuit du 13 au 14 octobre. Château-Thierry dormait paisiblement du sommeil d'une sous-préfecture qui n'a rien à se reprocher. Certainement on ne s'y couche pas de bonne heure. Mais enfin, tout de même, à 10 heures, toutes les lumières sont éteintes.

Je vous demande un peu s'il est raisonnable de rester debout plus tard. Il venait de pleuvoir, l'air était doux, la nuit brillante et la fraîcheur parfumée. Un veilleur perçut dans la direction du Nord un lointain ronflement. Il prévint un camarade qui avertit les autorités. Le bruit se rapprochait rapidement. On eût dit que dans le ciel un géant dormait avec les étoiles pour veilleuses.

Le ronflement grandissait, s'imposait. Il semblait planer sur chaque maison. Les volets claquaient le long des murs — puis ce fut le tour des portes. On commençait à descendre. Chacun voulait voir, savoir. On distingua alors dans le ciel une masse lumineuse de forme oblongue qui s'éteignait par instants, puis se rallumait. Au-dessous d'elle, sur les toits, glissait une projection blanche, vague, diffuse — couleur de halo de lune — qui se dirigeait vers la Marne.

Il n'y avait plus de doute. C'était un zeppelin...

Bientôt, une violente explosion déchira l'air puis, à peu d'intervalles, une seconde, une troisième et une quatrième.

Les voix, toutes les voix se turent. La petite ville retomba brusquement dans le silence. Une grande angoisse passait. On écoutait. Quelqu'un allait-il crier, gémir? Y avait-il des victimes, des blessés, quelque part du sang par terre dans la nuit? Mais rien, pas un cri, pas une plainte. Sans doute, ils avaient manqué leur coup. Les conversations reprurent. Une cinquième explosion ne les arrêta point.

A présent, tous les Castelthéodoriciens valides et toutes les Castelthéodoriciennes ingambes étaient dehors. Quelques petits Castelthéodoriciens, désireux de se conduire comme de grands Castelthéodoriciens, s'étaient joints à eux. Et, à vrai dire, je ne m'imaginai point qu'il pût exister tant de Castelthéodoriciens. S'il avait fait moins noir, le trottoir eût été noir de monde. Il ne pouvait être question de rentrer. Dans le ciel, le moteur de l'aéronef

ronflait toujours. Il était bien capable de revenir. Il ne fallait pas manquer ça. On se retrouvait entre parents, entre voisins, entre clients et fournisseurs. On s'installait au coin des rues. On s'adossait aux maisons autour des places. On s'asseyait sur les parapets des quais et des ponts. Chacun donnait son avis, proposait son hypothèse, insinuait son commentaire, mais à mi-voix, comme dans une maison où l'on ne serait pas bien sûr qu'il n'y ait pas un mort.

Deux gendarmes diligents dissipèrent bientôt toute anxiété. La première bombe était tombée sur le bord de la « fausse Marne ». La seconde dans un jardin, les autres dans la campagne. En un instant, les conversations changèrent de diapason. Le ton s'éleva. L'inquiétude fit place à la badauderie et à la blague. L'énervement se changea en joie cordiale, épanouie, bruyante. Chacun rentra dans sa quiétude et dans son caractère. Le grand souci passé laissait le champ libre aux petits soucis quotidiens. Comment renoncer à noter quelques-unes des réflexions, des questions et des boutades souvent entendues, et parfois devinées, où le courage n'excluait point le comique, qu'échangeaient, dans de petits groupes attardés et surexcités, des personnes arborant les accoutrements les plus bizarres et les tenues les plus pittoresques.



Voici, devant l'hôtel de ville, deux messieurs ratatinés — deux employés de la mairie, peut-être — qui ont hâtivement passé leur redingote sur leur chemise de nuit.

« Jusqu'à présent, dit l'un, nous n'avions eu que des taubes.

— Oui, poursuit l'autre, c'est en quelque sorte comme si nous avions de l'avancement. »

Sur le quai de la Marne, plusieurs familles nombreuses ou toutes les générations sont représentées

se sont agglomérées bruyamment. Une dame véhémement et congestionnée, revêtue d'une camisole dont la nuit ne parvient pas à éteindre le violet outrageant, essaie de dominer ceux qui l'entourent du geste et de la voix.

Mais chacun se précipite dans l'entretien et veut dire son mot :

« Mon oncle de Reims, qui m'écrit toujours : « Vous qui n'êtes pas sur le front... », ça va joliment l'attraper. Car, enfin, maintenant, on ne peut plus dire que nous ne sommes pas sur le front.

— Comment n'a-t-on pas vu les Planchard ?

— Ils sont à Paris.

— Evidemment. Ce sont des gens qui se croiraient déshonorés s'ils restaient une semaine sans aller à Paris.

— Quand reviennent-ils ?

— Demain, par midi cinquante.

— J'irai les attendre à la gare.

— Au fond, je suis contente qu'ils n'aient pas été là. Ça leur apprendra.

— Moi aussi, mais je le regrette pour la petite Emma qui est vraiment gentille.

— Je ne vous dis pas. Mais la petite Emma a quinze ans. Un zeppelin, ce n'est pas de son âge.

— Moi, je vais partir de bonne heure, demain matin, pour aller chez mon beau-frère de la Ferté-sous-Jouarre. Je veux voir sa tête quand je lui dirai comme ça, sans avoir l'air de rien : « Nous avons eu hier un zeppelin sur Château ! »

— Faudra lui dire que nous en avons eu deux.

— Bien sûr. Ce qu'il sera vexé !

— C'est bien naturel, n'est-ce pas ? à la Ferté, ils n'ont rien eu, même pas des taubes !

— Qu'est-ce que vous voulez, ma bonne, à la Ferté ils ne sont pas sur le front ! »

Un peu plus loin, sur le pas de leur porte, un ménage de petits commerçants ne paraît pas d'accord.

« Je te demande un peu, dit la femme, si tu n'aurais pas pu me laisser réveiller le petit.

— Je te dis, riposte le mari, que ces spectacles-là ne sont pas bons pour les enfants ; ça les énerve.

— Ce qu'il t'en voudra, quand il saura que tu t'y es opposé... Un enfant qui travaillait si bien depuis la rentrée ! »

Devant l'hôtel de l'Éléphant, deux ouvriers, tandis que le zeppelin s'éloigne, échangent des propos d'une extrême vivacité.

« Moi, je trouve, dit l'un, que cette machine-là ça ressemble à un gros cigare de patron qui serait allumé.

— Faut-il que tu sois bête ! proteste l'autre. Tu ne vois pas que c'est tout pareil à une vessie de mouton éclairée à l'intérieur, comme qui dirait à un 14 juillet. »

Après avoir échangé des comparaisons, il paraît que ces deux citoyens échangèrent quelques bourrades, et que l'un, ayant eu le dessous dans l'entretien, s'éloigna l'œil poché en disant :

« On a beau dire, c'est tout de même dangereux, ces zeppelins. »



Oh ! les bons, les jolis, les vaillants propos ! où s'expriment à la fois avec une pareille sincérité les sentiments les plus inégaux, les plus nobles comme les plus petits, les plus généreux comme les plus modestes : bravoure et bravade, — goût du risque, du défi, de la moquerie, de la nasarde ; — fierté d'avoir couru un péril, satisfaction de n'en avoir pas couru un plus grand, ravissement que des voisins n'en aient pas couru du tout — joie émue d'avoir été un instant, par un danger partagé, rapproché de ceux qui combattent. — curiosité que la menace excite, au lieu de l'effrayer, bon sens bourgeois, vaillance française, orgueil municipal, esprit de race et esprit de clocher — mais de clocher qui a un coq !

Le temps passait. Le ciel était redevenu silen-

cieux. Les plus patients commençaient à perdre espoir. Le zeppelin ne reviendrait pas. L'horloge à cadran bleu de l'hôtel de ville sonna une heure. Les Castelthéodoriciens regagnèrent peu à peu leurs demeures. Sur le pas de leurs portes, quelques-uns, dont la verve n'était pas épuisée, causèrent un moment encore puis finirent par rentrer chez eux. Les volets se refermèrent. Les lumières s'éteignirent et la petite ville reprit, sans doute embelli par des rêves de gloire, son sommeil interrompu.



Le lendemain jeudi, tout Château-Thierry se rendit aux endroits où les bombes étaient tombées. Par deux, par trois, par familles, tous les habitants s'égrenèrent sur la route qui y conduisait. On eût dit un pèlerinage très gai. Beaucoup avaient emporté, dans des filets ou dans des paniers, quelques provisions. Cela s'appelait : « Aller aux bombes. » Chacun ainsi put constater la profondeur et la largeur des trous creusés par les projectiles. Plusieurs visiteurs voluptueux s'installèrent autour des entonnoirs et se régalèrent de fruits et de petit vin. Ce fut en quelque sorte un « zeppelin-garden-party ». Seuls quelques employés et quelques pauvres gens ne purent quitter la ville. Dans un hôtel, un voyageur voulant payer sa note ne trouva à s'adresser qu'à une petite bonne de vingt ans d'une tristesse infinie.

« Je ne peux pas vous rendre la monnaie, monsieur, dit-elle, le patron et la patronne sont aux bombes.

— Et vous, vous n'y êtes pas allée ? »

La petite bonne d'une tristesse infinie poussa un gros soupir, et répondit :

« Oh ! monsieur, moi je ne peux pas... je ne peux jamais. Ah ! si seulement ils pouvaient venir un dimanche ! »

Le soir tombait. Les Castelthéodoriciens reprirent dignement le chemin de la ville. Ils semblent y

vivre d'un cœur égal et joyeux. « Heureux qui vit chez soi », a dit La Fontaine. Ils n'oublieront pas de sitôt le zeppelin du 13 octobre. Il ne leur a pas porté malheur. Il n'a réussi à effrayer ni l'un des « Deux pigeons » — celui qui est resté, — ni les poissons de la Marne qui, sous le beau pont de pierre, coule sans se presser, à pleins bords, avec la fière assurance d'une rivière qui a sa victoire.





TROISIÈME PARTIE

ROUMANIE

LE CONSEIL DE COURONNE ET LA DÉCLARATION DE GUERRE DE LA ROUMANIE

C'EST à l'issue du Conseil de Couronne du dimanche 27 août (14 août du calendrier roumain) que l'entrée en guerre de la Roumanie aux côtés des puissances de l'Entente a été officiellement connue. La nouvelle s'en est répandue comme une traînée de poudre à travers Bucarest, de cette poudre qui fait partir en même temps les cœurs et les canons.

Le Conseil de Couronne avait été annoncé pour 5 heures du soir. Il eut lieu effectivement à 10 heures et demie du matin. Cette petite ruse avait pour but d'éviter les rassemblements et les manifestations inutiles. Le Conseil de Couronne avait été convoqué à la résidence royale de Cotreceni, très voisine de la capitale, et qu'habitait le roi Ferdinand alors qu'il était prince royal. Depuis son avènement au trône, le souverain a préféré cette résidence au palais royal, situé au cœur même de Bucarest, et qui est en train, sous l'active et rayonnante direction de la Reine, de se transformer en hôpital militaire.

Dès que la séance fut ouverte, le Roi déclara aux membres du Conseil de Couronne qu'il les avait

réunis pour leur faire part de la grande décision prise par le gouvernement d'intervenir dans le conflit européen contre les Empires centraux.

M. Jean Bratiano, brièvement et fortement, indiqua les raisons supérieures et nationales qu'avait la Roumanie de prendre part à la terrible lutte. Il s'exprima selon son habitude avec une précision et une vigueur admirables. Les assistants très émus attendaient, la gorge serrée, le cœur battant, que le souverain prît la parole. Il le fit avec une simplicité et une grandeur qui, en quelques instants, transformèrent ce souverain, certes respecté, mais souvent un peu trop modeste, en un roi populaire, national, en un grand roi.

« Ce n'est plus le roi de Roumanie, s'écriait le soir, avec une joie enthousiaste, le grand poète Octavien Gogas : c'est le premier roi des Roumains.

— Après avoir longtemps hésité, déclara le Roi aux ministres, présidents des Chambres et chefs de partis assemblés, après avoir examiné toutes les raisons qui devaient dicter ma résolution, je n'ai pas hésité à sacrifier mes préférences personnelles à l'intérêt du pays. Je me suis vaincu moi-même, et c'est fort de cette victoire que j'ai donné mon approbation royale à la décision de mon gouvernement. Grâce à mon armée, à mon peuple, au concours de tous, nous ferons la grande Roumanie ! »

Le Roi, en prononçant ces mots, avait les larmes aux yeux ; ils lui étaient dictés par une profonde sincérité. Cette victoire sur lui-même, dont il parla, il ne l'avait pas obtenue sans lutte. On m'a assuré que la veille il avait dit à la Reine, en lui montrant une photographie du château de Sigmaringen : « J'ai joué, enfant, sous ces beaux arbres-là..., je ne les reverrai plus jamais. » N'y a-t-il pas une singulière noblesse dans l'attitude si royale et si humaine à la fois, de ce souverain, dont en une seule journée, grâce à un geste très grand et à des mots très simples, la dynastie vient de pousser ses racines jusqu'au cœur du pays ?

Lorsque le Roi eut achevé sa déclaration, il voulut donner la parole à M. Carp, auquel ses quatre-vingts ans, respectés même de ses adversaires, réservaient cette priorité. M. Carp tortilla sa moustache blanche, et sans aménité déclara qu'il préférerait entendre d'abord l'opinion de ses collègues.

C'est M. Take Jonesco qui parla le premier avec une poignante émotion et qui promit — on devine de quel cœur — sa complète adhésion au gouvernement qui avait accueilli enfin la solution exaltée par lui depuis si longtemps avec toutes les ressources d'un incomparable talent et d'une claire et souple intelligence.

M. Nicolas Filipesco, cet autre grand patriote qui, dans la lutte qu'il soutint pour l'intervention roumaine au cours de ces deux dernières années, faillit laisser sa santé bien chancelante encore, avait peine à retenir ses larmes. M. Filipesco est de ceux dont chaque parole a la valeur d'une conscience si hautement intègre, si noblement désintéressée, que ses plus forcenés adversaires ont pu l'injurier parfois, mais n'ont jamais osé le calomnier.

Le chef du parti conservateur ne voyait-il pas au même instant ses rêves les plus chers magnifiquement réalisés : la dynastie royale grandie jusqu'à l'apothéose et l'unité nationale à la veille d'être reconstituée ? M. Filipesco, en quelques mots partis du cœur, comme tous ceux qu'il prononce, adhéra de toute sa conscience, de toute sa vie, à la décision du Roi et de M. Bratiano.

M. Phérékyde, le président de la Chambre des députés, un esprit supérieur, instruit de toutes gens et averti de toutes choses — et que les vieux Parisiens connaissent bien, car il fut pendant plusieurs années ministre de Roumanie auprès de la République française, approuva également sans réserves l'intervention de son pays dans la guerre européenne.

Ce fut le tour des germanophiles. MM. Marghiloman et Majoresco présentèrent quelques obser-

vations et s'attardèrent à des réticences de détail.

« J'avais toujours attendu, aurait dit à peu près M. Marghiloman, que le chef du gouvernement déclarât d'abord que la situation de l'Entente dans le conflit était excellente et ensuite que la Roumanie était prête. Il n'avait jamais donné cette double assurance. Il la donne aujourd'hui. Je souhaite qu'il ne se trompe pas... »

M. Majoresco se cramponna aux sentiments d'une neutralité malveillante. Puis ce fut le tour de M. Carp de dire son sentiment :

Le vieux lutteur germanophile — qui depuis 1870 n'a point changé d'opinion, fût-ce une seconde et fût-ce d'une nuance — prononça, à la stupeur générale, les paroles suivantes :

« La Roumanie déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie. C'est pour moi une guerre de douleur. Je donne à la patrie mes trois fils qui demain partiront aux armées. Mais je souhaite de tout mon cœur que mon pays soit vaincu. Le système d'alliance où il s'engage ne peut que lui être funeste, et il ne se sauvera que s'il s'en dégage, et désormais il ne saurait s'en dégager que par la défaite. »

Avec une grande bonté, le Roi, en s'adressant à M. Carp, le pria de retirer des paroles qui ne pouvaient lui être inspirées que par la colère.

« Non, Sire, répliqua M. Carp, j'ai parlé en toute conscience et en toute réflexion. J'ai dit que je souhaitais que mon pays fut vaincu. J'aurais dû dire écrasé. »

Un redoutable silence suivit cette déclaration. Et on songea : « M. Carp est plus vieux que nous ne le pensions. » Et c'est sans doute le jugement le plus indulgent que l'on pourrait accorder à cet homme, dont toute l'existence d'honneur et de probité ne méritait pas ce triste couronnement.

Le Roi congédia les membres du Conseil, embrassa M. Filipesco, tendit la main à chacun et les deux mains à M. Carp. Comme on faisait remarquer à un ministre spirituel le geste royal celui-ci répondit : « C'était pour les condoléances. »



La nouvelle est officielle. Le décret de mobilisation sera signé à 2 heures et publié à 5 heures. La foule commence à envahir les rues. Les cris de : « Vive la France ! » répondent à ceux de : « Vive la Roumanie ! » L'attitude du Roi fait l'admiration et l'émotion de tous. On entend dans les groupes des voix sincères, spontanées qui crient ou murmurent : « Notre Roi... Nous avons un grand Roi... », et ailleurs : « Nous aurons la victoire... C'est demain la fête de la Reine. Cela nous portera bonheur ».

Des trompettes retentissent. C'est le décret de mobilisation qu'un sous-officier vient lire à haute voix à l'ombre d'un drapeau, à chaque coin de rue. Il n'est pas long, ce décret. Il faut cependant un long temps pour l'achever, car chaque phrase est hachée par les hurrahs frénétiques des assistants. Ceux qui l'ont entendu veulent l'entendre encore, et ils suivent plus loin le héraut et le drapeau. Maintenant la nuit arrive. On ne circule plus qu'avec peine sur la chaussée. Toute cette foule est à la fois pleine d'enthousiasme et de dignité. Elle sait qu'elle acclame une juste guerre et qu'elle va verser son sang pour une cause libératrice. Le père Luccacci, l'apôtre et le martyr en Transylvanie de la cause roumaine et qui paya son héroïque dévouement de plusieurs années d'emprisonnement sauvage, est juché en triomphe sur de jeunes et robustes épaules. Il doit haranguer le peuple. Il ne peut pas. Il est trop ému. Il crie seulement : « Vive la Grande Roumanie ! » et il pleure de joie. Le député Floresco, suivi par plusieurs milliers de personnes, se rend devant la légation de France. Tous veulent un drapeau français : « Il est tricolore comme le nôtre », crient-ils.

Le commandant de Belloy, qui sait comment on fait un drapeau et comment on le défend, en fait

fabriquer un sur l'heure. On le donne à la foule, qui acclame encore. Le ministre de France doit paraître au balcon. M. de Saint-Aulaire, en quelques paroles vibrantes, saluent les drapeaux réunis de la Roumanie et de la France. Un bataillon veille, l'arme au pied, sur les légations d'Allemagne et d'Autriche. C'est une précaution inutile. Cette foule, aujourd'hui, ne veut et ne sait qu'acclamer ; elle ne sait pas encore maudire ; elle apprendra.

Il fait à présent complètement nuit. Les rues sont noires. De Roustchouk est déjà venue la menace des zeppelins. On ne s'en inquiète guère. On sent que là-bas, sur les Carpathes, les armées roumaines sont en marche, que les régiments de husards rouges s'avancent vers les cols et que demain peut-être la Transylvanie et la Roumanie se retrouveront comme deux sœurs longtemps séparées et qui ne se sont pas oubliées.

On sait qu'au delà des monts, dans les premières grandes cités de Sibiu et de Brasso, une population dressée vers l'espoir guette dans l'ombre l'arrivée des armées libératrices. On sait que leur marche est guidée par les bons bergers sous les bonnes étoiles et que le soleil qui vient de se coucher est le dernier qui aura éclairé la petite Roumanie. Aussi dans cette ville plongée dans les ténèbres, et dont les rues, s'il faisait clair, seraient noires de monde, ne devine-t-on, avec une émotion poignante, parmi cette foule que l'on coudoie sans la voir, que des cœurs frémissants et des visages illuminés.

LES DIPLOMATES DÉÇUS ET LE DIPLOMATE DÉSOULÉ

ON ne saurait trop admirer l'art supérieur et spirituel avec lequel, jusqu'au dernier jour, jusqu'à la dernière heure, les représentants des Empires

centraux, malgré leur vieille ruse aussi fatiguée que leur vieux Dieu, ont été tenus dans l'ignorance des décisions du gouvernement roumain. Cinq jours avant la déclaration de guerre, le ministre d'Allemagne, M. von dem Büsche Hadenhausen, déclarait à un de ses intimes : « J'ai la preuve certaine que la Roumanie restera neutre. » Et ce disant, ce bon Teuton tapait sur un petit dossier auquel il estimait devoir cette belle assurance. Or, ledit dossier contenait tous les papiers relatifs à une commande de rails — commande de dix millions — faite par le gouvernement roumain à une grande maison allemande. Voilà, sans doute, qui était de bon augure. Mais encore fallait-il s'assurer de la sincérité de la commande. On demanda donc, sans retard, de Berlin à Bucarest — histoire, comme disent les marchands, de tâter le client — de bien vouloir verser une provision d'un million et demi. Bucarest, qui ne souhaitait que cela, expédia le jour même le million et demi demandé, et ce soir-là M. von dem Büsche s'endormit avec un sourire qu'il croyait infiniment spirituel. La Roumanie était tranquille et pouvait paisiblement poursuivre ses derniers préparatifs. Cela ne lui avait coûté qu'un million et demi. C'était pour rien.

Il faut bien cependant reconnaître que M. von dem Büsche a été un agent terriblement actif à Bucarest. C'est un homme grand aux larges épaules. Il ressemble à un gros négociant plutôt qu'à un grand diplomate. Il a toute l'intelligence que l'on peut avoir sans finesse, et toute la clairvoyance que l'on peut posséder lorsqu'on est Allemand. C'est dire que sa clairvoyance est extrêmement limitée. Il travaille beaucoup et achète, sans bien distinguer la différence de ces denrées, les blés et les consciences. Il a payé tout cela très cher. C'est un homme qui n'a jamais fait que la somme des quantités et jamais celle des qualités. C'est pour cela que son opération s'est trouvée faussée. N'importe, il a bien travaillé pour son

pays, lourdement, grossièrement, à la mode de chez lui, mais avec zèle et persévérance. Il a essuyé maintes rebuffades sans en paraître extrêmement offensé, et sans l'être réellement. Ne pouvant porter beau, il a porté laid. On fait ce qu'on peut. Si l'on est juste à Berlin, M. von dem Büsche sera félicité. Mais le sera-t-il ? J'en doute fort.



Les deux complices ordinaires de M. von dem Büsche à Bucarest étaient le comte Czernin de Chudenitz, ministre d'Autriche-Hongrie, et M. Radeff, ministre de Bulgarie. Le comte Czernin est un diplomate qui a l'air de se dire sans cesse : « Suis-je assez distingué ! Est-il possible d'être aussi distingué que moi ? » Aussi bien il semble que cette pensée soit la seule qui habite le cerveau du comte Czernin, lequel sans doute n'est pas beaucoup plus étendu que ne le sera un jour le royaume d'Autriche-Hongrie. Le comte Czernin est de la famille du baron Grog, le chancelier de la grande-duchesse de Gerolstein. S'il est comique, c'est à force d'être triste ; s'il est désespéré, résigné, amorphe, c'est à force d'être Autrichien. Mais il est de bon ton, de bonnes manières et sans détours.

Bien différent est M. Radeff, digne serviteur du roi des Bulgares. Celui-là est singulier à dévisager. C'est un homme qui paraît ne pas avoir de face, tant il évite le regard. On dirait qu'il n'a que des profils. Son lorgnon voile des yeux assez fuyants pour cacher tout seuls ce qu'il leur plairait de dissimuler. M. Radeff est remarquablement intelligent, et il a une incapacité de dire la vérité qui confine, assure-t-on, à la maladie. Il ment toujours, tout le temps, à ses amis comme à ses ennemis, car il ne distingue pas bien les uns des autres...

Il ne ment jamais sans donner sa parole d'hon-

neur. On assure qu'il a inventé des paroles d'honneur particulièrement émouvantes. Il fait semblant de croire en Dieu pour pouvoir le prendre à témoin. Un jour de découragement qu'il se promenait avec le comte Czernin, celui-ci lui dit avec une profonde mélancolie :

« Mon pauvre ami, ni vous ni moi nous ne ferons jamais de bons diplomates. Pour faire un bon diplomate, il faut quelquefois dire la vérité et quelquefois ne pas la dire. Or moi, je ne peux pas arriver à mentir et vous, vous ne pouvez pas arriver à dire la vérité. »

M. Radeff ne fut pas content de ce propos plein de sens. Mais il se tut. M. Radeff en a vu bien d'autres. On assure que naguère il fut des comitadjis et qu'il travailla lui-même dans la bande dont il est le chef. Il fut journaliste, ce qui n'honore guère la profession, et il est très lettré, ce qui n'embellit point la littérature. Il aime à raconter que sous sa tente, le soir de la bataille de Lulle-Burgas, il lisait *la Rôtisserie de la Reine Pédauque*. Il est fort probable que depuis quelques semaines, à Bucarest, il ne lisait plus rien du tout. La violente colère avec laquelle il accueillit la déclaration de guerre prouva qu'il ne s'y attendait point du tout. Il doit être en train, à l'heure où j'écris ces lignes — car il part demain — d'emballer ses paroles d'honneur. Il paraît qu'il lui en reste encore. Il va se dépêcher de les rapporter à son souverain, qui en est peut-être à court.

Quant au comte Czernin, la surprise que lui causa la déclaration de guerre fut encore plus complète. Etant donnée la politesse de ce diplomate, le gouvernement roumain trouva convenable de le faire avertir par un haut fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères. Celui-ci se présenta à la légation d'Autriche muni de la déclaration de guerre.

« Je suis envoyé par mon gouvernement vers Votre Excellence, déclara-t-il, pour remplir une

grave mission. Je dois lui donner lecture d'un document dont l'importance ne lui échappera pas. »

Après avoir entendu l'énoncé des revendications par lequel débute la déclaration de guerre, le ministre d'Autriche agacé par la longueur de la lecture et ne comprenant point du tout ce dont il s'agissait, s'écria :

« Mon cher monsieur, laissez-moi rire. Inutile d'aller plus loin...

— Je demande pardon à Votre Excellence, répliqua le haut fonctionnaire roumain, de ne pouvoir m'associer à son hilarité ; mais je n'ai plus qu'une ligne à lire, la voici :

« A partir de demain, la Roumanie se considérera comme en état de guerre avec l'Autriche-Hongrie. »

Le comte Czernin poussa un cri de stupéfaction, et, retrouvant toute sa politesse, salua froidement son interlocuteur. Il venait de comprendre.

J'allais oublier dans cette petite galerie de diplomates déçus, le ministre de Turquie, le bon Sefa bey. Cet excellent homme, cordial et sans malice, tête de bon Turc et bonne tête de Turc, à la nouvelle de la guerre laissa éclater sa douleur. Il n'en croyait pas ses oreilles. Il se précipita dans la rue pour avoir confirmation de la nouvelle et il se jeta en larmes dans les bras de tous les Roumains qu'il rencontrait, en s'écriant :

« Alors, on va être ennemis ? Ce n'est pas possible. Eh bien en voilà une histoire ! Moi qui étais si bien ici ! Aurais-je jamais pu prévoir une chose pareille ! »

On essaya de le consoler. On lui promit que ce ne serait pas long et qu'il pourrait revenir plus tard, en ami. Mais n'importe, Sefa bey a bien du chagrin. Il n'a pas l'air pressé de revoir les bords du Bosphore, qu'il considère peut-être comme un peu dangereux. C'est, parmi les diplomates déçus, le diplomate désolé.



A l'instant précis où ces messieurs étaient avisés du nouvel état de guerre, toutes les mesures étaient prises par le gouvernement roumain et les administrations avec une précision et une rapidité remarquables. L'électricité et le téléphone furent coupés dans les légations d'Autriche, d'Allemagne, de Bulgarie et de Turquie, grâce à des branchements spéciaux préparés depuis quelques jours.

On assure que von dem Büsche, s'étant précipité à son appareil et l'ayant trouvé muet, l'aurait brisé d'un coup de poing. De 5 heures à 8 heures, tous les Austro-Allemands soupçonnés d'espionnage furent arrêtés et conduits dans des camps de concentration. Par une précaution curieuse mais sage, on coupa même l'électricité avec le cimetière allemand. Les cyprès, paraît-il, peuvent être fort bien employés pour installer une sorte de télégraphie sans fil. En deux heures, tous les réverbères furent peints en noir, pour voiler les lumières. Et pendant ce temps-là, au clair de lune, les armées roumaines passaient les Carpathes — leurs Vosges — en chantant l'Hymne transylvain — leur *Marseillaise!*

LES DESSOUS D'UNE LÉGATION

DEPUIS trois mois, au cours de la campagne de Dobroudja, j'ai eu l'occasion de voir et de constater bien des horreurs bulgares et bien des atrocités allemandes. Mais aucune d'elles ne paraît avoir atteint en ignominie la découverte qui fut faite le 5 octobre dernier, à 11 heures du matin, dans le jardin de la légation d'Allemagne à Bucarest, d'une caisse de puissants explosifs et de tout un

jeu de tubes et d'étuis contenant des bouillons de culture bacillaires, destinés à propager en Roumanie deux redoutables épidémies : le charbon et la morve.

Le fait est tellement inouï, tellement monstrueux, tellement inédit dans les annales de la civilisation et même dans celles de la barbarie, que j'avoue n'y avoir pas ajouté tout d'abord une entière créance. Les journaux le présentèrent d'une façon incomplète et rapide. La presse austro-allemande nia et nie encore, tantôt avec violence, tantôt sur un ton de plaisanterie où elle s'efforce vainement vers quelque légèreté. Les journaux des pays neutres et notamment ceux d'Amérique demeurèrent sceptiques et estimèrent que l'on exagérerait et que de telles machinations dépassaient les bornes du vraisemblable. Comment leur en vouloir ?

C'est pourquoi il me paraît qu'il importe grandement de fixer toutes les circonstances de cet acte, que l'esprit et même l'imagination se refusent à admettre et d'apporter d'autant plus de soin à en faire la preuve que les faits qu'elle concerne sont plus incroyables.

J'ai vu tous les engins, toutes les ampoules empoisonnées découvertes dans le jardin de la légation. J'ai eu en mains tous les procès-verbaux et toutes les pièces relatives à ce procès sans précédent. Je vais essayer de les mettre en ordre et en lumière de telle sorte que la presse allemande soit obligée d'implorer son vieux Dieu pour obtenir de lui la grâce de nouveaux mensonges et que personne ne puisse plus douter qu'en 1916 — en pleine paix — dans une capitale de l'Europe, des diplomates et des attachés militaires, tandis qu'ils discouraient le soir chez des ministres ou de hauts fonctionnaires, s'occupaient dans la journée, les manches retroussées, à préparer des explosifs pour faire sauter leurs hôtes, et des microbes mortels pour détruire les chevaux des voitures dans lesquelles ils montaient.



Bucarest possède un préfet de police que toutes les capitales pourraient lui envier si elles le connaissent. C'est un petit homme jeune, actif, d'esprit délié, dont l'amabilité extrême n'atténue en rien l'énergie et qui a des yeux de violoncelliste, une finesse de renard et un caractère d'acier. Tout cela fait un assez joli ensemble. Cet ensemble s'appelle M. Corbesco.

Plusieurs semaines avant l'entrée en action de la Roumanie, M. Corbesco avait acquis la certitude que l'on introduisait des explosifs dans le pays — venant subrepticement des Empires centraux — et que pour la sécurité du passage on se servait de la voie diplomatique — qui a subi bien des épreuves à travers l'histoire, mais à laquelle rien de semblable n'avait été encore infligé.

Mais, où allaient ces explosifs? On guetta, on épia. Un jour, un policier vint trouver le préfet.

« Je sais, monsieur le préfet, lui dit-il, où sont les explosifs.

— Où cela?

— Au consulat d'Allemagne. »

Un préfet de police a toujours vu beaucoup de choses et sa fonction ne lui réserve, à l'ordinaire pour le reste de ses jours, que des étonnements dérisoires. Néanmoins, M. Corbesco, cette fois, demeura stupéfait. Mais il tenait son monde et ses bombes.

Après la mobilisation, M. Corbesco ne songea plus qu'à perquisitionner à la légation d'Allemagne. En apparence, rien de plus simple. Mais il fallut parlementer longuement. La légation d'Amérique, qui est chargée de la protection de la légation allemande, fit des difficultés de pure forme. On discuta, on parlementa, on « protocola ». Enfin, le 22 septembre, à la requête du ministre des Affaires étrangères roumain, la légation d'Amérique délégua,

pour assister à la perquisition, son premier secrétaire, M. Andrews.

Pauvre M. Andrews ! Qui connaît M. Andrews, si obligeant et si correct, mince comme certains scrupules et long comme un roman anglais, peut deviner avec quelle mélancolie ce diplomate se rendit à cette cérémonie à laquelle les mœurs paisibles et distinguées des chancelleries ne l'avaient pas précisément préparé. Il prit donc sa redingote, son chapeau, ses gants, son flegme de diplomate auquel il ajouta son flegme d'Américain et couvert de tous ces flegmes il se rendit à l'hôtel de la légation d'Allemagne — très flegmatiquement. — Il y retrouva M. Corbesco, préfet de police, et M. Rafaël, inspecteur en chef de la sûreté. Toustrois pénétrèrent dans l'immeuble, puis dans le jardin. Ils y retrouvèrent le nommé Michel Markus, gardien, et le nommé André Maftai, domestique, tous deux autorisés à habiter la légation, après le départ du ministre d'Allemagne, leur maître, à titre de gardes.

« Je sais, dit M. Corbesco en s'adressant à Michel Markus, qu'il y a dans ce jardin des caisses enterrées et que vous avez aidé à les placer là. »

Michel Markus avoua.

« Oui, monsieur le préfet. C'est vrai.

— Savez-vous ce que ces caisses contiennent ?

— Non, monsieur le préfet.

— Vous allez tout de suite, continua le préfet, me montrer la place où ces objets ont été enfouis, et vous allez les déterrer immédiatement. »

Markus et Maftai allèrent chercher des bûches et des pioches, et se mirent à creuser dans la plate-bande du jardin qui longe le mur de l'immeuble du côté de la rue Cosma.

A une profondeur d'environ cinquante centimètres, entre le huitième et le neuvième arbre en partant du coin de l'immeuble, ils mirent bientôt au jour, d'abord cinquante cordons bicfords armés, puis cinquante boîtes métalliques de forme rectangulaire allongée.

« Ce n'est pas tout, insista M. Corbesco.

— Non, monsieur le préfet. »

Et le docile Markus conduisit M. Corbesco au mur de clôture qui sépare le jardin de la légation de l'immeuble voisin sis rue Cosma. Il s'arrêta devant un tas de bois coupé et de fagots. Markus le fit déplacer et commença une nouvelle fouille qui ne tarda pas à mettre au jour une boîte de forme rectangulaire enveloppée de papier blanc et portant le sceau du consulat impérial d'Allemagne à Kronstadt (Brachow), en cire rouge, ainsi que les mentions suivantes :

Durch Feldjäger! Ganz Geheim! Nicht werfen!!!

Bucarest

Für Herrn Kostoff. S. Hochwohlgeb.

Dem Oberst u. Militärattache

*an der Kaiserlich-Bulgarischen Gesandtschaft
zu Bucarest,*

Herrn Samargieff¹.

Sous cette première enveloppe se trouvait une autre enveloppe en papier blanc portant au crayon rouge les mentions :

Ganz Geheim!

Durch Feld.

*An den Kœniglichen Oberst und Militärattache, Herrn
von.....²*

Le nom à demi effacé fut facilement reconstitué. C'était celui du colonel von Hammerstein, attaché militaire auprès de la légation d'Allemagne, de même que celui de Samargieff était le nom de l'attaché militaire de la légation de Bulgarie. Kostoff n'était en tout ceci qu'une sorte de policier, agent de liaison — et de quelle liaison! — chargé de porter l'ignominieux paquet d'une légation à l'autre.

1. Absolument secret. Maintenir debout. Pour M. Kostoff. — A M. Samargieff, colonel et attaché militaire à la légation impériale bulgare à Bucarest.

2. Absolument secret. A M. von, colonel, attaché militaire.

On ouvrit la boîte et l'on trouva à l'intérieur, au-dessus d'une couche d'ouate, une note écrite à la machine, et rédigée en allemand, de la teneur suivante :

Anbei 1 Fläschchen für Pferde und 4 für Hornvieh. Verwendung wie besprochen. Jedes Rærchen genügt für 200 Stück. Wenn möglich den Tieren direct in das Maul sonst in Futter. Bitten um kleinen Bericht über dortige Erfolge und falls Resultate zu verzeichnen. Wäre Anwesenheit von Hr. K. für einen Tag hier erwünscht¹.

Le texte de cette prodigieuse notice immédiatement contresigné par le préfet de police et par M. Andrews, représentant en l'occasion les Empires centraux.

Dans la boîte, sous la couche d'ouate, se trouvaient six petits étuis en bois blanc, de forme allongée. Dans chaque étui se trouvait une éprouvette en verre contenant un liquide jaunâtre, dont la composition restait à déterminer.



Comment ces objets avaient-ils été enterrés là ? Par qui, sur quels ordres ? C'est ce que devait nous apprendre l'interrogatoire des sieurs Markus et Maftai qui eut lieu ce même 5 octobre, en présence de M. Andrews, de plus en plus désolé, en l'hôtel de la légation des États-Unis d'Amérique.

J'ai pu me procurer dans leur texte exact les déclarations de ces deux individus.

Interrogatoire de Michel Markus.

Je me nomme Michel Markus, sujet allemand, domicilié à Bucarest dans le local de la légation d'Allemagne, où je me

1. 1 fiole pour les chevaux, 4 pour les bêtes à cornes. Employez comme convenu. Chaque ampoule suffit pour deux cents pièces. Autant que possible inoculer directement dans la bouche, à défaut de quoi mêler à la nourriture.

Prière de faire connaître par une note brève le résultat. La présence de M. K... pour un jour serait désirable.

trouve en service depuis vingt-deux ans. Au sujet des faits sur lesquels vous m'interrogez, à savoir : ce que je sais concernant la découverte des cinquante mèches et des cinquante boîtes contenant des explosifs, ainsi que de la boîte scellée au sceau du Consulat d'Allemagne à Kronstadt, le tout trouvé enfoui dans le jardin de la légation d'Allemagne à Bucarest, je déclare ce qui suit :

La veille du jour ou le jour même du départ de la mission diplomatique allemande de Bucarest, M. de Rheinbaben, conseiller de la légation, m'a donné l'ordre de brûler les drapeaux et tout ce qui avait pu rester non enfermé. Les caisses qui contenaient les objets signalés plus haut se trouvaient dans une pièce du sous-sol, où elles avaient été apportées du Consulat d'Allemagne avant le jour de la publication du décret de mobilisation de l'armée roumaine. Ayant attiré l'attention de M. de Rheinbaben sur ces caisses, il m'a dit qu'il fallait les enfouir.

Après le départ de la mission, j'ai demandé à M. Krüger, chancelier de la légation, ce que je devais faire des caisses, à quoi il m'a répondu qu'il fallait les enterrer. Alors M. Krüger, André Maftei et moi nous les avons prises et les avons enterrées dans une fosse creusée par nous à l'endroit où vous les avez trouvées. Je ne savais pas ce que contenaient ces caisses, je sais seulement que M. Krüger m'a recommandé de les manipuler avec précaution. En ce qui concerne la boîte enveloppée dans du papier et portant le sceau du Consulat Impérial, je me rappelle que la veille de la mobilisation ou bien ce jour même M. Adolf (il ne me souvient pas de son nom de famille, mais je sais qu'il était attaché militaire adjoint auprès du colonel attaché militaire Hammerstein) m'a remis cette boîte en me disant de l'enterrer dans le jardin. Moi, j'ai aidé un moment à creuser un trou, mais étant très pris par mes occupations, c'est M. Adolf qui a fini par enterrer lui-même la boîte, qu'il tenait dans sa main. Je ne sais pas d'où ni par qui avait été apportée cette boîte que j'ai vue pour la première fois le jour où M. Adolf m'a demandé de l'enfouir dans le jardin.

Après avoir relu cette déclaration et déclaré la maintenir, le susnommé a apposé en dessous sa signature.

(Signé) Michael MARKUS.

Interrogatoire d'André Maftei

Interrogeant ensuite André Maftei au sujet des mêmes faits, ce dernier nous a déclaré :

Je me nomme André Maftei, originaire de Transylvanie; j'ai été au service de la légation d'Allemagne jusqu'au jour

où M. le docteur Bernhardt a quitté la légation pour aller habiter rue Temisana, n° 8.

En ce qui concerne les explosifs, je sais qu'après le départ de la mission — il ne me souvient pas du jour — M. Markus m'a dit de prendre la caisse et de la porter dans le jardin où elle a été enterrée par M. Markus et M. Krüger; puis, je suis allé vaquer à mes affaires. Je ne sais rien d'autre ni au sujet de cette caisse, ni au sujet de la boîte blanche qui porte un sceau rouge et qui a été trouvée par vous enterrée au fond du jardin, près de la clôture, sous un tas de bois.

Après avoir relu cette déclaration et déclaré la maintenir, le susnommé a opposé en dessous sa signature.

(Signé) Andrei MAFTEI.



Quelles étaient exactement la matière et la nocivité des explosifs et des tubes de poison découverts dans les jardins de la légation d'Allemagne? La direction de pyrotechnie de l'armée et de l'Institut de Pathologie et de Bactériologie de Bucarest furent chargés de l'établir. Les résultats auxquels aboutirent ces analyses prouvèrent sans doute que ce n'était point là « une simple plaisanterie », comme un journal allemand ne craignait point de l'affirmer — sans plaisanterie.

Voici d'abord pour les explosifs ce que disent dans leur rapport le directeur de la Pyrotechnie de l'armée, lieutenant-colonel Philipesco, et le chef du service du laboratoire, lieutenant A. Pecuraru :

Les explosifs découverts à la légation d'Allemagne et que la Préfecture de police de la capitale nous a envoyés pour être examinés consistent en :

1) Cinquante cartouches formées par des boîtes rectangulaires en tôle de zinc aux dimensions de $20 \times 7 \times 5$ c. m.; trois des faces principales présentent chacune un point d'amorçage, afin de permettre l'amorçage de la cartouche dans n'importe quelle position.

Ces cartouches-mines, d'un poids d'un kilogramme, portent l'étiquette « Donarit I. Kavalerie Sprengpatronen. Sprengstoff A. G. Carbonit Hamburg « Schlebusch ».

L'explosif contenu dans ces boîtes est de la série des explosifs brisants ayant comme base le nitrate d'ammonium et le trinitrotoluène (trotyl) avec ses dérivés moins nitrés.

Comme force de destruction, cet explosif est de la catégorie de la dynamite avec du « Kieselguhr », 1 kilogramme développant 700 grandes calories.

Comme effet de destruction, il suffit de mentionner que 200 grammes dudit explosif, c'est-à-dire *une quantité équivalant à un cinquième du contenu de la boîte, placée sous une voie ferrée, en provoque la destruction sur une longueur d'un mètre.*

Les cinquante kilogrammes pourraient provoquer la destruction d'un pilier de pont ou d'un grand édifice, servir à miner un chemin, etc.

Et voici le rapport du directeur de l'Institut de Pathologie et de Bactériologie, le docteur Babès, en date du 5/18 octobre.

Ayant complètement terminé les recherches concernant les fioles de cultures reçues en annexe à votre lettre n° 134003 du 24 septembre, j'ai constaté ce qui suit :

1) La fiole recouverte de papier rouge contenait une *culture du bacille du charbon* (anthrax), qui a été identifié par desensemencements et à la suite des inoculations pratiquées sur des cobayes.

2) La fiole recouverte du papier blanc contenait une *culture du bacille de la morve*, qui a été identifié par desensemencements et à la suite des injections faites à des animaux.

**

Peut-être après le récit que l'on vient de lire, sera-t-il assez difficile à la presse allemande de ne pas reconnaître la monstrueuse infamie de ses représentants — à l'étranger. Je suis assuré, d'ailleurs, que, mise dans l'impossibilité de nier, elle s'empressera de glorifier ces crimes.

Il ne faudra pas du tout s'étonner si l'on trouve quelque jour dans les notes que M. de Bethmann-Hollweg donna à M. von dem Büsche — une mention dans le goût de celle-ci : « Excellent agent ; remarquable sens diplomatique, grande clairvoyance et grande finesse de jugement. Est parvenu en pleine paix à receler dans sa légation des explosifs pouvant tuer jusqu'à cinquante personnes cha-

cun et des flacons de microbes capables de communiquer la morve à deux cents chevaux. »

Evidemment, M. von dem Büsche est un « surboche ». Il a réalisé à Bucarest le chef-d'œuvre de la diplomatie allemande.

LA CAMPAGNE DE DOBROUDJA

GIVIO !

D'AUTRES soldats sont aussi courageux que les Serbes, mais il n'en est pas qui soient à ce point déchaînés dans la bravoure. Lorsqu'on les a vus à l'œuvre, on ne peut oublier ces petits hommes maigres, osseux, aux yeux gris traversés d'éclairs, aux souples gestes de chat, qui, lorsqu'ils sont restés deux jours sans combattre, deviennent tristes, mornes, silencieux et pour ainsi dire n'existent plus, comme si tout à coup un élément était venu à leur manquer : la bataille !

Ayant tout perdu : leur famille, leur maison, leur charrue et leurs bêtes, tout jusqu'au sol natal, peu à peu, à force de marcher sur des routes qui ne sont plus les leurs, de ramper dans des sillons dont ils ne moissonneront pas le blé, de s'abriter pour mieux menacer contre le talus des chemins qui conduisent à des villages dont ils ignorent le nom, ils ont pris la couleur même de la terre.

La première division serbe, qui vient de faire toute la campagne de Dobroudja, pénétra en Roumanie le jour même de la mobilisation — la flamme aux yeux, la joie au cœur. On sait comment elle fut recrutée : presque uniquement parmi les prisonniers faits dans les rangs autrichiens et qui, Dalmates, Bosniaques, Slovaques ou Banatiens, étaient Serbes d'origine. On ne leur imposa pas de faire campagne, on le leur proposa. Ils acceptèrent en

grand nombre. Quant aux cadres, une centaine d'officiers venus de Corfou, fournirent les grades de colonel, de commandant et de capitaine. La plupart des officiers subalternes avaient été prélevés, comme les hommes, sur les contingents faits prisonniers.



La première fois que je vis la division serbe sur le front de Dobroudja, c'était aux avant-postes, en avant de Cocargia, sur les collines, pelées et brûlées, véritable sol d'Apocalypse, qui dominant Enigea. Ils étaient arrivés depuis quelques instants seulement après une pénible retraite. On venait, en effet, d'abandonner la ligne Cuzgun-Cara-Omer, pour occuper la ligne Rasova-Cocargia-Cobadine. Malgré la fatigue d'une longue marche, les hommes ont tous l'air ardent d'une troupe prête à l'assaut. Un peu à l'arrière, les cuisiniers sur de maigres petits feux préparent la soupe, et c'est sur le sol pierreux une longue ligne de flammes dont le vent pousse la fumée vers la vallée.

Les Serbes ne regardent pas de ce côté. Ils ne songent pas à se reposer. Ils sont tous debout, tournés vers le Sud, parce que c'est par là que vont venir les Bulgares, et parce que c'est de ce côté que tonne le canon.

Au premier abord, une chose me frappe : ils se ressemblent tous extraordinairement. Ils ont même taille, même coupe de visage, même maigreur énergique, même regard gris et lumineux. Cela tient du prodige. « Nous avons de la peine, me dit un officier, à les distinguer les uns des autres. » Depuis quatre années qu'ils se battent continuellement, ils ont tellement partagé la même volonté, ils ont tant respiré la même haine, avec une telle fièvre et un tel élan, que dans cette communauté de sentiments violents ils ont fini par se ressembler. Et puis, ils vivent sans cesse près de la mort qui rend tous les hommes pareils.

Un grand mouvement se produit parmi les troupes. En un clin d'œil, elles se groupent par sections, par compagnies et par bataillons. Le général en chef de l'armée de Dobroudja vient les passer en revue. Le commandant de la division serbe va au-devant de lui. C'est le colonel Stevan Hadjitch, un fameux homme aux épaules carrées, à la figure ronde barrée d'une grosse moustache noire, l'air bonhomme et terrible à la fois. Il éclate de courage et de santé. C'est un héros gras.

Les deux chefs passent sur le front des troupes. Un immense cri les accueille, court d'unité en unité. C'est le hurrah serbe :

« Givio ! Givio ! Givio ! »

L'acclamation grandit, s'épanouit, ronfle, gronde, domine. Toutes ces voix mâles et rudes n'en font qu'une. Sur ce tonnerre s'en détache parfois une plus haute, comme une voix d'enfant de chœur. Il y a parmi ces braves des petits soldats de dix-huit ans.

« Givio ! Givio ! Givio ! »

Maintenant tous se taisent. Le général passe dans les rangs. Avec une grande bonté toute militaire et un art qui est le sien de parler aux hommes et de les conquérir tout de suite, il donne une petite tape sur la joue des uns, et interroge les autres :

« Combien en as-tu tué hier ? demande-t-il à un rude gaillard.

— Cinq, Excellence.

— Et toi ?

— Trois.

— Comment les as-tu tués ? En tirant ? »

L'homme, presque avec un haussement d'épaules, et comme s'il pensait tout bas : « Voyons, vous n'auriez pas voulu que je gâche ma poudre quand je pouvais faire autrement », répond :

« Avec ça. »

Et il détache de son fusil la courte baïonnette autrichienne, toute noire de sang caillé. Car les Serbes de la première division sont armés avec les

fusils autrichiens conquis par les Russes, tandis que les Turcs, qui se battent contre notre aile gauche, sont armés avec des fusils russes conquis par les Autrichiens, qui les ont envoyés à Constantinople. C'est à ne pas s'y reconnaître, mais c'est ainsi.

« Et toi ? »

Cette fois, le général s'est arrêté devant un petit bonhomme très jeune, très laid et qui baisse le nez.

« Moi pas, dit-il avec un air de profonde humiliation.

— Tu n'en as pas tué un seul ?

— Non, Excellence.

— Eh bien, qu'est-ce que dira ta fiancée ?

— Moi pas, Excellence !

— Comment tu n'as pas de fiancée ?

— Non, Excellence.

— Eh bien, mon garçon, je vais te dire ce qui va t'arriver : au prochain combat, tu te conduiras comme un brave, tu feras cinq prisonniers, tu viendras me trouver, je te donnerai la médaille de Saint-Georges, et quand tu reviendras chez toi, tu trouveras tellement de fiancées que tu ne pourras pas les garder toutes pour toi, et qu'il faudra que tu en donnes à tes camarades. »

Le petit soldat secoue la tête. Il paraît incrédule. Les prisonniers, oui, peut-être. Mais les fiancées, non. Elles ne sont pas pour lui. Lui, il a du courage, c'est elles qui n'en ont pas. N'importe, le général lui a fait plaisir tout de même.

La revue continue. Un colonel, la figure couverte d'une petite barbe récente mais déjà hirsute, — visage inoubliable, creusé, ravagé, comme durci, mais qui a conservé une expression de profonde bonté, me dit :

« Tenez, ils sont contents mes hommes. Les voilà heureux pour une semaine. On en fait ce que l'on veut. Seulement il ne faut pas les contrarier. L'autre jour, pendant le combat de Bazargic, l'ordre est arrivé de battre en retraite. On avait

peur que nous ne fussions pris en flanc par l'ennemi. Ils étaient furieux. J'ai un caporal qui dans sa colère a jeté son fusil par terre, avec une telle violence qu'il l'a brisé. Sur ces entrefaites, nouvel ordre. Permission de continuer. Ils n'ont fait qu'un bond en avant. Et mon caporal n'avait plus de fusil. Il lui a fallu attendre qu'il y eût un mort pour qu'il pût avoir une nouvelle arme. Oh ! il n'a pas attendu longtemps. J'ai un beau régiment. D'abord on ne savait pas trop ce que donnerait une troupe ainsi formée. J'ai toujours eu confiance. Ce sont des Serbes, me disais-je, cela me suffisait. L'Autriche n'a pas pu les gêner à ce point ; elle ne sait pas faire des soldats, mais il n'y a pas de raison pour qu'elle sache en défaire. J'avais raison. Oui, j'ai un beau régiment. »

Et comme le canon recommence à tonner avec plus de force :

« Ça se rapproche, continua l'officier serbe en jetant un regard circulaire sur le terrain. On les attend. La position est bonne. Il y a là-haut, tenez, un peu à droite, une petite crête qui me plaît beaucoup. Ça, c'est une crête. Il y en a très peu dans ce pays. Toutes les collines se terminent par un mamelon, mais elles ne se décident jamais à avoir une crête. Celle-là s'est décidée. A la bonne heure ! »

Un peu plus loin, un jeune lieutenant apporte un ordre. On me dit son nom. Il s'appelle Radomir Vesnitch. C'est le neveu du ministre de Serbie à Paris.

« Tous mes souvenirs à mon oncle, si vous le voyez avant moi, me dit-il. Excusez-moi, je suis pressé... A Paris... peut-être... »

Maintenant la revue est terminée. Le général, s'adressant au colonel Stevan Hadjitch, lui dit :

« Voulez-vous, s'il vous plaît, colonel, faire avancer le commandant du régiment que vous estimez s'être le plus vaillamment conduit ces derniers jours ? »

Le colonel Hadjitch ne réfléchit pas longtemps et crie :

« Colonel Milorach Matitch, avancez ! »

L'officier avec lequel je viens de m'entretenir se détache du front des troupes. Il paraît gauche, tout gêné, un peu ahuri. Il aime mieux avancer au canon.

Le général va sur lui, lui prend les deux mains, et d'une voix où la rudesse dissimule mal l'émotion :

« Colonel, je vous félicite. Je vous demande la permission de vous embrasser, et je veux que vous disiez à tous vos soldats qu'en vous donnant l'accolade, c'est le régiment tout entier que j'embrasse. »

Les deux hommes s'étreignent longuement. Un grand silence se fait. Un silence volontaire, attentif, religieux, le silence de dix mille hommes rassemblés. Le canon s'est tu. Les alouettes chantent très haut dans l'air léger. Une grande douceur et une grande gloire descendent du ciel. Lorsqu'ils se séparent, le général et le colonel Matitch ont les larmes aux yeux. Ils ne sont pas les seuls. Le colonel Stevan Hadjitch tire son épée. Un immense cri s'élève, répété par trois fois :

« Givio ! Givio ! Givio ! »

L'écho le prolonge là-bas vers le Sud... vers les Bulgares.



Trois jours après, sur la route de Pestera, qui se défile entre les collines à travers les champs de maïs, j'ai rencontré, parmi tant de chariots d'émigrants (car depuis hier on craint d'être obligé à un nouveau repli), une petite carriole qui s'en allait lentement, tristement. Deux officiers serbes la précédaient. Je les reconnais. Je m'arrête. Avec une expression désolée ils me montrent la voiture. Une toile de bâche est étendue sur quelque chose qui ne remue pas. Un bras passe, et au bout de ce bras une main grise... glacée.

« C'est le colonel Matitch, me dit l'un des officiers.

— Blessé ?

— Mort.

— Quand cela ?

— Tout à l'heure.

— Où cela ?

— En avant de Cocargia, en défendant une petite crête. »

Je me souvins de la petite crête « qui lui plaisait ».

« Il était sur la même ligne que ses hommes... Une heure avant, il avait déjà reçu une balle dans le bras droit.

— A ce moment, qu'a-t-il fait ?

— Il a changé son sabre de main... et il a continué. Il a masqué son premier bataillon derrière un petit mur de pierres plates. Là, il a attendu l'ennemi. Quand il a jugé qu'il était assez proche, il s'est redressé de toute sa hauteur et il a hurlé de toutes ses forces à plusieurs reprises : « En avant ! en avant ! » C'est à cet instant même qu'il a été frappé en pleine bouche, pendant qu'il criait. Comme il avait la bouche grande ouverte, les lèvres n'ont même pas été effleurées. Le visage est intact. Le projectile est sorti par le cou. Il est tombé comme une masse... En avant ! Il a fallu se replier de cinq cents mètres environ. Mais les hommes n'ont consenti à reculer que lorsqu'ils ont été sûrs que le corps du colonel Milorach Matitch avait été enlevé. »

**

Le surlendemain, à Medjidia, le général en chef a voulu aller porter lui-même aux Serbes des médailles de Saint-Georges à l'hôpital installé dans l'ancienne caserne. Les paillasses sont rangées des deux côtés d'un mur. Il arrive encore des blessés. Le médecin serbe qui les soigne est une sorte de colosse. Il les transporte dans ses bras comme des enfants. Voilà trois ans qu'il est habitué à ces fardeaux. Son dévouement ne se lasse pas. Mais il n'a jamais le temps d'aller à la bataille, alors il n'est pas très content. Derrière le général, deux cosaques

garnissent les médailles à l'effigie de l'Empereur du ruban rayé noir et jaune. Le général commence à passer devant les blessés qui tendent la main vers la glorieuse récompense. Ceux qui, atteints au bras, ne peuvent bouger, tendent les yeux. Aucun ne sera oublié. Leurs infirmières suivent et veillent. Selon le désir de chacun, elles épinglent la médaille à la chemise ou au drap. Mais celui-ci ne veut pas ; il a une autre idée ; il demande qu'on envoie sa décoration à sa femme. On lui demande pourquoi. Il répond très simplement : « Parce que je serai mort demain ». Autour de lui, on proteste ; il paraît que c'est lui qui a raison. Ses grands yeux ardents de fièvre ne témoignent aucune crainte. Il y a longtemps qu'il est habitué à cette pensée-là. Elle ne lui cause point d'effroi. Ce qui lui arrive lui paraît naturel. Mais il semble heureux, car il est pauvre, de pouvoir envoyer chez lui, avant de rendre le dernier soupir, cette médaille qui est aussi une belle pièce d'argent toute neuve.

Lorsque la distribution est terminée, avant de les quitter, le général adresse quelques mots de réconfort à ces braves gens. Tous ces pauvres visages aux traits tirés, aux yeux fixes, sont tournés vers lui. Le chef parle. Ils écoutent ses éloges comme ils écoutaient ses ordres, militairement. Dans l'ombre qui descend, toutes les médailles de Saint-Georges brillent sur les couvertures grises. La salle en est tout étoilée. Comme le général va sortir, un cri s'élève de toutes ces pauvres poitrines. Chacun le pousse comme il peut, parfois dans un gémissement. C'est le cri de l'autre jour, mais qui a perdu son ardeur et sa clarté :

« Givio! Givio! Givio! »



C'est sur les hauteurs d'Enigea et de Cocargia que les Serbes luttèrent avec le plus de fureur. Ils y défendirent avec acharnement les tranchées qui

avaient été préparées à l'avance. Le 18 septembre, ils durent céder du terrain. Ils ne se retirèrent que petit à petit, pierre à pierre, profitant de tout pour s'abriter, tirer encore, « tomber » un Bulgare de plus !

Menacés d'être enveloppés, ils furent contraints de céder le village de Cocargia à l'ennemi, pauvre village aux maisons de terre coiffées de roseaux et abritées par des collines dénudées. Mais agrippés aux crêtes qui le dominant au Nord, ils n'avaient pas perdu de vue les petites huttes grises. Ils n'attendaient que l'instant de les reconquérir et de répandre leur sang sur les humbles seuils. L'instant vint. Quelques jours plus tard, ils dégringolèrent le long des pâturages, qui formaient un terrible glacis et les exposaient sans abri au feu violent de l'ennemi.

Les Serbes, dans la suite, furent portés plus à l'Est, sur la ligne au Nord de Perveli, pour inquiéter le flanc gauche des divisions bulgares et la 217^e division allemande qui attaquaient Tohrat-Sari. C'est là qu'ils fournirent en Dobroudja le suprême effort. Jusqu'à la dernière minute, ils tinrent bon. Mais force leur fut enfin, sous les rafales d'artillerie lourde, de reculer jusqu'à la ligne du chemin de fer où, tapis derrière les talus, ils infligèrent encore à l'ennemi des pertes terribles. Ce fut, après, la retraite générale vers le Nord. Couverts de boue et de sang, harassés, décimés mais point découragés, les Serbes gagnèrent la ville qui leur avait été indiquée sur le Danube comme point de ralliement, et où ils devaient se reconstituer. Rassemblés loin du bruit du canon dont ils auront demain la nostalgie, ils ne se sont pas comptés. A quoi bon ? Ils savent que ceux qui ne sont pas là sont tombés face à l'ennemi et que leurs uniformes gris sur la terre grise n'ont même pas fait une tache et se sont tout de suite mêlés avec elle.

Par quoi ces soldats déchainés ont-ils été soutenus dans cette lutte terrible après tant d'autres luttes ?

Par l'instinct irrésistible de leur courage et de leur vengeance. Ce ne sont que de vagues croyants, leur orthodoxie est le plus souvent de pure forme. L'attrait des récompenses et des honneurs n'existe pas pour de tels gens. Pour eux, être décoré c'est être entouré de feuillages et embaumé de quelques fleurs dans leur cercueil... Pour eux, avancer c'est mourir. Mais ils voient sans cesse dans ce rêve héroïque qu'est leur vie, leur petite maison, leurs champs, leurs animaux dociles, leur charrue depuis quatre ans inoccupée, et passant sur une route, assis sur la paille d'un char à bœufs, le petit toquet et la moustache grise du roi Pierre.

L'ALERTE

DEPUIS hier, l'état-major est soucieux. La retraite de la veille est encore toute fraîche et c'est à peine si les troupes se sont installées sur la ligne, qui passe par Moara-Mamic, Arabagi, Enigea, Carachioi et Tatlageaeul. Mais il est deux heures. C'est l'heure de la trêve. Med idia repose tranquillement, baignée de lumière, avec des airs fatigués de sultane tombée dans la misère. Aucun mouvement dans les petites rues tortueuses toutes grises de poussière, entre les maisons blanches aplaties à la turque. Maintenant, les convois de munitions et de ravitaillement sont partis; les chevaux de renfort ont été rejoindre les batteries; les dernières voitures d'ambulance sont parvenues aux postes de secours. Les sentinelles somnolent au coin des rues, la visière dérisoire de leur képi rabattue sur le nez. En dépit du bruit du canon, une atmosphère de sieste règne sur la petite ville.

Je viens de rentrer dans la chambre que j'habite vers le haut de la ville, et dont le principal ornement est une série de chromolithographies représentant

l'histoire d'Othello et de Desdémone. Desdémone a soixante ans. Othello en a vingt. Cela explique bien des choses.

Quelques instants plus tard, mon ordonnance frappe à ma porte. C'est un brave garçon dont la simplicité est parfaite et qui possède une imprécision de langage parfois admirable. Avec la sérénité qui lui est habituelle :

« Mon lieutenant, me dit-il, c'est les Bulgares.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je ne sais pas; on m'a dit comme ça que c'étaient les Bulgares. Alors je dis comme ça que c'est les Bulgares. »

Tout comme Bartek le Victorieux, mon ordonnance ignore absolument contre quels ennemis nous nous battons.

Je n'aurais attaché aucune importance à ce singulier avertissement si au même instant une brusque rumeur n'était entrée par la fenêtre ouverte.

Des roulements de voitures, des galops de chevaux fracassant le pavé pointu, des cris, des lamentations, toute la symphonie de la panique emplit l'air. Je sors. Le lieutenant S...eff me donne la nouvelle : une brigade de cavalerie bulgare a glissé entre les lignes, du côté de Cocargia. Elle n'est plus qu'à six kilomètres, et il n'y a pas une seule tranchée entre nous et elle. Je n'ajoute pas grande foi à l'événement. J'arrive des lignes. Tout y était tranquille, et la formation en cordon, que les stratèges en chambre ont si souvent reprochée à l'armée de Dobroudja, avait été achevée dès la veille au soir. Mais il paraît que la cavalerie bulgare a des sortilèges. C'est l'avis du colonel X...eff, que j'aperçois sur son seuil faisant déménager sa cantine en grande hâte.

« Ça y est, mon cher, savez-vous, nous sommes pincés par ces Boulgres. Ils sont très forts, leurs officiers ont étudié dans nos écoles de Péetrograde. »

Et il se rengorge. A cet instant, une demi-douzaine de lanciers passent à toute allure, grim pant vers le

haut de la ville. Ils sont en reconnaissance. Les rues sont remplies d'un vacarme affreux. Plusieurs officiers gagnent les hauteurs voisines pour découvrir le terrain. Un tourbillon de paysans, de bergers, de carrioles, de troupeaux, de véhicules de tous styles et de toutes tailles, de femmes, d'enfants, de soldats appartenant aux services d'arrière et qui estiment sans doute que cet incident n'est pas de leur ressort s'engouffre dans les rues étroites. C'est un enchevêtrement indescriptible de gens, d'animaux et de voitures. Tout cela se bouscule et s'injurie dans un poudroiement de lumière et de poussière. Et la panique gagne, gagne, se répand, s'étale, selon les lois obscures d'une mystérieuse contagion.

Les villages voisins ont appris la nouvelle comme électriquement. Ils sont vite à Medjidia. Ce ne sont que visages effarés, que commandements brusques, que plaintes et que vociférations. Le capitaine Z... vient vers moi. « Je n'y crois pas, me dit-il, mais enfin c'est possible. Allez prendre votre paletot. L'hiver est extrêmement froid en Bulgarie... » J'obtempère. Je croise le pope, qui ne s'arrête de faire des signes de croix que pour bénir les groupes de fuyards, qui ne prêtent aucune attention à cette pieuse pensée. Et tandis que je remonte chercher le vêtement de captivité possible, je me sens dominé par les suggestions absurdes d'une vieille, d'une irrésistible curiosité. J'ai pour très cher compagnon, à l'armée de Dobroudja, le capitaine de Luynes, auquel ces événements, d'ailleurs, n'ont rien fait perdre d'un sang-froid et d'un calme qui, sans avoir jamais eu peur de rien, remontent à Louis XIII. Il a connu, naguère, chez les princes d'Orléans, le petit Cobourg alors qu'il n'était candidat ni au trône ni à la trahison... Que se diront-ils ? Comment le souverain abordera-t-il son ancien ami de Chantilly ? « Vous souvenez-vous, mon cher duc, de ce dîner chez mon oncle, le duc d'Aumale?... Comme nous étions jeunes, alors ! Comme nous aimions à rire ! Mon oncle Joinville n'entendait rien, mais mon oncle

Chartres nous pardonnait. » Oh ! cet entretien ! Il faut absolument que je trouve le moyen d'en être. Mais je me rassure. Le capitaine de Luynes est trop amical pour ne pas m'arranger cela. Et puis, il fera améliorer notre ordinaire...

Tout à fait réconforté par cette pensée, j'arrive devant l'état-major. C'est là que se trouvent réunies les compétences. Déjà deux officiers sont revenus de leur mission. Oui, c'est bien la cavalerie bulgare qui s'avance à toute bride sur Medjidia. Mais le doute persiste... Un lieutenant, un fin connaisseur, me donne son avis :

« Les uniformes des deux cavaleries se ressemblent beaucoup. La poussière de Dobroudja peut aisément augmenter la confusion. Il n'y a, à une certaine distance, qu'une façon de les distinguer : les chevaux des Bulgares ont la queue coupée court, tandis que les chevaux de nos cosaques portent la queue longue. Mais si les escadrons arrivent de front, allez-y voir. »

Les renseignements se multiplient et se confirment. Il faut aviser. C'est ce que fait le général Z..., commandant en chef de l'armée de Dobroudja. On se défendra, et il ordonne que l'on mobilise à l'instant même les ressources dont nous disposons. Oh ! elles sont médiocres : un escadron de cavalerie et une compagnie d'infanterie. Mais il faut, sur l'heure, débayer la rue et arrêter la panique. Il donne les ordres nécessaires au général P...off. son chef d'état-major. Celui-ci, un grand gaillard aux yeux bleus et à la moustache blonde, ne s'en remet à personne du soin de les exécuter. Il se place en personne au milieu de la rue. Il se jette lui-même à la tête des chevaux. Il oblige les voitures à se ranger sur le côté de la route. Il invective avec violence contre les fuyards, intimidés soudain par cet autre danger. Un mou'ik détale, effaré, juché sur une petite voiture. D'un geste de jeune dieu, le général P... le soulève de son siège et l'envoie rouler contre le mur, avec un coup de poing dans l'estomac.



La place est sinon nette, du moins dégagée. Il est temps. L'escadron de cavalerie qui a été sellé en un clin d'œil débouche. Un beau colonel, à moustache blanche, le commande. Les cavaliers défilent la lance au poing, parfaitement calmes. Les chevaux seuls ont l'air de se douter de quelque chose et piaffent furieusement. On répartit le petit contingent en trois groupes qui iront se placer à l'entrée des trois rues principales. A peine l'ordre donné, les trois détachements filent au galop vers le poste qui leur est indiqué. La compagnie d'infanterie n'est pas en retard ; la voici. Le général commandant en chef l'arrête, la canne haute, et d'une voix de stentor lui jette :

« Allez, mes braves, et que Dieu vous protège ! »

D'une seule voix, d'un seul cri, les hommes répondent :

« Que Dieu protège aussi Votre Excellence. »

Et bien alignés, le visage tourné vers le chef, ils passent bien au pas, comme à la parade, et se dirigent vers la hauteur où ils doivent occuper, derrière les casernes, une ligne de boisés qui domine la plaine.

Depuis un moment, aucune nouvelle ne nous est parvenue. La vile, la sordide population de Medjidia, Tartares, Arméniens, Grecs, Mongols, Turcs, que nous haïssons depuis que nous vivons au milieu d'elle, et chez laquelle nous devinons à chaque pas l'espion, humble et rampant, est sortie de ses tanières. Elle attend les Bulgares avec une joie évidente. Le long des murs, les mendiants à fez d'un air sournois se frottent les mains vides d'aumônes. Dans les faubourgs, ils ont eu plus d'audace, et croyant les Bulgares à la porte de Med idia, ils ont tiré sur la troupe. Ils seront fusillés demain.



Les patrouilles de reconnaissance reviennent en effet les unes après les autres. La première est allée

à quatre verstes de la ville ; la deuxième, à cinq ; la troisième, à sept. Elles n'ont rien vu. Dans les rues, les voitures des émigrants se sont arrêtées ; les paysans se réunissent par petits groupes. Ils discutent. La peur a fait place à la critique. Les bergers commencent à compter leurs moutons ; les volets se rouvrent ; les mendiants de nouveau tendent la main en marmonnant des prières. Le pope ne bénit plus personne, mais maintenant les passants le saluent. C'est la détente. Des cavaliers arrivent au grand trot. Ils ont poussé jusqu'à Pestera sans rencontrer un seul ennemi.

Que s'est-il passé ? Une brigade de cavalerie russe défilant sur une crête dans la poussière dorée a-t-elle été prise pour une brigade bulgare ? Des détachements ennemis ont-ils esquissé un raid auquel ils auraient subitement renoncé ? Comment la panique s'est-elle produite ? Qui l'a fait naître ? On ne le saura sans doute jamais. Le danger est passé. Chacun se moque des autres tout haut, et de soi-même tout bas. Je n'assisterai pas à la conversation du duc de Luynes et du roi des Bulgares.

Le général en chef, furieux de cette aventure, semble hésiter entre la colère et l'éclat de rire. Il fait des moulinets avec sa canne. Il murmure entre ses dents : « C'est idiot ! c'est énormément idiot ! » Il estime qu'il faut une conclusion à l'incident, et comme il a autant d'esprit que d'énergie, il trouve celle qui exactement convient.

« Que l'on fasse venir tout de suite, commandant-il, la musique des cavaliers de Tchernomorsky (régiment de la mer Noire) et qu'elle aille parcourir toute la ville. Cela détendra les nerfs. Mon aide de camp marchera en tête. »

L'aide de camp, le lieutenant Lissanievitch, un brave petit officier blessé au feu, qui a vingt ans et qui les jette au nez de tout le monde, et que j'ai surnommé Chérubinoff, crie à son ordonnance :

« Fais-moi seller Napoléon ! »

Un quart d'heure plus tard, dans les rues de Med-

jidia, au pas tranquille de ses chevaux blancs, la musique du régiment de Tchernomorsky avec, en tête, le lieutenant Chérubinoff, monté sur Napoléon, défilait lentement en jouant une fantaisie sur *Faust*, et tandis que résonnaient de rue en rue l'air des « Bijoux », la « Gloire immortelle de nos aïeux » et l'orgie de la Nuit de Valpurgis, bien que le canon tonnât avec fureur vers le Sud, chacun reprenait sa bonne humeur.

Seul dans la petite ville turco-roumaine de Medjidia, mon ordonnance était restée parfaitement indifférente à ce qui se passait.

Mais le soir, en retirant mes bottes, l'excellent garçon me demanda :

« Mon lieutenant, ces Bulgares, qui c'est donc ? »

LES « ANATOLÉS »

C'EST vers le 18 septembre seulement que des unités turques firent leur apparition sur les champs de bataille de Dobroudja. Elles occupèrent tout d'abord le secteur situé au Sud de Toprat-Sari et dont le village d'Azomcea était le centre. Les contingents bulgares qu'elles étaient venues relever se retirèrent vers la côte et gagnèrent le Sud, sans doute pour se reposer et se reformer dans les environs de Varna. On parvint vite à identifier ces unités; elles constituaient les 25^e et 15^e divisions turques. Cette seconde division n'arriva d'ailleurs que quelques jours plus tard. Leur but était d'attaquer et de prendre Toprat-Sari, qui était en quelque sorte la défense avancée de Costanza.



Pauvre Toprat-Sari, — avec son église dont les deux confortables tours avaient un petit air modeste-

ment métropolitain — avec ses maisons aux toits plats, ses jardins, ses quelques arbres, son atmosphère de quiétude ensoleillée. On espérait défendre victorieusement ce village — moins misérable que ceux de la contrée : à vrai dire on le défendit vaillamment. La 19^e division roumaine s'y couvrit de gloire — et ne l'abandonna que sous le choc violent et tenace de la 217^e division allemande qui le 18 octobre, à la veille de la grande attaque générale qui devait nous faire perdre la ligne Cernavoda-Costanza, vint remplacer les divisions turques.

Devant Toprat-Sari la plaine s'étend à peine soulevée par quelques légères ondulations. La chaussée, qui va en droite ligne de Bazargic à Costanza, la coupe en deux. C'est par cette route que quelques jours auparavant un escadron de cavalerie bulgare tenta de s'emparer de Toprat-Sari, dans un raid audacieux. Dans un nuage de poussière, les petits chevaux bulgares s'élançèrent à toute allure vers le Nord. Ils n'apercevaient comme obstacle qu'un classique abattis d'arbres en travers du chemin. Et ils galopèrent de plus belle, les cavaliers couchés sur leurs selles, dissimulés derrière le cou de leur monture, et poussant une sorte de cri guttural par lequel ils s'excitent au combat. Avant d'arriver à ce barrage d'arbres et de branches, un crépitement se déchaîne. Des mitrailleuses de droite et de gauche viennent d'entrer en action et croisent leurs feux. En un seul instant l'élan de l'escadron est brisé. Les rangs se mêlent, s'enchevêtrent ; des hommes roulent à terre ; les chevaux hennissent, bondissent, galopent en tous sens, s'égaillent dans la plaine et disparaissent. Sur la route d'Azamcea, les cavaliers désarçonnés s'enfuient à toutes jambes, tandis que ceux qui sont restés montés ne font déjà plus à l'horizon qu'un petit point noir qui s'efface. L'effroyable tumulte s'est apaisé ; la poussière se dissipe. L'on n'entend plus dans les fossés de la route que les plaintes des blessés et les gémissements des mourants qui s'éteignent à leur tour.



Toprat-Sari en avant de ses dernières maisons et de ses derniers jardins est défendu par de sérieux ouvrages. Très avancées dans la plaine, quelques tranchées individuelles pour les guetteurs ; puis de solides réseaux de fils de fer barbelés ; puis un long ruban de tranchées sinueuses, dessinées et creusées selon toutes les règles de l'art, communiquant avec l'arrière par de longs boyaux, et donnant accès à un grand abri souterrain protégé par un triple toit de madriers, et qui peut contenir au moins un bataillon, — le seul abri de ce genre que j'aie connu en Dobroudja.

C'est de cette tranchée que les soldats roumains aperçurent pour la première fois sur les monticules — en forme de pyramides écroulées qui se découpent sur l'horizon — des sentinelles d'un aspect nouveau. Ce n'était plus l'uniforme brun foncé des Bulgares, mais un uniforme café au lait, et à la place des casquettes à visière de la division de Sofia, des petites calottes informes et incolores.

« Regardez-les ! me dit un officier. Ce sont des Turcs nouveau modèle. Hier nous les avons entendus dans le lointain qui nasillaient des prières. Ils ont été bien sages cette nuit. A l'aube quelques obus — pour la forme — pour saluer le soleil qui se levait. Nous les verrons de plus près d'ici deux ou trois jours. Ils n'ont pas l'air bien terrible ! Et qu'ils sont vilains. »

A côté de nous, un sergent juché sur la banquette de la tranchée et qui ne perd pas l'horizon de vue, approuve d'un rire respectueux.

« Celui-là s'y connaît en costumes, poursuit l'officier, c'est un acteur. Il a joué des rôles de quelque importance. »

Jelui demande lesquels. Raide comme un piquet, au garde à vous, il me répond : « Je fais dans *Car-*

men le premier toréador de la suite d'Escamillo, celui qui est à droite. »

C'est évidemment un artiste.



Le surlendemain, une reconnaissance, forte d'un bataillon turc, tenta de s'approcher de Toprat-Sari. Elle fut reçue avec vigueur et dut se replier après avoir laissé sur le terrain une vingtaine de morts.

Quelques instants après, un ordre arriva de la division : ramener à tout prix les soldats turcs tués.

L'officier qui le reçoit et qui est chargé du service des renseignements approuve.

« On a raison, dit-il, ce sont des cadavres *intéressants*.

— Intéressants ?

— Sans doute, puisque nous ne possédons encore aucun renseignement sur les unités nouvellement arrivées. Les Bulgares que nous avons en face de nous ne nous apprenaient plus grand'chose. Quand on les avait démolis, on avait beau les tourner et les retourner, ils ne disaient plus rien. On en tuait pour en tuer. Ceux-là bavarderont. Dès que la nuit sera venue on fera le nécessaire pour aller les chercher. »

Et en effet, la nuit tombée, deux escouades partent. Arrivés à une petite distance de la ligne ennemie, les hommes se mettent à plat ventre ; ils ne cheminent plus qu'en rampant. Devant eux, à une centaine de mètres, ils aperçoivent sur le sol, malgré les ténèbres, des taches sombres presque régulièrement disposées, comme de petits tas de terre. Ce sont les corps des soldats turcs, qu'il faut atteindre coûte que coûte. Des corbeaux qui s'envolent — car où se brancheraient-ils en Dobroudja — donnent l'éveil à l'ennemi. Les balles sifflent. Les hommes se « tapent » contre terre un instant. Puis ayant repris confiance, ils repartent. Ils approchent du but. Déjà ils touchent de leur bras allongé une jambe raidie ou une main glacée. Ils la sai-

sissent, ils la tiennent. Maintenant il leur faut battre en retraite. Toujours en rampant, ils reculent petit à petit, tirent après eux la masse lugubre des corps inertes qui s'écorchent aux pierres et aux ronces. Le cliquetis métallique des baïonnettes et des boutons d'uniforme donne quelque précision aux Turcs. Leur tir se nourrit et s'accélère. Deux ou trois cris dans la nuit. Les balles tapent aussi bien dans la chair vivante que dans la chair morte. Mais déjà la distance entre les adversaires s'accroît. Bientôt nos hommes estiment être à peu près à l'abri. Ils se relèvent, chargent rapidement les cadavres sur leurs épaules et partent au trot. Un quart d'heure après ils ont rejoint. Plus d'un en se débarrassant de son triste fardeau fit cette réflexion : « Comme ils sont légers ! Les Bulgares sont plus lourds ». On aligne les corps dans une grange sur une couche de débris de maïs, et à la lueur d'une lanterne qu'un « plotonnier » promène le long de la funèbre rangée sur les pauvres visages crispés et ensanglantés, on s'aperçoit de cette chose abominable : ce sont des enfants !

Oui des enfants de quinze à seize ans ! Nous devions apprendre bientôt, grâce aux prisonniers faits les jours suivants dans des combats d'avant-poste, que nous étions cette fois encore en présence d'un crime allemand.



Je verrai toujours arrivant au quartier général russe, dans la douceur un peu triste du crépuscule, un lamentable convoi de prisonniers bulgares, en tête desquels marchaient deux petits Turcs dépennés, au visage puéril, aux yeux effarés. Deux cosaques qui les accompagnent les désignent du bout de leurs fusils en criant :

« Anatoles ! Anatoles ! Ce sont des Anatoles ! »

Un peu à l'écart, confié aux soins d'un immense moujik qui, fier d'un tel honneur, sourit avantageuse-

ment au fond d'une barbe très sale, un officier turc s'avance. Il a le front entouré d'un mouchoir plein de sang. Il promène autour de lui des yeux pleins de dédain et d'indifférence. Il a l'air de poser le personnage du blessé ennemi très sympathique.

Le va-et-vient des officiers, des soldats, des estafettes russes s'arrête un instant. Tout le monde se groupe autour des prisonniers qui, harassés, épuisés, s'appuient les uns sur les autres. On les sent au bout de leurs forces. Que va-t-il leur arriver ? Ils ne semblent pas s'en préoccuper. Ils n'en peuvent plus. Couverts de sang, de poussière, les yeux fixes, ils attendent ce qui voudra bien venir : la prison, l'exil, la mort. Des mots échangés entre deux officiers, des commandements. On ordonne aux prisonniers de monter les marches du perron qui conduit à la grande salle du quartier général. Deux soldats russes soutiennent fraternellement un Bulgare qui est blessé aux jambes. Ils semblent d'ailleurs tout en lui portant secours le couvrir d'injures. Un officier me traduit leurs paroles :

« Espèce de chien, disent-ils, tu es un traître ignoble, répugnant, immonde. Et ce n'est pas Dieu qui t'a fait. Mais comme tu es blessé tu n'es rien de tout cela et Dieu te pardonnera. »

Gardiens et captifs sont à présent réunis dans une sorte de grand vestibule blanchi à la chaux et mal éclairé par quelques lampes fumeuses. Dans les coins, entassés sur des bancs, les hommes du poste de police, le brassard rouge au bras, dorment bruyamment. Sur une table, quatre ou cinq d'entre eux ne font qu'un gros paquet qui ronfle. On répartit les prisonniers. L'officier sera conduit aux casernes. Les Bulgares seront enfermés dans un réduit voisin. On garde les deux petits Turcs, qui seront interrogés sur l'heure. Appuyés au mur, ils ont glissé à terre. Ils restent là les jambes croisées sous eux ; la tête dans leurs mains, ils pleurent. Un soldat russe, dont une barbe blonde pâle envahit le visage jusqu'aux yeux de faïence, d'un bon geste

amical leur offre un morceau de pain. Vivement ils veulent le saisir, car ils meurent visiblement de faim. Mais ils se ravisent. On leur a dit que... Ils n'osent pas. Ce pain est sans doute empoisonné. Le bon Russe a compris. A pleines dents il mord lui-même dans le morceau. Aussitôt quatre pauvres mains avides se tendent vers lui. Et les deux petits Turcs mangent, mangent et ils ne pleurent plus!

Maintenant ils se laissent examiner plus aisément. Sous le sarrau gris qui leur sert de veste, ils sont nus : ni tricot, ni linge. Ils grelottent. Point de chaussure ; ils ont les pieds écorchés. Sur la tête, un misérable morceau de drap arrangé tant bien que mal en forme de fez par un dernier souci de couleur locale. C'est tout. Un officier anglais qui vient de nous rejoindre s'écrie très choqué :

« Aoh ! on s'est trompé ; les Turcs ils ont beaucoup de poignards, de culottes et de femmes. Ceux-là n'ont rien du tout de toutes ces choses ; ce ne sont pas des Turcs ! »

Il est vrai qu'ils sont pitoyables, les malheureux, et que nous sommes bien loin des guerriers, empanachés, enturbannés, ceinturés de soie, de nacre et d'or ! Ce sont les soldats de la Turquie agonisante, de la Turquie devenue province allemande. Ces deux pauvres petits misérables mourant de faim et de froid incarnent le résultat de la collaboration de von Enver et de Goltz-pacha.

Leur interrogatoire est l'un des plus tristes et des plus curieux que l'on puisse imaginer. Il constitue un document précieux sur les procédés de recrutement dont les Allemands ont fait usage en Asie Mineure.

L'histoire des deux petits prisonniers est à peu près identique. Ils sont nés l'un et l'autre dans un faubourg de Brousse. D'ailleurs presque tous les contingents de la 25^e division sont originaires d'Anatolie. D'où ce nom d'« Anatoles » dont les Russes en Dobroudja ont coutume de désigner les Turcs. L'un a seize ans et demi ; l'autre a quinze ans depuis

trois jours ! Ils ont été enrôlés à quatorze ans et de quelle manière !

« Un soir, dit l'aîné des deux, un monsieur bien habillé vint chez mes parents. Il était accompagné d'un Turc âgé, qui était employé dans l'administration du villayet et avec lequel il parlait en allemand. Ils proposèrent à mon père de m'enrôler dans l'armée, non point pour combattre, mais pour conduire une voiture dans un convoi parce que, disaient-ils, j'étais trop jeune pour faire un soldat. Mon père, sur la prière de ma mère, refusa ; mais le monsieur bien habillé, que j'ai revu plus tard à Andrinople en officier allemand, insista. Il dit qu'au bout d'un an je reviendrais chez moi, riche, avec un cheval, des bijoux, des horloges (*sic*), et que je pourrais ne plus travailler jusqu'à la fin de mes jours. Mon père hésita. Alors le monsieur bien habillé lui offrit une somme d'argent, et non pas en piastres mais en marks. Cela décida mon père qui m'en donna la moitié. On lui fit signer ainsi qu'à moi un papier que le vieux Turc mit dans un grand portefeuille, où il y en avait d'autres semblables. Quatre jours après, je partis. J'arrivai à Constantinople, où je restai deux mois, puis je fus dirigé vers Andrinople, où l'on me donna un fusil. J'eus beau dire que je n'avais pas été engagé pour me battre, mais pour conduire une voiture, on me frappa et l'on me mit au cachot.

— Qui cela ? Des officiers turcs ?

— Non, des officiers allemands. Ce sont eux qui commandaient.

« Au bout de quelques jours je demandai à sortir de prison en promettant que je ferais tout ce que l'on voudrait. »

Il n'y a aucun lieu de douter que cette histoire ne soit absolument exacte. Elle n'est certainement pas un fait isolé. Des interrogatoires ultérieurs nous permirent de constater que dans les régiments turcs, un tiers des hommes n'avait pas dix-sept ans !

Nos deux petits prisonniers s'apprivoisèrent vite, très surpris d'abord qu'on ne leur fit pas de mal. Ils passèrent pourtant encore un mauvais quart d'heure, le dernier. Le général Averesco voulant, à titre de document, conserver le portrait de ces deux enfants dont les Allemands n'avaient pas hésité à faire de force des soldats, nous envoya des ordres dans ce but. Le soir même on les conduisit contre un mur ; c'est une place pour laquelle les prisonniers n'ont aucune prédilection. Puis l'on disposa en face d'eux, comme une sorte de bizarre mitrailleuse, une espèce d'appareil évidemment sinistre, puisqu'il était recouvert d'un voile noir. A l'aide d'une poire on fit feu : un déclic joua. C'en était fait. Ils étaient photographiés. Mais tout de même, sur l'épreuve que j'ai entre les mains, les deux *petits* Turcs ne sont pas gais du tout.



Je ne vis que le lendemain l'officier prisonnier qui avait été transféré aux casernes.

Celui-là est un Ottoman de la vieille manière ; beau et fin visage, les yeux très noirs, les sourcils arqués, le nez droit. On le voit faisant grâce au vaincu et libérant ses captives — au bord du puits de l'oasis — dans un grand geste magnifique et soyeux, selon les plus récentes exigences de la générosité et des vieilles gravures. Il s'exprime parfaitement en français, avec franchise et dignité.

« Etes-vous content d'être prisonnier ? lui demande quelqu'un.

— Certes, non, répond-il. Un officier, quel que soit son pays, ne doit jamais être content d'être prisonnier. Mais ce que je puis dire, c'est que je suis content d'être traité par des adversaires aussi humains que vous. »

Et comme on lui explique que c'est tout naturel et qu'ainsi le veut le respect des lois de la guerre, il ajoute :

« Nous aussi, nous sommes humains. Nos hommes sont très doux. Lorsqu'ils recueillent des blessés, ils les soignent de leur mieux. Toutes les fois, pour ma part, que j'ai vu des ambulanciers se diriger vers un soldat tombé à terre j'ai toujours commandé de cesser le feu... »

L'officier réfléchit : son regard se voile un peu. Il semble obéir à un scrupule d'exactitude.

« Une fois pourtant cela ne m'a pas été possible... »

— Pourquoi ?

— Parce que ce jour-là un colonel allemand était à côté de moi.

— Avez-vous beaucoup d'officiers allemands dans vos régiments ?

— Très peu ; ils sont presque tous affectés aux batteries. Chez nous, il en passe un ou deux de temps en temps comme inspecteurs. C'est tout. C'est déjà trop.

— Vous ne paraissez pas aimer les Allemands. »

Le Turc, brusquement me dévisage, et d'une voix brève :

« Eh bien ! et vous ? »

— Moi ce n'est pas la même chose ; ils ont pris à la France deux de ses plus belles provinces. »

D'une voix grave et presque douloureuse l'officier me répond :

« A vous ils ne vous ont pris que deux provinces ; à nous ils nous ont pris tout notre pays. »

— Vous le leur avez livré.

— Hélas ! ceux qui nous dirigent ont agi de la sorte. Ils ont fait semblant de croire que l'Empereur des Germains était l'ami de l'Islam et que grâce à lui Allah gagnerait des fidèles. La Mecque, qui est sainte, et dont l'œil sait distinguer la véritable route, a refusé de les écouter. Ces intrigues n'ont réussi qu'à secouer, déraciner les palmiers de l'Arabie et à soulever contre nous le vent du désert. Les Arabes sont entrés en rébellion contre le Sultan. C'est la seule révolte qui ait éclaté au sein de l'Islam. »

Puis après un nouveau temps, l'officier conclut :
« Nous ne pouvions garder notre puissance en Europe que par la France, en nous alliant avec elle comme nous l'avions déjà fait. C'était notre salut. Nous n'avons pas voulu... Alors il nous faudra repasser le Bosphore et *retourner chez nous*. Nous n'aurons pas lieu de nous plaindre. Nous avons cru tout réformer dans nos affaires publiques et sans rien changer dans le fond, nous avons tout abîmé. Nous avons chassé les chiens de Constantinople et nous avons laissé entrer les Allemands. La belle avance ! C'en est fait de la beauté et de la douceur de notre pays. Tenez, j'ai été blessé hier — oh ! sans gravité — j'aurais préféré être tué. »

L'officier turc d'un grand geste découragé laisse tomber sa tête sur son bras replié. A travers la fenêtre un chant nasillard parvient jusqu'à nous. C'est sur le pas de sa porte quelque vieux musulman fanatique qui invite les fidèles à prier — à prier pour la Turquie qui va mourir. — Dans la nuit bleue, le mince minaret de la mosquée de Medjidia ressemble à un cierge sans flamme. Les clochettes des troupeaux de buffles attardés résonnent dans le lointain. Au fond du ciel profond et clair le croissant de la lune n'est plus qu'un fil ; on dirait qu'il va disparaître.

UN ENTRETIEN

AVEC S. M. LE ROI DE ROUMANIE

UN hasard heureux m'a permis de rencontrer S. M. le roi de Roumanie, qui venait de rendre visite à la 15^e division, afin de la féliciter de son endurance et de son courage. J'ai retiré de l'entretien que Sa Majesté m'a fait l'honneur de m'accorder une impression si forte et si vive que je souhaiterais

la faire partager à d'autres. Je désirerais surtout l'offrir en guise de cadeau à ces hommes politiques qui, dans bien des pays, ne sont parvenus qu'avec peine à élever les malheurs publics à la dignité de leurs malheurs personnels; à ces directeurs d'opinion, candidats perpétuels à toutes les craintes comme si elles étaient des emplois; à ces orateurs en mal de désespoirs éloquents. Oui, il aurait fallu qu'ils entendissent comme une leçon et comme un exemple la parole claire, simple et forte de ce souverain qui, au milieu des pires épreuves, a su conserver royalement intactes sa volonté pour la lutte et sa foi dans la victoire. Il aurait fallu qu'ils visent le geste sobre, l'expression calme et assurée, le regard bleu, regard si parfaitement sincère et direct, qui accompagnaient cette parole et lui donnaient tout son prix. Alors, sans doute, ils auraient mis le roi Ferdinand à sa place et ils se seraient mis à la leur.

On connaissait mal le roi Ferdinand, ou plutôt on le connaissait peu avant les derniers événements qui ont mis sa figure en si vive lumière. Il faut d'ailleurs en rendre responsable sa modestie, son incroyable modestie, à laquelle on a quelque peine à s'accoutumer. Elle ne fait pas partie du poncif royal, tel que les siècles l'ont lentement édifié. Les violettes se tressent malaisément en couronne. Cependant cette vertu est peut-être plus fréquente qu'on ne l'imagine chez les souverains. J'ai connu un gros banquier qui possédait infiniment de millions et de vulgarité qui disait un jour : « Les rois, je les connais, j'en suis à mon septième... Au fond, ce sont de très gentils garçons... Seulement, il faut savoir les mettre à leur aise. Moi, je sais. » Je vous prie de croire que je n'ai rien emprunté à ce financier si riche qu'il soit et que je n'ai pas cherché à mettre le roi Ferdinand à son aise. Aussi bien, s'y est-il mis tout seul avec une charmante bonne grâce. Après les premiers mots un peu hésitants, un peu timides, sa parole et sa pensée se dégagent, s'affir-

ment. Aucune morgue, aucune solennité. Il demeure à tout instant sensible et bon, cordial et familier — sans avoir pour cela, si j'ose dire, sa couronne sur la main. Chacun de ses regards, chacune de ses inflexions révèle une énergie tranquille, une honnêteté minutieuse et rigoureuse, — une honnêteté dont, roi, il entend être le sujet.

C'est cette modestie exemplaire, cette honnêteté supérieure, qui ont permis au roi de Roumanie de traverser avec tant de noblesse d'âme le conflit moral le plus pathétique. Ce roi, allemand d'origine, profondément attaché à tous ses souvenirs de famille et de jeunesse, discernant le véritable destin du pays sur lequel il règne et lui sacrifiant tout ce passé, toute cette tendresse et, pour ainsi dire, son cœur même, — et cela sans un geste théâtral, sans une phrase grandiloquente et les larmes aux yeux — ce ne sera point là, sans doute, le moindre drame de la grande guerre.

A travers ces heures de crise douloureuse, où beaucoup d'esprits sages ne conservaient de leur sagesse que le strict nécessaire, et où bien des cœurs courageux abandonnaient trop de leur courage, comme des aéronautes jettent du lest afin de pouvoir s'envoler plus vite, la Roumanie a eu au-dessus d'elle, pour sa plus haute sauvegarde morale, la loyauté de son souverain. Loyauté d'autant plus belle qu'elle était traversée d'angoisses et de tristesses; loyauté d'autant plus grande qu'elle avait mesuré tous les chagrins qu'allait lui causer le respect d'elle-même; loyauté d'autant plus émouvante, qu'elle ne cessa jamais de s'exprimer avec la fierté d'un roi et la simplicité d'un homme.

On pourrait consacrer une curieuse étude aux surnoms des souverains à travers les siècles. Certaines épithètes telles que « le Long », « le Gros » ou « le Simple » sont nettement désagréables. Un simple particulier n'en voudrait pas, et interdirait à sa famille de l'appeler comme ça. D'autres, comme « le Pieux » ou « le Saint », ne semblent point capa-

bles de satisfaire tous les amours-propres. Celle de « Débonnaire » est péjorative ; celle de « Hutin »... est badine ; celle de « Bien-Aimé » est empreinte de courtoisie. Seules, celles de « Juste », de « Sage » et de « Grand » sont tout à fait obligantes. Mais il est singulier de remarquer que l'épithète de « Loyal » n'a été accolée jusqu'à ce jour au nom d'aucun roi. Peut-être l'histoire, qui, disait Dumas père, « n'est pas une bête », la réservait-elle au roi de Roumanie, Ferdinand le Loyal. Ils sont deux à le mériter : le roi, comme récompense ; l'Allemagne, comme punition.



« Vous me retrouvez, a bien voulu me dire le roi Ferdinand, après des jours cruels. Mais je tiens à vous affirmer tout de suite, n'en déplaise à nos ennemis, que ma confiance demeure entière et qu'elle ne m'abandonnera pas. La Roumanie ira jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la victoire, avec ses grands et chers alliés. Elle est fière de combattre avec eux. Les malheurs provisoires qu'elle supporte, et que je ressens douloureusement dans tout ce que le cœur d'un roi doit avoir de paternel, ne m'empêchent pas d'être certain que je l'ai engagée dans la grande voie de sa destinée historique. Chaque peuple a la sienne. Il fut dans la destinée des pays germaniques de se fondre en un vaste empire. Ainsi arriva-t-il. Il était dans la destinée de la vaillante Italie de réaliser son unité, elle y est parvenue après bien des vicissitudes, parce que cette destinée était son but supérieur, — et qu'elle y a tendu avec ardeur, courage et ténacité. Il en sera de même pour la Roumanie.

« Je vous assure que depuis cinq mois que dure notre guerre, quelles que soient la gravité des heures et la cruauté de nos revers, pas un instant je n'ai éprouvé un regret, car pas un instant je n'ai eu le sentiment de m'être trompé sur le destin de ce pays.

— Vos officiers, Sire, se plaisent, en effet, à proclamer que, même dans les pires moments, ils n'ont jamais entendu Votre Majesté laisser échapper une plainte. »

Le Roi réplique avec vivacité :

« Il n'aurait plus manqué que cela ! Me plaindre ! Mais comment aurais-je pu me plaindre, puisque tout ce que j'ai fait, vous entendez bien, si c'était à refaire, je le referais ? Certes, il faut puiser dans nos malheurs actuels des leçons d'énergie. Mais il est coupable de s'attarder à les considérer pour y chercher des motifs de désespoir et d'angoisse. Il faut porter ses yeux plus loin et son esprit plus haut. Et surtout il faut fortifier chaque jour davantage en soi sa volonté. Vouloir, vouloir, tout est là, vouloir... »



Le roi Ferdinand insiste, martelant ces deux syllabes, comme on forge une arme.

« Et vouloir non pas médiocrement, non pas passagèrement, mais de toutes les forces de sa raison et de son cœur. La volonté dans les temps de fer où nous vivons, c'est le talisman qui finira par faire céder les portes le plus solidement fermées. Il faut que chacun de nous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, se persuade de cette vérité et se rende digne de la mettre en pratique. Pour ma part, c'est de cette façon que je veux cette victoire qui nous vaut aujourd'hui tant de larmes, mais qui nous vaudra un jour tant de joie. C'est de cette façon que j'ai voulu l'intervention de la Roumanie et que, d'accord avec mon gouvernement, je l'ai décidée. Oh ! il m'en a coûté ! Tenez, ce fut peut-être pour moi l'instant le plus douloureux, le plus angoissant de cette longue série d'épreuves. Lorsque j'eus pris possession du trône, la pensée du rôle que devrait jouer la Roumanie dans le grand conflit absorba toutes les minutes de ma vie. Cela, c'était

le grand devoir auquel je ne pouvais ni ne devais me dérober. Que de luttes ! que de débats intérieurs ! Dès le début, je m'étais imposé cette règle de conscience : faire abstraction de moi-même, ne tenir compte ni de mes origines, ni de ma famille, ni de mes sentiments personnels ; ne voir que la Roumanie, ne penser qu'à elle, que pour elle. On ne règne pas sur un peuple pour soi-même, mais pour ce peuple. Cela, c'est, me semble-t-il, l'honnêteté d'un roi. Je me suis efforcé de lui rester fidèle. Lorsque, peu à peu, à force de méditation, de réflexion, j'eus acquis la conviction que la place de la Roumanie était avec les peuples de l'Entente ; qu'elle était de race et de vocation latines ; que son intérêt, non pas son intérêt provisoire, mais son intérêt permanent, historique, devait la ranger aux côtés de la France, de la Russie, de l'Angleterre et de l'Italie ; qu'en négligeant cette mission, elle devenait ce qu'elle avait été si longtemps, la vassale d'une autre puissance et qu'elle anéantissait tout ce qui fait la grandeur et la noblesse d'un pays : l'unité nationale, la liberté d'action, l'indépendance, alors j'éprouvai un grand réconfort, parce que je voyais avec certitude la route à suivre. Mais, en même temps, je ressentais une grande tristesse, parce que je comprenais tout ce dont cette route allait m'éloigner à jamais : ma famille, mes amis d'autrefois, mes affections d'enfance... Ce fut en moi, — pardonnez-moi ces grands mots, je ne les aime pas à l'ordinaire, mais je ne puis m'en passer ici, — ce fut alors la lutte de ma conscience et de mon cœur.

« Ma conscience l'a emporté. J'ai exigé qu'il en fût ainsi. Mon cœur est resté un peu triste... Il ne faut pas lui en vouloir... »

La voix du roi Ferdinand s'est soudain assombrie. Il m'a semblé que son regard se voilait un peu. Il ajouta très simplement, avec une grande douceur :

« ... Que voulez-vous ! On ne peut pas oublier l'endroit où l'on est né... »

Le Roi se tait... Il se recueille un instant dans ses souvenirs. Pour en sentir toute l'émotion, il faut se rappeler combien le prince Ferdinand était attaché à sa famille germanique, combien il fut bon fils et bon neveu. Il faut évoquer l'atmosphère patriarcale, et, si j'ose dire, un peu « pot-au-feu » — le pot-au-feu est royal, voilà tout — du foyer des Hohenzollern, le château de Sigmaringen, les beaux ombrages de ses tilleuls séculaires, son étang paisible comme un « lied », sa forêt terrible et enfantine comme un drame de Schiller, tout ce cadre où le vieux conte se met tout de suite dans ses meubles, et la vieille légende dans ses arbres. Il faut reconstituer par la pensée la vie simple et familiale qu'on y mène : les vastes pièces lourdement ornementées, la grande salle entourée de vitrines où sont conservées par milliers les décorations de toutes les générations successives, la réunion autour de la même table aux grandes fêtes de l'année, la même tarte partagée avec équité, un mélange pieux, bourgeois et princier de vieilles prières, de vieilles chansons et de vieux usages, — les longues veillées de la Noël, avec leur sonorité et leur lumière de cloches et d'étoiles — où, pour que la forêt soit invitée, l'on place un petit sapin sur la table!

Et quelle bonhomie de mœurs! Lorsque le prince Charles, élu prince régnant de la Roumanie, quitte en 1866 le manoir paternel, il se met à genoux dans le vestibule devant le prince Charles-Antoine, sa mère et les serviteurs rassemblés et reçoit leur bénédiction. Puis, il s'élançe à cheval et part au galop. Les parents fiers et désolés montent au premier étage et, par la fenêtre ouverte, ils aperçoivent leur fils qui va disparaître et, en levant les bras au ciel d'un geste symétrique, ils s'écrient en louant le Seigneur : « Qu'il est beau! qu'il est alerte! » Le reste du voyage fut plus simple encore, les événements imposant au nouveau souverain un rigoureux incognito. Il navigua sur le Danube, en



seconde classe, assis entre des sacs de marchandises, d'où il écrivit à l'empereur François-Joseph une lettre qui lui parvint. Il paraît qu'en ce temps-là les lettres arrivaient !

Chaque année en s'écoulant augmenta la nostalgie du prince Charles. Il écrivait à ses parents : « Ah ! fixer mes yeux sur vos chers regards ! Ah ! n'être autre chose qu'un enfant auprès de vous... » Et la veille de la Noël allemande, il avouait être plus triste encore...

C'est à la douce persuasion et à la naïve puissance des souvenirs tels que ceux-ci que dut s'arracher le roi Ferdinand, le jour où il estima que sa mission et son honneur de roi le commandaient. Lui aussi, il songea aux « chers regards ». Lui aussi, il pensa : « Ah ! n'être qu'un enfant là-bas... » Il lui fallut oublier les visages aimés, les paysages, les arbres, les rochers, toute sa jeunesse — et souffler une à une les bougies du petit sapin de Noël. Il lui fallut faire mourir tout cela en lui... lentement.

Il y parvint après une lutte où, selon sa propre parole, il se vainquit lui-même. Il y parvint à force de courage et de loyauté. Mais il était le roi. Il pouvait régner sur les autres, puisqu'il avait appris à régner sur lui-même.

En cet instant, c'est dans ce passé que la pensée du Roi s'absorbe. Mais elle ne s'y amollit pas, car, rompant le silence, le roi Ferdinand continue :

« Voyez-vous, de même que je vous disais, il y a un instant, que la grande alliée c'est la volonté, de même à notre époque la sentimentalité est la grande ennemie. Elle est habile à semer des embûches, à travestir la vérité, à dissimuler le vrai devoir. La sentimentalité, je la connais bien : je me suis assez battu avec elle... »

— Tout le monde, Sire, sait à quels sentiments vous avez dû faire violence.

— Oui, sans doute, j'aimais beaucoup ma famille. Elle a été dure, injuste pour moi. Il est naturel que dans la chaleur de la lutte la rectitude du jugement

s'altère. Mais tenez, je suis persuadé qu'à ma place n'importe lequel d'entre les miens eût agi comme je l'ai fait... »

N'est-elle pas profondément touchante la parole de ce souverain qui, se refusant à maudire ceux qui depuis cinq mois dans leurs manifestes et dans leurs journaux ne cessent de bafouer et d'insulter sa couronne, trouve le moyen dans le même temps, dans la même phrase, d'affirmer la dignité de sa mission royale et de prêter aux siens — à cœur perdu — une loyauté semblable à la sienne?



Le roi Ferdinand se dégage maintenant de cette émotion intime.

« Que la vie est singulière! reprend-il. Un grand nombre des officiers qui combattent contre mes troupes ont été mes amis, mes camarades de régiment. Je connais beaucoup Mackensen qui habite, paraît-il, mon palais à Bucarest. Je ne connais pas moins Falkenhayn. Mes adversaires estiment que tout cela devait créer des liens au roi de Roumanie. Ne savent-ils donc pas que les devoirs ont une hiérarchie que chacun de nous ne choisit pas, et que celui qui s'imposait à moi était de défendre la Roumanie et d'assurer son indépendance dans le présent et sa grandeur dans l'avenir? Les Allemands disent : « L'Allemagne au-dessus de tout. » Moi j'ai dit : « Mon devoir au-dessus de tout. »

« Une autre obligation morale m'incombera également dans l'avenir, et je la remplirai avec l'affection chaque jour plus grande que m'inspire le peuple roumain, c'est celle d'élargir la vie, d'augmenter le bien-être de tous ces paysans, sages, avisés, méthodiques et braves, qui se sont si vaillamment battus pour leur pays. C'est dans cette intention que dès maintenant, il faut prévoir et étudier ce qui, en Roumanie, sera la grande réforme d'après guerre : « la loi agraire ». Je

m'efforcerai avec mon gouvernement de lui donner la plus grande portée sociale, la plus grande efficacité pratique — et de la réaliser avec toute la largeur et toute l'équité possibles. Rien n'est plus difficile et plus délicat que d'établir une loi démocratique si l'on ne veut point qu'elle devienne démagogique — et qu'elle perde par cela même toute sa valeur. Cette loi mérite que l'on mette à son service toute sa conscience et tout son cœur, puisque c'est l'armée qui, rentrée dans ses foyers, en bénéficiera.

« Je demeure profondément reconnaissant à cette armée du formidable labeur qu'elle a fourni. Il lui a fallu supporter les plus rudes combats et aussi les plus dures privations. Comment ne serais-je pas fier d'unités aussi héroïques que l'ont été la 12^e, la 15^e et la 19^e division, et le régiment du Sereth, et le 9^e et le 4^e chasseurs?... »

Et le Roi poursuit cette énumération dont je n'ai pu retenir à mon grand regret tous les éléments. Puis, complétant l'expression de sa gratitude, il ajoute :

« Cette armée si éprouvée se reforme activement. Mieux aguerrie, mieux équipée, mieux instruite, elle aura au printemps une valeur nouvelle. Dans cette œuvre de reconstitution, j'apprécie hautement le concours si dévoué que me prête la mission française, sous la direction du général Berthelot, pour lequel j'ai tant de reconnaissance — et, qu'il me permette de le dire, d'amitié. Je conserve, vous le voyez, bel et bon espoir. J'ai été heureux hier encore de constater l'allure et la tenue de la 15^e division que j'étais allé visiter. J'ai vu là une batterie de quatre obusiers, deux obusiers russes et deux obusiers roumains qui tiraient cordialement à côté les uns des autres. Le commandant russe de la batterie a été blessé ; c'est un commandant roumain qui lui a succédé. Rien n'est plus capable d'affermir notre foi dans l'avenir et notre réconfort présent que cette noble fraternité d'armes avec la grande et vaillante Russie. J'ai la confiance parfaite qu'avec son aide puissante nous parviendrons

à chasser l'envahisseur. Je sais bien que dans leur colère nos ennemis ont affiché sur les murs de Craïova une proclamation où ils déclaraient que c'était à moi et non pas aux Roumains qu'ils étaient venus faire la guerre. Quelle sottise ! Ils devraient se rendre compte qu'à présent mon peuple et moi, nous ne faisons plus qu'un, que nous nous sommes fait l'un à l'autre tous les sacrifices et que ce sont eux-mêmes qui, sans y prendre garde, ont consacré cette indissoluble union. »



En disant cette dernière phrase, le roi Ferdinand ne chercha pas à dissimuler l'émotion qui le gagnait. « Mon peuple », il prononça ce mot comme le nom d'un enfant retrouvé. Peut-être, à vrai dire, en est-il ainsi. Il est difficile pour un roi de connaître ses sujets ; il est malaisé pour des sujets de connaître leur roi. Ils se voient peu, on ne les laisse jamais en tête à tête et lorsque parfois cela arrive, on les dérange tout de suite. Il faut pour changer cet état de choses des événements considérables ou violents. La guerre est l'un d'eux.

C'est grâce à elle que le roi Ferdinand et son peuple se sont brusquement trouvés en présence — et, si je puis dire, dans l'intimité. Ils se conurent, ils se plurent, ils s'aimèrent. Ce sont les étapes habituelles de toutes les histoires d'amour et d'amitié. Celle-ci est très belle. Les petits soldats moldaves et valaques aperçurent un beau soir passant dans leurs cantonnements et dans leurs tranchées, vêtu d'un drap presque pareil au leur, le regard droit et bon, l'expression cordiale, la main tendue, celui dont ils n'avaient aperçu jusqu'à ce jour que la photographie. Le souverain vit à l'œuvre ces hommes des campagnes endurants, patients et braves, qui le considéraient avec des yeux étonnés. Il vit couler leur sang, il n'entendit point leurs plaintes. Il leur dit, de mille manières

différentes, par ses actes, comme par ses paroles : « Vous souffrez ; je souffre aussi ; mes enfants, je vous aime ». Et ils répondirent : « Sire, nous vous aimons ! »

Ainsi se trouva consommée en Roumanie, pour son plus grand bonheur, l'union du peuple et du Roi. Cette union féconde en grandes conséquences, chaque jour sans doute la fortifiera davantage. Mais elle est désormais indestructible. Elle repose, en effet, sur une base triplement solide : la loyauté d'âme et la noblesse de cœur du souverain ; le dévouement et le courage de cette armée de paysans qui ont conservé intacte en eux, à l'abri de toute corruption étrangère, la race roumaine, si bien que le sang le plus riche coule dans les veines des plus pauvres ; et enfin la brutalité allemande, qui, furieuse et déconcertée de rencontrer un Roi là où elle pensait ne trouver qu'un complice, a maladroitement mêlé à sa couronne ce qu'il fallait d'épines pour qu'elle devînt à tout jamais royale.

LES TZIGANES SOUS LE CANON

EN traversant bien des villages au cours de cette terrible retraite de Dobroudja qui ne devait s'arrêter qu'au Danube, j'ai été frappé souvent au milieu de la panique générale par le calme et l'indifférence dédaigneuse qui régnaient dans les quartiers tziganes... Quartier est d'ailleurs un mot bien magnifique pour désigner la réunion misérable de quelques huttes de terre émergeant à peine du sol — dont les plus importantes — celles des riches — sont construites en fiente de vache, et les autres en boue des marais, et où deux ou trois trous percés dans le mur en guise de fenêtres sont juste assez grands pour laisser passer le rayon d'une étoile.

Ces sortes d'agglomérations, qui pourraient être

hottentotes, sont placées ordinairement à l'écart des autres maisons. Les Tziganes, assez nombreux entre le Danube et la mer Noire, préfèrent vivre à part. On les déteste et ils se plaisent à être détestés. Ils portent avec grâce et fierté je ne sais quelle lointaine malédiction, peut-être celle qui pesait déjà sur les parias de l'Inde, dont de vieux messieurs très savants, qui n'ont aucun intérêt personnel à prétendre cela, affirment que les Tziganes descendent. Il est, somme toute, flatteur pour des persécutés que leur nom propre soit devenu un nom commun. Les parias ont eu cette heureuse infortune. Cela prouve qu'ils ont su donner à leur malheur une publicité émouvante et qu'ils les ont chantés de façon harmonieuse. Peut-être étaient-ils bons musiciens. Ce serait un trait commun entre eux et leurs héritiers présumés.

Au milieu des populations si étrangement bigarrées de la Dobroudja — véritable planche pour musée ethnographique — parmi lesquelles nous avons vécu pendant plusieurs mois, je ne peux pas dire que les Tziganes, malgré leur affreuse réputation — qui est à peu près la seule chose qu'ils n'aient pas volée — nous aient paru tout à fait haïssables. D'abord ils sont trop pittoresques pour cela, et puis ils ne nous apparaissaient pas hostiles. Tandis que nous étions heureux de sentir notre revolver à notre côté en traversant les ruelles habitées par des tribus sordides de Tatares à la fois humbles et furieux, ou par ces Turcomans, aux yeux fuyants, dont les mains se tendent devant vous pour vous demander l'aumône, et se crispent en un geste de menace dès que vous êtes passé, nous demeurions sans défiance à l'égard des Tziganes, et intéressés par l'originalité exaspérée de leur type et de leurs mœurs.

**

Dans les villages que l'on devait évacuer devant

la poussée de l'ennemi, les Tziganes restèrent toujours les derniers. Jusqu'au moment de partir, ils se refusaient à rien changer à leurs habitudes. Nous les voyions musier devant le seuil boueux des pitoyables huttes qu'ils habitent avec magnificence. A l'intérieur, deux trous séparés par un mur de deux mètres de hauteur ; le premier trou, c'est le salon. C'est là que les Tziganes reçoivent et qu'ils donnent leurs soirées de musique. Le second trou représente la chambre à coucher. C'est là qu'ils dorment pêle-mêle, les vieux, les jeunes, les femmes, les enfants, auxquels se joignent généralement quelques animaux, un chien, un mouton, des poulets. La nuit venue, toutes ces choses vivantes s'entassent les unes sur les autres dans une atmosphère de graisse brûlée, de chaleur moite, et de vermine. Tout cela repose, geint, se gratte et rêve jusqu'au matin.

Dès l'aube, les gens et les chansons s'éveillent en même temps. Chansons lentes, traînantes, psalmodiées ; chansons vives, rythmées sur de vagues cadences de mazurka par des voix souples et subtiles. De même que les Bulgares ne chantent jamais, les Tziganes chantent toujours. Ils paraissent y être condamnés. Les shrapnells éclatant à proximité de leurs terriers ne suffisent pas à les déranger. On fait taire une batterie plus facilement qu'un musicien. Ces chanteurs étranges restent indifférents à tout ce qui n'est pas leur mélodie et l'instrument dont ils l'accompagnent, la « cobza ». On les appelle communément en Dobroudja les « lautari ».

C'était la distraction favorite des avant-postes d'y faire venir, à la tombée du jour, une troupe de lautari et d'écouter leurs airs bizarres. Ils accourent volontiers au premier appel et regardent avec curiosité ces soldats couverts de poussière, qui restent là cramponnés au sol, pour défendre la terre. La terre n'est-elle pas à tout le monde ? Ah ! s'il s'agissait de sauver une chanson ! Combien de

petits concerts se donnèrent ainsi dans les claires nuits de septembre et d'octobre, à l'abri d'une crête bien défilée. Cela se prolongeait parfois assez tard. On n'avait guère le temps de dormir. Le canon se lève de bonne heure. Et les Tziganes revenaient en courant jusqu'au village, rapportant des « banis », de quoi ne point travailler pendant quelques jours.

Travailler leur paraît une sorte de calamité. Ils n'y consentent que pour deux raisons : d'abord lorsqu'ils ont faim (mais ils se contentent de si peu de chose qu'ils ont rarement faim), et puis lorsque leur tambourin ou leur guitare sont cassés. Alors, il n'y a point de sacrifices qu'ils ne fassent pour les réparer bien vite. Dès qu'ils ont réussi à mettre des cordes fraîches à leur « cobza », de nouveau ils sont riches. Ils n'ont besoin de personne. Et l'on a besoin d'eux. Point de banquet ou de fiançailles qui puissent se passer des « lautari ». Ils apportent à l'amour les chansons qu'il désire.

Un certain nombre de Tziganes condescendent cependant à accomplir des travaux manuels. Ceux-là se sont tous spécialisés dans l'industrie du fer. Peut-être leur paraît-elle plus gaie qu'une autre. Peut-être goûtent-ils les sonorités graves ou allègres du métal résonnant sous le marteau. L'enclume a ses chansons. Ils raccommodent les clochettes des brebis, les sonnailles des bœufs et des buffles, ils accordent l'harmonie des troupeaux ; ils remettent en voix les grelots des « carroutza », et rendent sa gaieté à tout ce qui carillonne, ou tintinnabule ! Mais, depuis six mois... ils ont été réquisitionnés pour cercler des roues de canon, pour radouber de vieux caissons, pour retaper des camions en détresse. Aussi sont-ils de très mauvaise humeur.

Ils trouvent absurde que des hommes réparent aujourd'hui avec tant de peine ce que d'autres hommes demain briseront exprès de nouveau. Cela les exaspère, et ils ne se gênent point pour le dire aux officiers chargés de leur apporter des ordres.

Ils ne s'exécutent parfois que sous la menace. On n'hésite pas à la leur prodiguer. Que deviendrait-on sans eux ? Les Roumains se refusent pour la plupart à travailler le fer. M. Georges Danesco, qui sait tout des choses de la Dobroudja, affirme qu'ils le considèrent comme impur parce que les mains de Jésus ont été percées de clous de fer. Et puis, il paraît que c'est très fatigant de travailler le fer.



Les Tziganes acceptant une besogne régulière ne forment qu'une très petite minorité. Les autres leur en font sans cesse le reproche. Ils estiment qu'en travaillant de leurs mains, ils manquent en quelque sorte à leur destinée et à leur race. Dénués de tout, ils conservent un air de détachement, de supériorité aux événements, d'aristocratie. Ils ont reculé les limites de la misère et ils gardent pourtant le pouvoir de mépriser toutes choses et toutes gens. D'un geste présomptueux ils vous montrent l'entrée sordide de leur mesure comme le seuil d'un palais — et il leur suffit, accroupis en famille, de grignoter un épi de maïs pour que ce repas ait l'allure d'un festin.

Ils vivent un rêve mystérieux et se refusent à entrer en rapport avec la réalité. Ils estiment n'avoir pas plus besoin du secours de la foi que de la protection de la loi. Ils disent par sarcasme que « leur église a été faite en fromage que les chiens ont mangé ». Ils se drapent dans des guenilles aux tons violents, à l'ordinaire jaunes ou bleues, et sur leur peau brune, toute frottée de soleil, ces pauvres bouts d'étoffe deviennent tout de suite somptueux et paraissent arrachés au manteau d'un roi.

Farouchement épris de liberté, fiers de leur beauté, de leur corps souple et mince, de leur visage au nez régulier, aux sourcils arqués, aux dents éclatantes, ils respirent avidement le vent

qui souffle de la mer ou du fleuve. Ils ignorent toute morale, parce que la morale se met difficilement en musique. Ils vendent leurs femmes ou leurs filles, lorsqu'elles sont ou trop sages ou trop folles. Ils pillent leurs voisins s'ils ne leur sont pas sympathiques, et jusque dans leurs forfaits ils restent singulièrement artistes. L'ennui leur est insupportable, et dans l'existence en apparence la plus monotone, ils n'admettent pas la monotonie ? Comment font-ils donc ? Oh ! c'est bien simple. Pour changer leur horizon et leur âme, il leur suffit, comme aux boîtes à musique, de changer leurs chansons.

Emportés dans le mouvement formidable de la bataille, balayés par les poussées furieuses des Bulgares et des Austro-Allemands, les Tziganes ne se sont pas émus autrement. Lorsque les obus se rapprochaient trop de leurs tanières, ils chargeaient lentement leurs chariots, y plaçaient pêle-mêle femmes, enfants, animaux et s'en allaient plus loin, sans se presser, avec indifférence. Que leur fait-il d'habiter plus au Nord ou plus au Sud ? Ils chanteront aussi bien en Bessarabie qu'en Dobroudja, et lorsque la grande lumière de l'été inondera la terre de ses bienfaits, les fichus dénoués autour du cou doré de leurs femmes leur paraîtront aussi éclatants de l'autre côté du Danube.



Le contact d'une telle race avec la guerre moderne est certainement l'un des phénomènes les plus inattendus de la grande lutte. Tous les Pierrots de la lune, tous les petits personnages des éventails persans, toute la troupe bariolée de la comédie italienne, tout ce que l'imagination et la chimère ont pu créer de plus charmant et de plus fou, dégringolant tout à coup au milieu de la bataille, n'y serait pas plus dépaycé.

Comment les Tziganes allaient-ils se tirer de cette

formidable aventure pour laquelle ils étaient si peu faits? Quelle conduite, quelle attitude allaient-ils adopter? Iraient-ils, selon leur tempérament habituel, jusqu'à dédaigner la guerre? Ils la dédaignèrent, et il m'a été permis d'apercevoir le geste même de leur dédain.

C'était l'un des derniers jours de Constanza. Nous en étions dans ce seul après-midi à notre cinquième bombardement par avions. L'ennemi, pressentant le débarquement prochain des troupes russes annoncées de Sébastopol, inondait de bombes la ville et le port. En me rendant au vaisseau-amiral russe le *Rostislav*, je passai devant une sinistre clôture qui entourait un magasin des docks. Les planches de cette barrière étaient couvertes de sang et de cervelle giclée qui sous les rayons d'un soleil ardent semblait bouillir. Plusieurs malheureux avaient été broyés là quelques minutes auparavant. Au même instant, un bruit de guzla et de tambourin retentit. Une bande de Tziganes qui venaient de donner aubade à des officiers russes remontaient la chaussée. Ils étaient précédés par un vieillard à turban qu'ennoblissait une grande barbe blanche. Ils allaient d'un pas allègre, rythmé, presque un pas de danse. En passant devant le mur rouge, la petite troupe soudain silencieuse s'arrêta brusquement, mais à peine. Les Tziganes jetèrent sur ce sang encore chaud un regard surpris. Puis le grand vieillard haussa nonchalamment les épaules. Les compagnons l'imitèrent, et sur le geste de son bras levé, tous repartaient en reprenant à une cadence plus vive encore la chanson interrompue. Et je revois encore devant cette horreur ce haussement d'épaules qui signifiait : « Cela ne nous regarde point, ce n'est pas notre affaire. C'est bien inutile, bien puéril, et puis vraiment trop bête. Notre chanson vaut mieux »

A la tombée du jour, le quartier tzigane de Constanza, qui est situé sur la hauteur, avait son aspect et son mouvement accoutumés, bien qu'on eût

signalé de nouveaux avions à l'horizon. Les portes et les fenêtres de ses petites maisons qui, juchées sur la falaise, pourraient avoir une admirable vue sur la mer Noire — qui est si bleue! — ouvrent toutes du côté de la terre. Il paraît que les Tziganes prennent soin qu'il en soit ainsi. Le bruit du flot les incommode et les trouble d'une façon désobligeante lorsqu'ils jouent de la « cobza ». Au fond, c'est une jalousie de musiciens.

Ce soir, devant les portes, les enfants grouillent en nombre prodigieux. Ils se roulent dans la poussière, mais leur peau bronzée ne se salit pas. Les parents ne s'en occupent guère. Accroupis sur les seuils, ils cherchent à apercevoir les avions et ils comptent les étoiles. Un vieux petit rabougri, le menton prolongé par une barbe de bouc, raconte des histoires au milieu d'un cercle d'yeux noirs et de dents blanches. Il paraît que c'est un fou, mais qu'il a une grande autorité et que ses conseils sont toujours suivis. Il a décidé, dit-on, que si les Bulgares arrivaient — hélas! ils ne sont pas loin — personne ne quitterait sa demeure. Il possède un sort qui suffirait à les foudroyer au cas où l'on aurait à se défendre contre eux. Il y a là de quoi rassurer des esprits raisonnables. Les Tziganes attendront donc le lendemain avec sérénité. De-ci de-là, des instruments s'accordent. Le canon qui tonne vers le Sud fait la basse. Un brancard traverse la rue tortueuse, porté par deux miliciens; il ramène le cadavre déchiqueté d'un petit « cobzar » qui a été atteint par une bombe dans une rue de la ville, tandis qu'il jouait devant la porte du dernier café entr'ouvert. Les Tziganes jettent à peine les yeux sur la civière d'un air distrait et reprennent leur absence d'occupation. Ils n'ont ni le respect ni la crainte de la mort. Elle leur serait même tout à fait indifférente s'ils étaient sûrs que l'on pût continuer sous la terre la chanson commencée dessus. Aussi n'ont-ils salué, ni d'un geste, ni d'une prière, le corps du petit « cobzar ». Ils négligent la mort

comme ils négligent la bataille qui, à chaque minute, se rapproche d'eux. La cause de toute cette violence, le but de l'immense et sanglant effort leur échappent. Seuls probablement en Europe ils y seront restés étrangers. N'allez point penser qu'ils soient lâches ou même craintifs. Ils ne fuient pas devant les obus. Beaucoup d'entre eux ont été tués sur le pas de leur maison. Ils sont morts sans rien redouter, mais sans rien comprendre, égarés au milieu du conflit des grandes races, eux dont la race très pure, et chassée de partout, n'a plus que quelques vagues représentants, disséminés par le monde sous des vocables divers : zingari, gitanos, gypsies, bohémiens, car il ne leur a pas été permis de conserver pour s'y réfugier et pour y retourner ce minimum de patrie : un même nom.

Ignorant d'où ils viennent comme ils ignorent où ils vont, n'accordant au mot frontière aucun sens précis, ne se préoccupant que du cours des saisons, de celui des astres, et du rythme de leurs chansons, ils ne possèdent ni un exemple à suivre, ni une tradition à renouer, ni une idée à défendre, ni une province à reconquérir, et ils ne sont en quelque sorte — et c'est à la fois leur grâce et leur malédiction — que les irrédentistes de la Fantaisie.

UN HÉROS : LE D^r JEAN CLUNET

OUI, un héros, et le plus simple, le plus résolu de tous, résolu à ne céder son poste qu'à la mort, — et qui ne s'en laissa évincer que par elle. Il vient d'expirer victime de la terrible épidémie du typhus exanthématique qui désole la Roumanie, dans l'hôpital qu'il avait créé de toutes pièces. Au chevet des malades qu'il assista, jusqu'à son dernier souffle, de toute sa science et de toute sa foi : deux sœurs ennemies qui s'étaient réconciliées dans son grand

cœur. Nous qui l'avons connu, sur le lieu même de son suprême dévouement, nous qui avons su au jour le jour — non certes par lui — de quel zèle ardent et minutieux il était capable, nous garderons pieusement son souvenir comme celui d'un des plus fiers, d'un des plus grands Français qu'il nous ait été donné de rencontrer...

Ce n'est point seulement pour sa mort, c'est aussi pour sa vie que Jean Clunet est digne d'être admiré. Cette vie, il faut que ceux qui l'ignorent sachent ce qu'elle a été — et à quel point elle fut ennoblie par cette noblesse et cette beauté : un sacrifice toujours renouvelé et toujours consenti.

Jean Clunet est le fils de l'avocat célèbre, qui dans toutes les questions de droit international s'est acquis une juste et grande renommée. Ancien interne des hôpitaux, préparateur à la Faculté de médecine, reçu médecin agrégé pour la chaire d'anatomie pathologique à la Faculté de Nancy, Jean Clunet se donna à la science avec une ardeur infatigable et une ferveur où l'esprit et le cœur ne se séparaient point. Ce qu'il fut comme savant, d'autres le diront. Je voudrais noter seulement pour ma part, ayant assisté, si l'on peut dire, à l'apothéose de son sacrifice, quelques épisodes d'une existence qui fut l'une des plus poignantes manifestations de notre énergie nationale.

La parole qui résume le mieux l'abnégation de tous les instants, le complet oubli de soi qui furent la règle de conduite de Jean Clunet — et, depuis la guerre, son mot d'ordre, — c'est assurément cette phrase qu'il aimait à répéter : « On ne peut être certain, disait-il, d'avoir rempli tout son devoir envers son pays que lorsqu'on lui a donné sa vie. » Clunet a voulu parvenir à cette certitude — qui sera son honneur et sa gloire.

Jean Clunet avait toujours eu pour le sacrifice une sorte de prédestination. La pensée lui en était si familière que les souffrances qu'il pouvait lui imposer lui paraissaient toutes naturelles. Partout

où il y avait à se dévouer, à sauver des existences, à reconforter des âmes, Clunet était là. Lorsque les circonstances ne lui permettaient pas de prévoir l'endroit élu où il y aurait le plus de périls à courir, le hasard venait à son secours.

Au printemps de 1912, Clunet fait un voyage au Maroc — un voyage d'agrément — mais d'où il entend bien retirer un profit pour son expérience scientifique. Un jour, un serviteur marocain qui s'était attaché à lui, comme tous ceux qui l'approchaient, conquis par ce rayonnement moral qui ne connaît ni race ni frontière, lui dit :

« Maître, tu dois partir... vite, vite, bien vite... On va massacrer tous les roumis... »

Bien qu'il n'eût aucune consigne à respecter, vous pensez bien que Jean Clunet resta. Le lendemain éclatait la terrible révolte de Fez, qui ne recula devant aucun excès d'horreur : massacres, lynchages, tortures. Il habitait, avec deux de ses camarades, au fond d'une impasse ; les insurgés n'osèrent point pénétrer dans ce boyau, facile à défendre, mais ils en gardèrent l'entrée. Vingt-quatre heures plus tard, deux caïds, que Jean Clunet avait soignés, envoyèrent leur escorte à son secours. Une fois libre, Clunet, sans craindre l'émeute sanglante qui gronde encore, se précipite partout où il y a des blessés. Les mourants l'appellent et les vivants le menacent. Clunet est à son affaire. Il est dans son élément ; il retrouve tout son équilibre. Il panse, il opère, il sauve. Et lorsque cette dure besogne est achevée, il apprend que dans la population juive, réfugiée et entassée dans d'immenses cours devant les cages des fauves du Sultan, des épidémies sont sur le point d'éclater. Il s'y précipite, prend toutes les décisions préservatrices, évacue les premiers atteints, procède à toutes les mesures de désinfection et parvient à éviter le fléau. Et après deux mois de ce zèle, il retourne en France, estimant qu'il avait tout de même fait ce qu'il avait voulu faire : un voyage d'agrément.



La grande guerre éclate. Vous devinez déjà que Clunet fut dès le premier jour en première ligne. Médecin au 332^e de ligne, il est aux avant-gardes à la bataille de Charleroi. Et puis, c'est la retraite au cours de laquelle il a deux ordonnances tuées à côté de lui, et ses deux chevaux successivement écrabouillés au moment où il va monter en selle. N'importe, c'est une belle vie : il y a des blessés à soigner et des gens bien portants à reconforter. Clunet se donne à tous. Le 332^e recule ainsi jusqu'à l'Aisne, aux environs de Berry-au-Bac. Là, il est chargé de tenir une position redoutable, intenable. Il s'y agrippe, il s'y cramponne, malgré l'intensité du bombardement et la violence de la mousqueterie. Jean Clunet a établi son poste de secours au point le plus exposé, parce que c'est là qu'il peut le plus vite recevoir les blessés. Enfin son régiment est obligé de reculer précipitamment et de passer l'Aisne en toute hâte. Clunet est des derniers à suivre le mouvement de retraite. Il a un troisième cheval tué sous lui et il doit traverser la rivière à la nage.

De l'autre côté de l'Aisne, le 332^e s'établit solidement dans des tranchées. La position est solide et se fortifie chaque jour. La lutte furieuse s'apaise. La vie devient plus calme, plus monotone. La guerre, comme disaient les Goncourt, se fait « bonne femme ». Clunet s'ennuie. C'est si long un jour sans se dévouer. Aussi lorsqu'il entend raconter qu'une expédition se prépare à aller aux Dardanelles, il se dit : « J'irai... J'y vais. » Et il y va.

Aux Dardanelles, Clunet donne son maximum d'énergie, de dévouement. Les épidémies se multiplient, mortelles, variées. Il les combat toutes. Sous le feu, il assainit les tranchées de première ligne, en enterrant les cadavres la nuit. Il se défend

le revolver au poing contre les patrouilles turques pendant cette lugubre besogne — et il sauve à la fois les morts et les vivants. Il réussit à amener au camp de l'eau potable et à établir avec mille difficultés un service chargé de transporter les cadavres des chevaux et de les jeter à la mer. Un jour, en une seconde, il est foudroyé par un mal atroce qui tord ses membres et met sa tête en feu : c'est la fièvre redoutable que les coloniaux connaissent bien et qu'ils appellent la « dingue ». Il est sur le point d'y succomber. Mais des hommes d'une telle trempe ne meurent point si aisément. Clunet se remet et il quitte les Dardanelles — le dernier. Le dernier dans la retraite, le premier dans l'avance. C'est sa place. Il l'a choisie. Il la garde.

Jean Clunet séjourne alors un mois à Paris. Il y passe ses journées à l'Institut Pasteur, où il avait beaucoup travaillé naguère, et où il profite de tout ce que l'on vient d'apprendre sur les maladies contagieuses. « Je préfère les maladies contagieuses, disait-il, je ne sais pas pourquoi. » Nous, nous savons. C'est parce que ce sont celles où le médecin court le plus de risques en les soignant. Clunet attend, il s'impatiente, il guette le nouveau dévouement à fournir. Déjà un mois... il est lent à venir. Le voici. Une violente épidémie de typhus exanthématique sévit à Corfou dans l'armée serbe. Clunet se dit : « J'irai... J'y vais. » Et il y va.

On l'a prié auparavant de faire un petit détour. Il s'agit tout simplement de passer par Salonique afin d'y déposer et d'y installer un laboratoire. Clunet fait route sur la *Provence*.

Le vaisseau est torpillé et commence à couler. Les officiers mécaniciens, prévoyant la catastrophe, ont préparé des radeaux. On les jette par-dessus bord. Clunet gagne l'un d'eux à la nage. Il est sauvé. Mais non, car il n'a qu'une pensée, sauver les autres... Au risque de chavirer cent fois, il dirige tant bien que mal le radeau de droite à gauche et recueille des naufragés. Cinq, puis dix... puis

quinze... Ceux qu'il a pu arracher au sinistre lui crient : « Assez!... assez!... Nous allons couler ». Mais Clunet estime qu'il peut encore sauver deux existences. Il les sauvera. On grogne autour de lui, on le menace presque. Il a conservé son uniforme, ses galons. Il ordonne le silence; il commande l'obéissance. On se tait, on obéit, et bientôt deux malheureux sont encore amenés à bord de l'embarcation.

L'un d'eux est blessé gravement à la tête. Clunet le panse. Mais il faut nourrir les autres. Il réussit à joindre sur les flots quelques pains ballottés sur les vagues et une trentaine de pommes. Il faut prévoir que les secours arriveront peut-être tard... peut-être pas. Ce n'est qu'au bout de dix-huit heures qu'un navire apparaît... et les recueille, — dix-huit heures pendant lesquelles Clunet a soutenu les courages défaillants, stimulé les énergies, dompté les révoltes sourdes, dissipé les mauvaises humeurs à force d'énergie, de cœur, d'esprit, — à force d'être Jean Clunet.



Ce fut ensuite Corfou. Au typhus est venu se joindre la dysenterie. Les deux maux font de pareils ravages dans l'armée serbe. Clunet ne quitte ni le jour ni la nuit le chevet des blessés. Il est atteint lui-même par la dysenterie. Mais il n'interrompt pas pour cela son service. Il épie, il observe l'épidémie. Il a constaté que le traitement par les laitages ne donne que de médiocres résultats. Il lui substitue le traitement par la viande crue qui réussit mieux. Il ne quitte Corfou que lorsque le mal est conjuré, et il revient en France.

Mme Jean Clunet est à la gare. Elle est en noir, mais pas en deuil. Petit à petit, avec toutes les trouvailles d'une tendresse infinie, elle apprend à son mari que leur fils, leur fils unique, un enfant de cinq ans, est mort il y a trois jours. C'est le sacrifice imposé qui vient s'ajouter à tous les sacri-

fices consentis, le plus cruel, le plus affreux de tous. Clunet ne s'abîme pas longtemps dans sa douleur. Seule la souffrance des autres hommes l'arrache à la sienne. Il sait qu'en Roumanie des épidémies viennent de se déclarer, que le typhus exanthématique, avec lequel il s'est déjà mesuré, y fait des victimes. Comment pourrait-il aller ailleurs? Il dit : « J'y vais. » Mais, cette fois, Mme Clunet répondit simplement : « Moi aussi. » Et ils partirent.

**

Dans la villa spacieuse de Greerul, près de Jassy, qui s'appelle aujourd'hui l'hôpital Clunet, M. et Mme Clunet ont installé un hôpital pour contagieux. Ils y ont soigné d'abord la fièvre récurrente et le typhus exanthématique, et, ensuite, lorsque l'épidémie eut pris de plus grandes proportions, le typhus seulement. Jean Clunet fut tout dans cet asile de la maladie : architecte, menuisier, vitrier, sourcier, ravitailleur, médecin. A force de se pencher sur les moribonds, d'ensevelir les morts, d'épouiller les vivants, il finit par contracter le terrible mal. Il y succomba le treizième jour. Il avait demandé à être enterré auprès de l'hôpital qu'il avait fondé. Il y repose pour l'éternité. Il n'a pas voulu quitter le poste qu'il s'était assigné, même par delà la mort.

Jean Clunet laisse derrière lui une admirable compagne. Je n'ai jamais vu de douleur plus noble et plus digne que la sienne, de douleur plus française. Je me suis incliné avec respect devant celle que l'espoir d'une maternité prochaine rattache seule à la vie. Elle m'a dit simplement :

« Pourvu que ce soit un fils ! »

**

Nous avons conduit Jean Clunet à sa dernière demeure. Il était en glorieuse compagnie. Le même

jour, en effet, dans la même cérémonie, entre une haie de soldats roumains d'un côté et russes de l'autre, nous accompagnions la dépouille mortelle du colonel Dubois, de la Sœur Antoinette, de l'infirmière Phlipp et d'un simple soldat. Ainsi se trouvaient réunis pour la douleur de leur famille et la gloire de leur pays ces cinq victimes de la guerre qui évoquaient si nettement le courage du chef tombé face à l'ennemi, l'abnégation du savant martyr de sa science, celle de la religieuse martyre de sa foi, celle de l'infirmière martyre de son devoir, et l'humble résignation du petit troupier qui succombe à son poste.

Le long du parcours, un petit garçon demanda à son père :

« Qu'est-ce que c'est que tout ça ? »

Il lui répondit :

« C'est de la France qui passe. »

QUELQUES PRISONNIERS BULGARES

PENDANT les semaines qui précédèrent l'intervention roumaine, un certain nombre d'insanités distinguées eurent cours sur la conduite qu'allait soi-disant tenir la Bulgarie à l'égard des soldats du roi Ferdinand, alliés à ceux du Tsar. J'ai entendu à ce moment plusieurs personnalités, on ne peut mieux qualifiées, semblait-il, pour connaître les plus secrètes intentions des peuples balkaniques, affirmer avec cette parfaite assurance que l'on n'apporte guère que dans l'erreur :

« La frontière bulgaro-roumaine ne sera que ce
« que nous autres, hommes compétents, nous
« appelons un « front de surveillance ». Vous
« pensez bien que des Bulgares ne s'aviseront pas
« de tirer contre des Russes. Leurs fusils leur tom-
« beraient plutôt des mains. Songez que la plu-

« part des officiers bulgares ont fait leurs études
 « dans les écoles militaires de Péetrograde. Songez
 « que leur caractère slave a prévalu sur leur carac-
 « tère mongolique et que jusqu'à ces derniers
 « temps — enfin, jusqu'au sixième siècle — (les
 « siècles comptent si peu pour les hommes vrai-
 « ment compétents !) ils habitaient les bords de la
 « Volga, où ils mangeaient du caviar et inaugu-
 « raient les premiers *zakouski*. Comment voulez-
 « vous, dans de semblables conditions, que ces
 « braves gens osent combattre avec violence ? Ni
 « leur intérêt ni leur instinct ne sauraient les y
 « pousser. Et puis, comme les Russes, comme les
 « Roumains, ils sont orthodoxes. Évidemment, il
 « y a leur roi Ferdinand qui n'est pas un homme
 « absolument sûr, mais un traître ne fait pas le
 « printemps. Et puis, il est poltron ; il tient beau-
 « coup à ses bagues, à ses lévriers et à ses œillets.
 « Il ne risquera pas de faire abîmer tout cela pour
 « le plaisir. Nous aurons là un front de surveil-
 « lance et rien de plus. »

Ainsi parlait l'homme compétent, tandis que plusieurs divisions bulgares s'avançaient en bon ordre vers Turtucaïa, et que d'autres se développaient en demi-cercle au sud de Bazargic-Dobrici, menaçant les marches méridionales de Dobroudja.

Au début de la campagne, pendant trois semaines environ, le front de Dobroudja fut exclusivement tenu par des troupes bulgares. Ce n'est qu'ensuite que vinrent prendre place sur la ligne de feu, à l'extrême gauche en face de Rasova, deux régiments allemands, et à l'extrême droite deux divisions turques — qui furent elles-mêmes étayées et remplacées en partie par la 217^e division allemande — dont l'arrivée rompit l'équilibre et détermina la retraite générale.

On se fait, avant de les avoir vues à l'œuvre, une idée singulièrement fautive de l'allure et du mouvement des troupes bulgares. Sous prétexte que de généreux ethnographes leur prêtent je ne sais quelle

parenté avec les Huns, on s'imagine volontiers des hordes vociférantes, impétueuses, rugissantes, fonçant sur l'ennemi, dans un désordre qui est l'effet d'une barbarie native. Rien n'est plus contraire à la vérité. Le soldat bulgare est essentiellement prudent, circonspect. Il ne s'aventure pas à la légère. Il use plus de ruse que de violence. Il excelle à s'abriter, à profiter du moindre fossé, du moindre sillon ; il se terre vite et redoute l'assaut à l'arme blanche. Chaque fois qu'ayant dû leur céder du terrain nous les avons vus s'avancer, ce fut toujours en ligne de tirailleurs très espacés, faisant en courant cinquante mètres, puis se jetant à plat ventre et ne recommençant à progresser que protégés par des rafales de grosse artillerie. En aucune circonstance, ils n'ont ni poussé, ni forcé — à part quelques raids d'escadrons isolés. Au reste, excellents soldats, disciplinés, très braves mais sans témérité, obstinés mais sans enthousiasme. Bien armés, bien équipés, chaudement vêtus dans leurs petits uniformes brun foncé à col et à épaulettes rouges, coiffés de casquettes à peu près semblables à celles des Russes, ils forment des régiments redoutables commandés presque tous par des officiers de Mackensen, dont ils acceptent très docilement le joug brutal. Autant nous avons toujours senti les Turcs impatients de secouer cette autorité imposée, autant les Bulgares paraissent la trouver légitime.

**

Tous les prisonniers bulgares qui sont passés entre nos mains nous ont donné la même impression de patience, d'indifférence, de soumission. Par exemple, s'ils sont courageux pendant le combat, ils s'effondrent dès qu'ils sont captifs. Ils emploient alors pour vous apitoyer toutes sortes de moyens souvent prémédités.

Je retrouve dans mes notes : Manieff, sergent au

31^e régiment d'infanterie. Un petit homme aux épaules carrées, aux gros sourcils qui se rejoignent sur un nez camard. Ah ! qu'il a l'air humble, soumis et doux ! Il pleurniche d'un œil et vous fixe de l'autre. Il vient d'être pincé avec tout son petit poste dans un coup de main heureux. On lui pose la première question d'usage :

« Votre âge ? »

Le petit homme ne répond pas à la question. Il semble faire un effort de mémoire, il prend sa respiration et débite avec volubilité :

« Mon père a combattu en 1877 devant Grivitza avec les Roumains et les Russes qui furent ses frères d'armes. Avant que je parte, il m'a dit : « Mon fils, il faut que tu ailles te battre, d'abord parce que c'est ton devoir et ensuite parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Mais tu vas me jurer sur les saintes icones que tu ne tireras pas un coup de fusil contre les Russes et contre les Roumains. » Je lui ai répondu : « Mon père, je vous le jure ». Et j'ai tenu mon serment... »

La voix douce, l'expression volontairement naïve, il achève son petit récit avec une remarquable assurance. Il a l'air enchanté de l'effet qu'il produit. Il n'est pas difficile. Une odeur nauséabonde émane de ce petit homme brun. Nous lui demandons :

« Votre profession ? »

Il répond à la lettre :

« Employé dans une fabrique d'essence de roses ! »

C'est donc ça !

Autre interrogatoire. Celui-ci appartient au service d'arrière. Il soignait les chevaux d'un colonel. Il s'est trompé de chemin et il est tombé dans une patrouille russe. Il dit avoir approché le Roi. C'est un snob. Il était soi-disant palefrenier au palais de Sofia. Il a tenu à plusieurs reprises le cheval du

souverain pendant que celui-ci se mettait en selle. Il affirme que c'est une opération compliquée et que pour qu'elle réussisse il faut un tabouret. A ce moment, le Roi défend qu'on stationne aux alentours, par peur du ridicule ou d'un attentat. Il a d'ailleurs des manies singulières, le roi Ferdinand. C'est ainsi qu'il passe son temps à faire changer les serrures du palais, dans la crainte que des candidats régicides n'en aient pris l'empreinte. Mais pendant qu'on y est, le jeune palefrenier nous assure que l'on change également les serrures des écuries. Ferdinand tient beaucoup à ses chevaux, à deux surtout, parce qu'étant de robe isabelle, il estime qu'ils lui portent bonheur.

Ces quelques traits trouvent à merveille leur place dans le portrait en pied de ce monarque boursoufflé de frayeur et d'ambition, poltron et cruel, Valois adipeux et calife dégénéré, sertissant la trahison comme un bijou, portant la lâcheté en aigrette et abandonnant les plus beaux dons aux conseils de sa fourberie et de sa peur. Au moment où il pouvait songer à se faire couronner empereur de Byzance à Sainte-Sophie, un de nos hommes d'État avait dit fort spirituellement de lui :

« Ferdinand..., mais jamais il n'osera!... Il y a le choléra à Constantinople! »

Le mot fut répété à son bénéficiaire qui, ayant à quelques jours de là rencontré un Français de marque, lui dit :

« A propos, si vous voyez M. X..., vous serez bien aimable de lui dire de ma part que le choléra qui m'a empêché d'aller à Constantinople s'appelle la Russie. »

Excellente et vive réplique tout à fait digne de celui qui, depuis la veille prince de Bulgarie et se préparant à partir pour ses Etats, répondait à l'un de ses oncles d'Orléans, qui estimait que cette aventure serait de brève durée et qu'il fallait la considérer, si l'on peut dire, comme une couronne d'aller et retour :

« N'ayez crainte. Je resterai plus longtemps que

vous ne pensez. La position de la Bulgarie est excellente. Je serai placé là comme une puce à un endroit où l'Europe n'aime pas à se gratter. »



Presque tous les prisonniers que nous avons faits sur le front de Dobroudja sont des paysans, sauf dans un secteur occupé par la division de Sofia. Quand on leur demande quelle est leur profession, ils répondent à l'ordinaire : « Maraîchers... jardiniers », et toujours avec une évidente satisfaction. Il semble qu'ils aient une fierté potagère. C'est que la culture des jardins est chez eux une industrie quasiment nationale. Ils vont l'exercer dans les pays voisins. En Roumanie et en Hongrie, on ne rencontrait guère de jardiniers qui ne fussent Bulgares. Lorsqu'ils ont gagné ainsi un petit pécule, ils retournent chez eux et cultivent alors des haricots et des petits pois dont ils sont les propriétaires. La greffe des roses et la bouture des œillets n'ont pas de secrets pour eux et ils alimentent régulièrement les fabriques de parfums, assez nombreuses dans certaines parties de la Bulgarie. Le voisinage des fleurs n'a pas adouci leurs mœurs ; ils les vendent sans les respirer. Leur aspect est presque toujours le même : ils ont le front bas, très étroit, les pommettes saillantes, le menton carré, les lèvres épaisses, bien que la bouche soit généralement petite. Dans leur structure générale, dans leur façon de se tenir, de marcher, on remarque tout de suite je ne sais quoi d'épais, de gourde, de mal raboté. Ce sont des hommes inachevés. Ils n'ont pas l'air, pour ainsi dire, d'avoir été faits individuellement, mais à la grosse, par bataillons. Lents à comprendre, ils sont laborieux, patients dans l'effort, âpres au gain, très économes ; ils sont dénués à un point surprenant de tout instinct spéculatif, de tout pouvoir et de tout désir de progrès, d'amélioration morale ou matérielle. Partout où ils sont, ils vivent

à part, et conservent, sans qu'ils s'atténuent en rien, leurs signes distinctifs, leur relief épais et lourd. Ils sont à peu près uniquement carnivores. Leur but, ici bas, semble être d'échanger des légumes contre de la viande ; quand ils y parviennent, cela leur suffit. Ils n'ont jamais entendu raconter un vieux conte à la veillée ; la légende n'a pas accroché un seul de ses fils d'argent aux vieux arbres de leurs forêts. C'est le seul peuple d'Europe qui ne possède pas de folklore. C'est la seule armée qui ne sache pas de chansons de route. Les hommes avancent têtus, silencieux, durs à la peine, indifférents, cruels sans violence, et vainqueurs sans joie ; ils ne chantent pas !...

Les exceptions à ce modèle uniforme sont rares. J'ai rencontré l'une d'elles dans la personne d'un bicycliste de la 1^{re} division de cavalerie, composée des 1^{or}, 2^e, 3^e, 6^e et 9^e régiments. Celui-là s'exprimait volontiers et facilement. Sa fureur contre les Allemands débordait. Il venait d'être dépouillé, à Mangalia, par trois ordonnances prussiennes, des victuailles qu'il avait dans sa musette. Et quelles victuailles ! D'abord du « pastruma », c'est-à-dire de la viande de buffle séchée au soleil, et puis des « setjoukia », saucisses faites avec du hachis de porc et des choux et pourries peu à peu dans des caves d'une humidité particulièrement précieuse ! On n'agit pas ainsi avec d'honnêtes gens.

Ce prisonnier est d'ailleurs assez curieux. Il a fait quelques études primaires — ce qui, en Bulgarie, est considérable — et il en éprouve une certaine fierté.

« Où cela ? lui demandons-nous.

— A Resna. »

Puis il se rengorge un instant, et ajoute :

« Nous avons pour instituteur le frère du ministre de Bulgarie à Bucarest, M. Radeff. Seulement l'ambassadeur c'est M. Siméon, tandis que l'instituteur c'est M. Dragomir. Oh ! un homme joliment capable, M. Dragomir Radeff, et puis savant, et puis

débrouillé! Ce n'est pas pour rien qu'il est un des chefs de bande les plus estimés du pays. Après la classe, on allait faire des coups dans les fermes isolées. Il vous montrait bien. Le pope nous accompagnait presque toujours, un rude homme lui aussi. D'un coup de poing, il vous assommait un homme! Et avec ça il chantait si bien à l'église! Ah! ils savaient joliment leur métier, tous les deux! »

Et comme nous nous étonnons de ces propos, le prisonnier, fort étonné lui aussi de notre étonnement, nous apprend que dans la plupart des villages bulgares c'est le rôle, le devoir de l'instituteur et du pope de préparer des petits comitadjis, de les exercer, de les entraîner, par des petites actions locales, de préférence sur les routes où passent des voyageurs étrangers. Sans doute, on ne peut pas aller bien loin, car il faut être rentré pour l'heure de la classe. Mais on a quelquefois, à proximité, des chances heureuses. Ces braves petits garçons font ainsi leurs premières armes. Cela crée entre eux une saine et forte solidarité: Et plus tard, dans la vie, ils ne se quittent pas et ils continuent à « travailler » ensemble. C'est ce qu'on appelle, en Bulgarie, avoir des souvenirs de collège.



Parmi les hommes et surtout parmi les officiers, beaucoup de Grecs « bulgarisés » qui se sont détachés peu à peu de leur patrie pour aller chercher ailleurs fortune et aventure dans des pays plus neufs et plus rémunérateurs. Ils gardent encore une vague culture grecque, mais leur activité est devenue toute bulgare ou roumaine. C'est le fait d'une civilisation qui, par la splendeur de son passé, conserve le pouvoir de conquérir les esprits, mais qui n'a plus la vigueur rayonnante de s'emparer des cœurs et des caractères.

Il y a ainsi chez les Bulgares d'aujourd'hui beaucoup de Grecs d'hier, et parfois, sans qu'on s'en

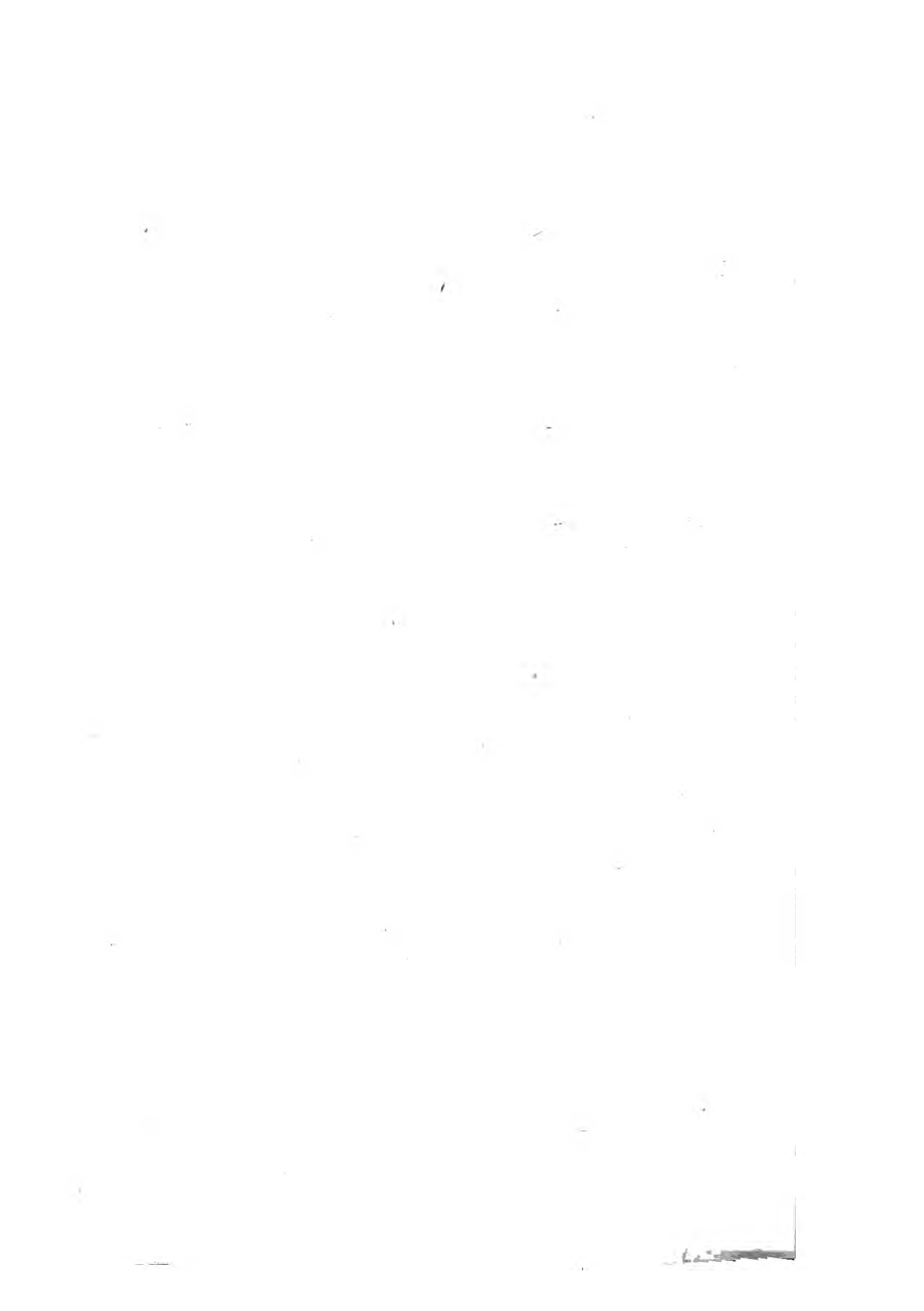
doute, parmi les plus célèbres. Un diplomate des Balkans, fort bien renseigné, disait récemment comme la chose du monde la plus naturelle en parlant de M. Ghenadieff, l'ancien président du Conseil : « Très intelligent, M. Ghenadieff, très actif, beaucoup d'énergie et d'idées. Il a fort bien compris qu'il trouverait en Bulgarie un terrain d'action intéressant. J'ai beaucoup connu son père, M. Ghennadios ! »

Ces influences, ces demi-naturalisations, ces pénétrations entre nations voisines complètent l'incroyable mélange des races et des peuples jetés les uns contre les autres dans ce long couloir de la Dobroudja. Ce soir, nous étions devant le quartier général un petit groupe d'officiers ainsi composé : deux Russes, deux Roumains, deux Français, un Serbe, un Anglais. A ce moment, s'arrêta devant nous une douzaine de prisonniers répartis de la sorte, six Bulgares, deux Turcs, un Allemand, un Autrichien et un Grec sujet bulgare, qui, pour mettre le comble à la confusion, portait des épaulettes au chiffre de S. A. I. la grande-duchesse Marie Pavlovna. C'est par lui qu'on commença l'interrogatoire. A peine la première question lui fut-elle posée qu'il se redressa, réfléchit un instant, puis prenant son élan, commença :

« Mon père a combattu, en 1877, devant Grivitza avec les Roumains et les Russes qui furent ses frères d'armes. Avant que je parte, il m'a dit : « Mon fils... tu vas me jurer sur les saintes icônes « que..... »

Et ce n'est pas la dernière fois que nous entendîmes cette histoire. C'est un petit récit qui cette année se porte beaucoup en Dobroudja.





QUATRIÈME PARTIE

RUSSIE

DANS LE VENT DE LA RÉVOLUTION

L'AUBE

LE vent de la Révolution souffle de Russie. Il cingle sur les sommets, tournoie dans les vallées, mugit à travers les rochers et les bois. Pas une branche de hêtre ou de sapin, de la Baltique à la mer Noire, de la Dwina au Danube, qui ne s'agite sous son effort. Il glisse le long des pentes et s'engouffre dans les ravins, secouant chaque touffe de genévrier. Il gagne les tranchées, s'arrête à peine aux tournants, les « pare-éclats » ne le brisent pas; il continue et s'aventure jusqu'aux postes d'écoute. Il va partout, il est partout, il ne néglige personne, ni dans les villages, ni dans les casemates. Il n'oublie de visiter ni la batterie enterrée, ni le petit poste avancé, ni la sentinelle isolée. Il n'est si simple soldat, si humble moujik qu'il ne songe à avertir. Ainsi tout le monde a su tout de suite — en même temps — comme par une contagion irrésistible, comme si des anges annonciateurs étaient descendus à la fois des quatre coins du ciel, comme si la rose des vents s'était chargée elle-même de la grande mission.

Et ce fut l'aube de la liberté russe, aube magni-

fique et redoutable, rayonnante de promesses et de périls, et dont on ne savait point si elle préludait à la plus belle des journées ou aux plus terribles orages.

Tout d'abord, on ne comprit pas. On apprit que là-bas, vers le Nord, la liberté était née. Des dépêches l'annoncèrent aux quartiers généraux des armées, des divisions. Des cosaques, de toute la vitesse de leurs petits chevaux frénétiques, galopèrent dans toutes les directions vers les cantonnements et les bivouacs, et sans interrompre leur course jetèrent à tout venant la grande nouvelle : « C'est la liberté ! » Les soldats abandonnèrent leur pain gris et leur poisson salé, et laissèrent dans leur gamelle refroidir le gruau, pour se précipiter sur ceux-là qui ignoraient encore, afin de leur répéter à leur tour : « C'est la liberté ! » Et ce fut une immense allégresse très noble et très pure.

Par escouades, par compagnies, par régiments, les hommes se groupèrent dans les prairies et dans les champs, autour des villages, parce que leurs réunions étaient trop nombreuses pour que les rues et les places pussent les contenir. Des milliers et des milliers de soldats de toutes les contrées s'abordaient avec effusion, s'étreignaient et échangeaient le baiser de la fraternité nouvelle : petits Sibériens au torse trapu, Bessarabiens aux robustes épaules, Géorgiens aux gestes nobles et lents, Ukraïniens aux yeux de faïence bleue, Moscovites au large visage couvert jusqu'aux pommettes de barbe blonde. Les uns se mirent à courir et à jouer comme des enfants, les autres se jetèrent à genoux en frappant contre le sol leur front illuminé. Beaucoup cherchèrent le pope parce qu'il est savant et qu'il pourrait peut-être satisfaire leur curiosité — et aussi parce que dans sa cantine, entre les icônes et l'Évangile, il conserve quelquefois un peu d'eau-de-vie. Les cosaques du Don mirent en valeur leur grande mèche de cheveux, qui jaillit sous leur « catchoula » de fourrure et qu'ils sont autorisés à porter. Les fanfares des régiments de cavalerie

montèrent à cheval, et de place en place, firent résonner leurs tambourins et leurs cymbales. Quelques uns déchargèrent en l'air leur fusil ou leur pistolet. Chacun manifesta son exaltation, selon son tempérament et selon son climat. Mais partout cette grande fermentation resta paisible. Nulle menace, nulle violence ; un vieux berger seulement fut quelque peu molesté dans un pâturage au pied des Carpathes, parce qu'il déclarait que rien de tout cela ne lui causait la moindre émotion, car il avait toujours connu la liberté. A quoi les soldats lui répondirent qu'il mentait et qu'il n'avait pas pu connaître la liberté, puisque la veille encore elle n'était pas née...

Ainsi tous les esprits et tous les cœurs étaient remplis d'une grande joie. Une vive lumière les baignait, mais elle se mêlait au brouillard sans le dissiper. On ne comprenait pas, on ne savait pas. On ne cherchait d'ailleurs ni à comprendre ni à savoir. On sentait obscurément que quelque chose d'immense et de salutaire passait sur le monde — quelque chose de miraculeux.

Comment les temps nouveaux étaient-ils arrivés ? Qui avait accompli le miracle ? On l'ignorait. Mais à cette question tous répondaient : « C'est un prophète ».

« Quel est le nom de ce prophète ? » demanda un vieux moujik, trois fois blessé en Bukovine.

Un autre lui répondit :

« C'est saint Georges, parce qu'il a une épée. »

Magnifique réponse. Le bon moujik pensait sans doute qu'en ce moment on ne peut rien faire sans une épée, même dans le ciel.

Ce soir-là, on ne réfléchit pas plus avant. Et ce fut la phase évangélique de l'ère nouvelle.



Le lendemain, dans la lumière indécise du matin, sous les tentes de grosse toile, dans les abris souterrains, dans les baraquements, dans les tranchées, les

soldats russes se réveillèrent libres. Sans doute ils ne savaient pas exactement en quoi leur situation était changée, et en se tâtant, ils se retrouvaient bien à peu près tels que la veille. Mais tout de même une joie profonde leur gonflait le cœur. En allant à la relève, en changeant de cantonnements, en traversant les villes, les bataillons entonnèrent avec ferveur ces admirables chants étranges et doux — d'une harmonieuse plénitude — que chaque escouade chante à la tierce de l'escouade qui la précède. Mais de toutes parts, et jusque dans les plus obscures cervelles, la curiosité naissait, filtrait, sourdait comme une eau vive. Et l'on ne savait toujours rien. Peu à peu, la joie collective se fragmenta, s'individualisa. Après avoir crié, on se mit à parler; après avoir chanté, on se mit à causer; après avoir acclamé, on se mit à discuter.

Des officiers russes m'ont redit, en les traduisant mot à mot, les dialogues surpris au passage. Propos si ingénus, si émouvants et si profonds dans leur puérilité qu'ils semblent parfois inventés par quelque auteur de roman slave.

Tout d'abord, le Tsar fut l'objet de toutes les préoccupations, car il n'entrait dans la pensée de personne qu'on pût se passer du Tsar. Il semblait même qu'on voulût lui réserver sa part du grand bienfait et qu'il en bénéficiât.

« Le Tsar ne sera plus comme avant? demanda un moujik.

— Non, lui répondit un de ses camarades, maintenant il sera libre puisqu'on a fait la Révolution.

— Et nous, qu'est-ce que nous sommes?

— Nous, nous sommes libres aussi.

— Comme le Tsar?

— Oui, nous sommes tous des espèces de tsars.

— Comment ça peut-il se faire?

— C'est parce que, maintenant, c'est la liberté.

— Qu'est-ce que c'est, la liberté?

— On ne sait pas au juste. Mais c'est grand... c'est très grand.

- C'est plus grand que la Russie ?
- A côté de la liberté, la Russie c'est tout petit.
- Est-ce qu'il y a de la neige dessus ?
- Non, il n'y a pas de neige dessus. La liberté c'est tout printemps.
- Et la liberté, est-ce que c'est aussi la vodka ?
- Oui, c'est aussi la vodka. La liberté c'est tout.
- Alors, pourquoi n'a-t-on pas de vodka depuis hier ?
- Parce que la liberté le défend. »



Enfin quelques nouvelles vagues, confuses, arrivèrent, dans les états-majors et pénétrèrent partout aussi vite que la veille. Le Tsar avait abdicé en faveur de son frère, le grand-duc Michel. Un mot nouveau circule de groupe en groupe. On le retrouve sur toutes les lèvres. Ce n'est plus le mot de liberté, qui a déjà été un peu usé dans les heures précédentes, et qui a perdu quelque chose de sa fraîcheur. Le mot de « Constitution » l'a relayé. On aura une Constitution. Les esprits se recueillent un moment. Ils veulent comprendre, savoir.

« Qu'est-ce que c'est que la Constitution ? » interroge un vieux Caucasiens, dont la mèche est un peu grise.

Un plus jeune lui répond :

« La Constitution. Il paraît que c'est la femme du grand-duc Michel. »



Le mot de Constitution n'enchanté point les esprits. Il est long, il est compliqué, il est obscur. Il sonne mal. On ne le retient qu'en l'épelant, même en russe. Enfin c'est un mot qui ne se chante pas. Celui de liberté avait eu un accueil plus enthousiaste. On attend quelque chose de nouveau, et qui ne tarde pas à arriver : « La République ! » On aura peut-être la République.

Les propos vont leur train. Il faut absolument que ces foules parviennent à préciser — à réaliser — et à substituer aux idées des faits, des personnes.

Un officier russe d'origine anglaise et qui a d'ailleurs conservé un accent britannique très pur, ce qui ne l'a pas empêché d'être un des plus vaillants colonels de la garde, me restitue dans sa singulière exactitude le propos suivant de son « ordonnance de personne » avec son « ordonnance de cheval » :

« Tu sais, ça va être la République.

— Oui... On dit... Et le Tsar ?

— Eh bien ! quoi, le Tsar ?

— Il s'en ira, le Tsar.

— Non, il restera.

— Et alors, qu'est-ce qu'elle dira la République ?

— Elle épousera le Tsar.

— Et alors, l'Impératrice, qu'est-ce qu'elle fera ?

— Elle fera des prières.

— Tout le temps.

— Oui, tout le temps. On l'enfermera dans un couvent exprès pour ça. »

Le mot de République décidément plaît plus que le mot de Constitution. Mais on ne s'y accoutume point sans transitions. De partout le même propos nous arrive, mille fois répété :

« Oui, la République avec un Tsar bien gentil, c'est ça qu'il nous faut. »

Des jours, peu de jours passent. Ce bref délai suffit à la politique pour faire son apparition. L'âge d'or est déjà passé. Il n'aura pas été long. Les meneurs commencent leur œuvre. On prononce les premiers discours. On parle d'élections. Tout le monde réclame des droits. Nul ne parle de devoir.

Le gouvernement provisoire et les délégués des travaillistes parlementent, discutent, menacent et cèdent tour à tour. Les fausses nouvelles circulent. Chacun s'en empare. La confusion augmente dans les choses et surtout dans les esprits — qui s'échauffent, se surexcitent. Les premières paroles violentes sont prononcées. Un seul fait s'affirme : il n'y a plus de Tsar — et il n'y en aura plus jamais à moins que le peuple n'en décide autrement. Beaucoup de soldats accueillent avec joie ce qu'ils pensent être leur libération définitive. Ils la proclament bruyamment cette fois ; mais elle a perdu la sérénité des premières heures. Toutes les richesses, toutes les successions, tous les bonheurs semblent être à la portée de chacun. Pourtant de braves moujiks sont désemparés. Ils ne se réjouissent pas ceux-là. Je sais un village sur les bords du Sereth, à quelques centaines de mètres des lignes allemandes, où est cantonné un bataillon de Petits-Russiens. Le soir, tandis que la plupart s'assemblent pour célébrer avec force chants, rires, rasades et prières — car tout cela se mélange étrangement — la joie de l'ère nouvelle, une vingtaine de soldats s'en vont à l'écart — un à un — car ils ne tiennent pas à ce qu'on les voie. Ils se réunissent sous les saules, près de la rivière, et là, à voix basse, ils parlent et se lamentent. Ils disent : « Le Tsar n'est plus là. Qu'est-ce que nous allons devenir ? Comment ferons-nous sans lui ? C'était « le petit père ». La République ne sera pas « petit père ». Et ils pleurent tout doucement, et de grosses larmes roulent dans leur barbe blonde. Je ne sais rien de plus émouvant que l'hommage humble et obscur de ces derniers fidèles.



« N'importe, m'a dit hier un officier russe qui connaît les hommes et ses hommes, et qui est à la fois un observateur et un poète (il a écrit, paraît-il,

un fort beau livre sur Pouchkine) — n'importe toutes les anecdotes fâcheuses que l'on peut colporter — et toutes les opinions pessimistes qui peuvent se manifester ici ou là. Un grand vent a secoué comme une immense forêt nos armées. Cette secousse sera féconde. Elle se transformera en énergie et en volonté. C'est l'affaire de quelques semaines, — et vous verrez, qu'avant qu'il soit longtemps, la Liberté aura prêté ses ailes à la Victoire. »

Le bon moujik aurait donc eu raison : le prophète de la Révolution aurait bien été saint Georges.

UNE ASSEMBLÉE DE SOLDATS

SUR le front des armées russes, la Révolution a une apparence paisible. Elle a seulement provoqué une prodigieuse dépense de paroles. Il semble que tous ces hommes, muets depuis des siècles, aient soudain recouvré le moyen de s'exprimer et en usent abondamment.

● C'est d'ailleurs un spectacle singulièrement émouvant que celui de cette foule d'hommes simples qui, sans comprendre exactement ce qui arrive, sentent obscurément que quelque chose d'immense et de bienfaisant passe sur eux. Ils sourient doucement de leurs yeux trop bleus au fond de leur barbe trop blonde. Ils suivent le courant sans bousculade. Ils le suivent d'ailleurs volontiers, mais ils ne s'exaltent que quand ils s'assemblent. Ils n'ont l'idée de proclamer une opinion que lorsqu'ils se sentent assez nombreux pour cela. Alors ils n'hésitent pas à en manifester plusieurs, fussent-elles contradictoires. Il leur semble qu'il faille être beaucoup pour avoir le moyen de comprendre et le droit d'approuver.

Aussi le goût de la réunion s'est-il répandu dans les armées. Evidemment le droit de « meeting » pour les troupes n'est pas encore affranchi de toute surveillance. Il faut que le comité des soldats et des officiers consente. Il n'y manque pas à l'ordinaire. C'est ainsi que, tout le long du front, se tiennent plusieurs fois par semaine, et le dimanche dans l'après-midi en particulier, des assemblées de soldats. Parfois des « camarades » viennent de Pétrograde apporter le secours de leur éloquence. On cause, on rit, on chante. On entend des discours, ou plus exactement on entend les cris frénétiques de ceux qui entendent ces discours, et l'on se sépare au bout de deux ou trois heures, congestionnés, un peu fatigués, assez endormis ; en citoyens conscients.



Il y a assemblée ce dimanche, à 3 heures. De nombreuses troupes défilent au pas, dans un ordre parfait. Sur le flanc des compagnies, des sous-officiers surveillent le bon alignement. Où vont ces hommes ? A la bataille ? Non, ils vont à l'assemblée, qui se tiendra tout à l'heure à un endroit convenu dans les environs de la ville. Lorsqu'ils sont dans le faubourg, des escouades entières se mettent à entonner *la Marseillaise*, une *Marseillaise* mélancolique, un peu déformée, et qui a quelque peu l'air d'une marche funèbre. Un esprit chagrin estimerait que ces gens vont enterrer la liberté. Mais cet esprit-là ne connaîtrait point les Russes. Le rythme de ce peuple-ci est infiniment lent et un peu triste. Les Russes ont toujours le temps. « Le temps qui est aussi grand que la Russie », m'a dit un jour un officier de cosaques. Evidemment les soldats révolutionnaires de 92 chantaient plus vite. Ils marchaient plus vite aussi. Et pourtant ils étaient en sabots. Mais il y avait des fleurs dans ces sabots-là. Enfin, à leur manière,

les révolutionnaires russes chantent *la Marseillaise*. C'est sans doute flatteur. Rouget de Lisle certainement ne s'attendait pas à celle-là.

Le lieu où doit se tenir l'assemblée est une prairie qu'entoure un petit ruisseau, très gai, et dont les propos n'ont certainement jamais rien eu de révolutionnaire. Des bouleaux, des saules bordent son cours. Dans le fond, la ligne bleue des Carpathes. Un cadre bucolique où les propos seuls seront violents. Jean-Jacques Rousseau serait content. Heureusement que les Russes n'ont pas encore été mis en relations avec lui. Il ne manquerait plus que cela !

A mesure qu'ils arrivent dans la prairie, les soldats rompent les rangs et s'égaillent selon leur fantaisie dans ce libre espace. Ils vont de-ci, de-là, musant et fumant. Ils se réunissent par petits groupes de quatre ou cinq, au hasard de la rencontre. Souvent ils s'asseyent en rond sur les talus ou le long des haies qui commencent à fleurir. Ils restent là, silencieux, arrachant des brins d'herbe qu'ils mâchonnent. Ils sont très contents tout de même. D'autres fois, ils échangent des phrases lentes et cordiales, des morceaux de pain gris, des noix, des pistaches, et quelques plaisanteries. Ceux-là, ce sont les boute-en-train. Quelques-uns psalmodient de vieilles chansons en mineur, d'une voix traînante et mélancolique. Le long d'un mur, voici, assis en brochette, une longue file de Petits-Russiens. Ce sont tous de jeunes gens ; ils sont uniformément blonds et ils ont des yeux de jeunes filles. Ils écoutent un grand diable de sous-officier, qui leur nasille une complainte qui n'en finit pas. Elle est mortellement triste, cette complainte. Les Petits-Russiens cependant sourient. Ce sont des enfants. De plus vieux viennent se joindre à eux ; ce sont des enfants aussi. La complainte raconte l'aventure lamentable d'une princesse qui a suivi en Sibérie son amant et qui expire de douleur à côté de lui. — Grand succès ! — Les révolution-

naires ont volontiers un goût très vif pour les princesses malheureuses.

Un peu plus loin, un pope, au milieu d'un groupe, raconte de saintes histoires assez drôles sans doute, car ceux qui l'écoutent ont l'air réjoui. Il est très curieux, ce pope. Il est revêtu d'une sorte de lévite violet foncé, que l'usure par endroits a rendue verdâtre. Il porte au cou une grosse chaîne de cuivre, semblable à celle d'un huissier de ministère, au bout de laquelle pend une croix d'une ciselure primitive, et il est coiffé d'un petit chapeau haut de forme ou plutôt bas de forme qui fait songer au couvre-chef du courrier de Lyon. Sans cesser de parler, il passe ses grosses mains pas très propres dans une barbe qui n'a rien à leur envier. Que dit-il ? Que prêche-t-il ? Je m'informe. On m'assure qu'il raconte à ses auditeurs, par le détail, l'histoire du prince Igor qui, vaincu par les Polovtsy, et emprisonné par eux, s'échappe de sa geôle et peut rejoindre les siens grâce aux pics qui, en frappant du bec les arbres, lui indiquent la route du Donietz, tandis que les rossignols lui annoncent l'aube. Les soldats sont ravis. Ce beau conte les amuse. Le pope termine son récit en se signant et en disant : « Dieu protège la Révolution ! »

Un vieux colonel rôde au milieu des groupes. Lui n'a pas l'air satisfait. Il mâchonne sa moustache grise en s'écriant à intervalles réguliers : « Pauvre Sainte Russie ! Pauvre Sainte Russie ! » En revanche, ces deux officiers qui, la main droite derrière la nuque, esquissent une czarda, paraissent remplis d'allégresse. J'apprends que l'un d'eux était il y a trois ans professeur de danse et qu'il a enseigné le tango à de belles demoiselles de Pétersbourg. Il a été blessé en Bukovine. Mais il n'a pas oublié son art et il le manifeste en consentant à cette ébauche de ballet russe pour révolution.

Parmi toute cette foule d'hommes gris, quelques femmes font de jolies taches. Ce sont des « sistra », des sœurs de charité, comme disent nos alliés. Leur

vocation est souvent charmante et n'exclut pas à son origine le repentir. Celles-ci se repentent gaiement. Elles partagent avec les soldats leur provision de cigarettes. L'une d'elles, moins élégante que les autres, vide dans les gobelets une gourde passée en bandoulière. L'on m'assure que c'est la femme du pope, elle-même fille de pope. La popesse a l'air bonne personne. Les soldats témoignent pour elle un grand respect. Mais une fois la gourde vide, ce qui ne tarde guère, le respect diminue.

La prairie offre maintenant un spectacle cordial et champêtre. Tout le monde y a pris ses aises. Elle fait songer à un vaste pique-nique, où l'on ne mangerait pas grand'chose. Dans certains coins, les chansons sont devenues des chœurs tristes et beaux, que les hommes, répartis en deux groupes, chantent à la tierce selon leur coutume. D'autres se promènent en cueillant des fleurs. La Liberté fait ses bouquets. Le ciel est doux, la terre est douce et les hommes ne sont pas méchants.

Un vieux cosaque, qui revient de corvée d'un village voisin, s'informe auprès d'un de ses camarades plus renseigné, en lui désignant du geste cette paisible kermesse :

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

— Ça, répond le renseigné, c'est la Révolution. »

Le vieux cosaque semble s'étonner :

« Ah ! c'est ça, la Révolution ! »

Et son interlocuteur, comme vexé, bougonne :

« Bien sûr que c'est ça ; qu'est-ce que tu veux que ce soit ? »

Mais il a beau dire, le vieux cosaque est déçu. Il s'imaginait, cet homme, qu'une Révolution ce n'était pas du tout « comme ça ».



Les heures passent lentement. Il semble qu'on n'attende rien. Il pourrait fort bien ne rien arriver,

et au bout d'un certain temps tous ces hommes rassemblés rentreraient dans leurs cantonnements pleins de satisfaction, avec la certitude d'avoir goûté des minutes heureuses et toutes neuves.

Mais un grand mouvement se produit, court de groupe en groupe. Tous les Ivan, tous les Nicolas, tous les Michail, tous les Serge s'appellent les uns les autres : « Viens vite... les voilà... Dépêche-toi... » Le vieux colonel pousse un nouveau « Pauvre Sainte Russie ! » plus déchirant que les précédents. Le professeur de danse ne danse plus, et la femme du pope s'est approchée de son saint époux. Les orateurs viennent d'arriver. Ils sont entourés par une cinquantaine de soldats avec lesquels ils causent. Ces soldats sont les députés des régiments. Ils portent tous des brassards rouges et paraissent imbus de leur nouvelle importance. N'est pas député qui veut. L'un d'eux préside un comité et a le général pour secrétaire. Il paraît même qu'il est très content du général qui travaille très bien et témoigne à son inférieur-supérieur une obéissance parfaite. Le général est lui aussi très content. Somme toute, le comité, en l'accueillant comme secrétaire, lui a donné une marque de confiance. Pauvre Sainte Russie !

Les députés parlent beaucoup ; quelques-uns même se disputent. On ne parvient que difficilement à les faire taire. Ce sont déjà de vrais députés.



On arrive enfin à obtenir le silence.

Le premier orateur, juché sur les épaules de deux colosses conscients et vigoureux — et auxquels dans l'occurrence leur conscience sert beaucoup moins que leur vigueur — commence à hurler un discours véhément. Il n'a pas dit trois phrases que des hourras formidables éclatent de toutes parts. C'est l'âge d'or de l'éloquence. L'orateur prêche la fraternité universelle, la paix des peuples réconciliés, les

jours meilleurs, le travail rémunérateur — peu de travail et très rémunérateur. Hourra ! hourra ! Il aborde ensuite la question du partage des terres. On expropriera les propriétaires et on partagera ensuite leurs biens.

Un assistant interrompt. On l'écoute, car il faut reconnaître à l'honneur de ces nouveaux hommes libres qu'ils laissent toutes les opinions se produire. L'interrupteur explique qu'il a gagné quelque argent à grand'peine au cours de beaucoup d'années, et qu'avec cet argent il a acquis quelques arpents de terre. Il se révolte à la pensée qu'on veuille les lui reprendre. On répond à cet esprit ingénu que si on lui reprend ces quelques arpents pour le principe et parce qu'il n'est pas convenable de tenir une propriété de la seule puissance du capital, on lui en rendra d'autres. Le pauvre homme n'est pas satisfait. On a beau lui expliquer que cela revient au même, il ne se déclare pas convaincu. Cet honnête citoyen préfère posséder la terre qu'il a achetée à la terre qu'on lui donnera. Cela lui paraît plus sûr. Autour de lui, on le regarde avec un mépris, d'ailleurs cordial. On lui tape sur l'épaule avec compassion ; quelques-uns lui lancent des « *Dourak ! Dourak !* » ce qui veut dire : « *Espèce d'idiot !* » Le citoyen rétrograde se retire de l'assistance complètement stupide et l'orateur se lance dans de nouveaux développements.

A vrai dire, on n'écoute plus guère ses paroles, hachées par de bruyants applaudissements. On écoute sa voix, qui est belle. Il ne ménage pas, d'ailleurs, les Boches, mais il les considère comme de pauvres gens égarés par la volonté du tsar Guillaume, qui a fait construire sous son palais une prison si grande que tous les Russes pourraient y tenir, un peu serrés il est vrai. On enverra le tsar Guillaume retrouver le tsar Nicolas qui s'ennuie tout seul. On ne leur fera aucun mal et on les laissera vivre en famille et mener ensemble la vie de château tant qu'il plaira au bon Dieu. Pendant ce

temps-là on se partagera leur domaine. Ce programme enthousiasme l'auditoire, qui donne libre cours à son exultation.

Tous ces hommes se bousculent, s'échauffent, se prennent les uns les autres par le cou et se secouent furieusement, en acclamant le tribun. L'un d'eux décharge en l'air son revolver en disant à son arme : « Tu ne tueras plus. » D'autres jettent vers le ciel leur bonnet de fourrure et le rattrapent au vol. Un maladroit manque le sien qui tombe à terre. Il se précipite pour le retrouver. On piétine joyeusement le pauvre diable, qui cherche en vain à se relever. Rixes, rires, bagarres, injures. Et l'orateur parle, parle toujours. Les faces rougeoient, se congestionnent, luisent. Il se dégage de toute cette foule pressée, de tous ces corps bousculés, de toutes ces bottes qui s'entre-choquent, cette odeur fade et écœurante de sueur et de cuir de Russie, que j'ai si souvent respirée, durant les tristes jours de la retraite de Dobroudja, sur les pas des troupes en marche.

A force d'applaudir l'orateur, on parvient à le faire taire. On se précipite sur lui, on lui serre les mains. On le couvre d'éloges et de bourrades. L'émotion démocratique est à son comble. Un de ses voisins témoigne d'un zèle particulièrement exubérant et lui colle dans la barbe un baiser retentissant. Cet admirateur déchaîné prend la parole à son tour. Celui-là possède une voix de fausset puissante qui va jusqu'au fond de l'assemblée. Il exalte la guerre à outrance; il prêche la lutte jusqu'à la victoire finale, la victoire sur le despotisme prussien étant indispensable à la victoire de la Liberté. Tous les hommes sont frères, mais tous les empereurs sont frères aussi. Il n'y a donc pas à hésiter : tous les hommes-frères doivent réduire à merci tous les empereurs-frères et les envoyer en Sibérie, où on leur donnera de la terre; car Dieu, qui est l'ami de la Révolution, veut que chacune de ses créatures ait de la terre pour la cultiver et lui faire produire

les fruits et les légumes nécessaires à sa subsistance. Mais on n'obtiendra ce résultat magnifique de peupler d'empereurs la Sibérie que lorsque les troupes du Kaiser auront été battues. Un grand soldat, qui domine la foule de sa haute taille, proteste : « Dieu n'aime pas le sang ! Dieu ne veut pas de sang ! » s'écrie-t-il. « Tais-toi, malheureux frère, glapit l'orateur, tu répètes la phrase qu'aimait à prononcer ce chien de Raspoutine. » Le grand soldat, complètement désespéré, se rétracte et déclare qu'il s'est trompé et, qu'après tout, il aime le sang, mais un peu, pas trop. Enfin il ne faut en verser que le strict nécessaire. On trouve cette opinion raisonnable, et il est convenu qu'il en sera ainsi.

Mais un second contradicteur déclare qu'il est absolument inutile de donner de la terre aux empereurs parce qu'ils ne savent pas labourer et qu'ils gâcheront le lopin qu'on leur attribuerait. Un autre lui répond qu'ils apprendront à labourer, que ce n'est pas si difficile que cela, que les innocents dans les campagnes y parviennent et que par conséquent on peut supposer que les empereurs y arriveront eux aussi. Ce sera un spectacle très noble et très moral pour l'humanité. Mais pour le donner au monde, ce spectacle, il faut d'abord lui offrir celui de la Victoire ; il faut saisir le tsar Guillaume par sa moustache et tirer dessus jusqu'à ce qu'il dégringole de son trône. Cette idée obtient le plus grand succès. Cette même foule, qui tout à l'heure acclamait la paix universelle, acclame à présent la guerre à outrance — et ce qu'il y a de plus touchant, c'est que l'on sent chez elle une égale sincérité.

Le discours de l'orateur s'allonge indéfiniment. Une visible fatigue se manifeste dans l'assistance. Cet homme n'a pas le sens du public. S'il l'avait, il ferait des coupures. Au lieu de cela, il raconte mille anecdotes sur les successeurs de Pierre le Grand. Ce cours d'histoire laisse les soldats russes parfaitement indifférents. Enfin, le pope, qui est évidemment un malin et qui est parvenu à se glisser jus-

qu'à côté de l'incoercible démocrate, lui donne une petite tape sur l'épaule et lui fait entendre qu'il est temps d'arrêter ce flot d'éloquence. Il y consent avec bonhomie. Les Russes sont si bons garçons ! Il jette encore deux ou trois phrases destinées à soulever un enthousiasme décisif et conclut par quelques cris gutturaux qui signifient « Vive la Révolution ! » Aussitôt l'orateur est à son tour assailli, félicité, à demi étouffé. Son contradicteur de tout à l'heure le prend de nouveau dans ses bras et de nouveau l'embrasse sur la bouche. Leurs sueurs et leurs barbes se mêlent. On ne peut imaginer une étreinte plus démocratique.



C'est fini. On se sépare. Beaucoup reviennent par petits groupes. Mais deux ou trois cents soldats préfèrent se former en colonne. La chaleur du jour est tombée. La prairie se vide. La voix du petit ruisseau entre les saules se fait de nouveau entendre. Elle paraît plus gaie que cet après-midi et doucement ironique. C'est que le petit ruisseau a tout entendu.

Les hommes regagnent la ville. Ils sont contents, et, comme ils disent, ils « ont fait révolution ». La popesse n'en peut plus. Son mari la tient par le bras et ne réussit qu'à grand'peine à la faire avancer. Ce pope a l'air d'un bien bon mari. Et pourtant, la gourde de la popesse est vide. Les soldats, qui se sont mis en rang, se mettent à chanter un chœur triste et beau.

Malgré tout, de cette foule qui marche, se dégage quelque chose de très grand : le sentiment d'un profond et obscur effort vers la lumière. On les devine sans haine, ces hommes obéissant à des volontés qui leur viennent du fond du passé et qui les conduisent tout doucement vers l'avenir. Ils ont l'air d'accomplir un devoir plutôt qu'une révolution. Maintenant, qu'ils ne sont plus échauffés par la bousculade, ils semblent remplis de dignité et de

noble satisfaction. Mais ils sont fatigués — et un peu tristes, tout de même, car ils sont Russes, — et ils rejoignent leur cantonnement dans l'ivresse mélancolique de la liberté nouvelle.

DANS LES BOIS DE LA PUTNA

O H ! ces assemblées de soldats ! Comme l'on souhaiterait posséder la puissance et la minutie descriptive d'un Dostoïevsky pour les peindre dans leur réalité ! Je voudrais néanmoins, à l'aide de mes notes de chaque jour, tâcher de restituer à quelques-uns de ces étranges colloques leur physionomie exacte et d'exprimer ce qu'ils ont d'unique.

La beauté pittoresque des cadres, l'émotion qui se dégage de cette matière vivante, de ces foules où des milliers de cerveaux, pleins de ténèbres, sont travaillés tantôt par de vaines chimères, tantôt par des idées de liberté et d'émancipation, l'ardeur embrasée des lourds après-midi dans les forêts de hêtres et de bouleaux qui couvrent les flancs des Carpathes, la fraîcheur embaumée des matinées, le mouvement fébrile et laborieux de l'arrière, l'oisiveté silencieuse et traversée d'éclats de l'avant, l'immense et tragique impatience du plus formidable avenir vers lequel se soit jamais tendue l'humanité, tout cela se mêle et se multiplie pour donner à de telles minutes une grandeur exaspérée, qu'elles semblent à peine pouvoir contenir.



Nous allons rejoindre deux régiments, dans les bois de Mungalasea, sur les bords de la Putna. Nous ne flânon pas en route, car nous cheminons sous l'œil — et quel œil ! — de la cote « mille et un ». De cette situation privilégiée, comme l'est la plateforme circulaire d'un panorama, les Allemands ne

perdent rien de ce qui se passe dans l'immense plaine toute dorée de vignes et de moissons. « Mon cher, me dit fort expressivement un officier russe, depuis des mois que nous sommes là, nous ne pouvons pas mettre le nez dans le mouchoir sans que ces « Deutsch » nous aperçoivent. » Le fait est que cette surveillance si aisée pour eux, si gênante pour nous, est insupportable. C'est devenu une obsession. Dès qu'il est question de tenter ceci ou d'essayer cela, la cote mille et un intervient pour l'empêcher. On finit par la détester comme une personne. C'est la cote de haine

Nous traversons le bourg de Panciu, écrasé d'obus. Pauvre Panciu ! dans quel état le voilà ! C'est un gros village qui a des façons de petite ville, mais qui, malgré cette innocente vanité, ne faisait de mal à personne. Ce n'était pas un point stratégique. Cela n'a pas empêché les messieurs de la cote mille et un de le démolir impitoyablement. Il a du moins la gloire de porter les blessures habituelles du grand bombardement : maisons écroulées — une sur trois environ, — toutes les vitres brisées, la chaussée crevée de cratères d'obus. Il paraît que c'est du 230, un vilain projectile, le seul qu'on n'entende point venir, un obus sournois et malin ; c'est curieux, car c'est un obus autrichien. Tous les signes ordinaires à ce genre de détresse défilent rapidement devant nous ; les deux ou trois vieux qui sont demeurés là, parce que ne pas mourir tout de suite n'était pas pour eux une économie intéressante ; le chien abandonné, et qui hurle à la mort ; le chat qui ne s'en va pas puisque les souris restent, quelques rares soldats, glissant vite, bien vite le long des murs, en jetant de rapides coups d'œil vers le ciel, comme s'ils craignaient qu'il ne pleuve d'un moment à l'autre, une voiture de ravitaillement dévalant au grand trot de ses petits chevaux moldaves, aux crinières ébouriffées, une maison fendue de haut en bas, sa façade arrachée et mettant à nu l'intérieur comme la coupe d'un plan d'architecte ; voici le petit

escalier avec sa rampe tordue, une armoire engagée dans un plafond crevé, un piano délabré rattaché sens dessus dessous par ses pédales à une poutre brisée. Le tableau de misère et de ruine est complet et tel que nous l'avons eu sous les yeux tant de fois, ennobli d'une horreur qui nous est devenue familière. Un officier roumain me dit :

« C'est aussi bien qu'en France ? »

— Oui, c'est aussi bien. »

L'officier roumain gentiment paraît tout fier.



Nous filons à travers la plaine, nous descendons par une route à grands lacets jusqu'au fond d'une vallée qui nous conduit à une autre, à travers bois. Depuis plusieurs jours, un soleil implacable a brûlé la forêt, durcissant les écorces et jaunissant les feuillages. La forêt a soif. Là-bas, l'eau vive de la Putna, dont on entend le bruit, a l'air de se moquer d'elle. Mais un orage vient de glisser le long de la rivière, bienfaisant. Il est déjà loin. De la terre, qui bientôt aura perdu la fraîcheur de l'ondée, s'élève sous les tilleuls une odeur puissante et douce : l'on dirait qu'il vient de tomber une infusion.

Brusquement, nous nous trouvons en présence d'une sorte de cirque de terre ombragé par des arbres séculaires. La dépression du terrain tout autour de l'amphithéâtre naturel a mis à nu les racines des arbres. Le long des pentes elles descendent vers le terre-plein comme de gros serpents. Deux régiments russes sont massés là, blottis dans cet abri. La ligne de feu est proche et les avions sans cesse en mouvement. D'ailleurs, cette foule d'uniformes gris vert réalise un chef-d'œuvre d'« invisibilité ». Les hommes, tassés sur les pentes comme sur des gradins, accrochés par grappes aux branches basses, ne se détachent point du cadre. De temps en temps, quelques coups de feu piquent le grand silence là-bas, de l'autre côté de la Putna.

A notre arrivée, toute la masse grise des soldats qui semble immobile et comme morte ressuscite, d'un seul mouvement, se dresse et jette un formidable hurra.

« Les Allemands ont entendu, me dit un officier russe avec satisfaction.

— Ils ne changeront pas leurs habitudes pour cela, ajoute un autre. Ils tirent toujours dans le vallon qui suit celui-ci. C'est leur idée. Quand ils ont une idée ils s'entêtent. Ils pensent toujours qu'un coup de canon ne peut pas se tromper. Ils sont énormément forts les Allemands, mais aussi ils sont énormément bêtes. »

D'une petite estrade improvisée, nous haranguons cette foule de têtes si fortement pressées, les unes contre les autres, que tous ces visages se touchent. Ce ne sont que cheveux blonds, qu'yeux bleus, que figures poupines. De temps en temps, la face dure et ravagée d'un vieux soldat, qui a fait la campagne japonaise, donne du ton à toute cette jeunesse. Les Boches ont patiemment et quotidiennement travaillé ces unités depuis des mois. Nous répondrons de notre mieux à leurs mensonges. Ce sont les développements habituels : nécessité de mener la lutte jusqu'au bout, d'abattre le militarisme prussien, de ruiner à tout jamais les prétextes à toute guerre future.

L'innombrable visage de cette foule s'empourpre, se congestionne, s'enthousiasme. Dès que le mot de « liberté » est prononcé, de véhémentes acclamations s'élèvent et il est cent fois répété avec transport : « Svoboda ! Svoboda ! » C'est que pour ceux-là le mot de liberté a gardé toute sa beauté, toute sa flamme : il ne s'est point vidé de son sens. Il n'est pas encore devenu électoral ; il ne s'est pas encaillé sur les tables des cabarets. Il sent bon, la campagne, les prairies, les fleurs ; il a la fraîche vigueur des moissons qui lèvent au soleil ; il a l'âge de ceux qui le prononcent, il a vingt ans ! Pourvu qu'il les garde !



Mais dans tous ces regards comme la flamme s'éteint vite ! Comme ils paraissent vite revenus tous ces hommes à je ne sais quelle résignation, qui inquiète. Maintenant ils ne sont plus qu'une grande cohue moutonnaire... et grise... grise. Ils se confondent avec la terre, avec les mousses, avec les feuilles. Comme elles, on les sent prêts à subir passivement le souffle du vent, d'où qu'il lui plaise de souffler. Et le vent demain peut souffler du Sud, où les Boches attendent, sous les bouleaux de la Putna, l'heure de monter vers le Nord.

Quelle erreur si souvent commise de considérer ces masses d'hommes comme des assemblées de brutes !... Ces cerveaux certes sont obscurs, mais ils sont toujours en travail. Le péril n'en est que plus grand. Sans cesse la pensée de la fraternité universelle les obsède. La guerre ne les oblige-t-elle pas à y manquer ? Et ils nous demandent anxieux :

« Dieu aime-t-il la guerre ?

— Dieu bénit-il la guerre ?

— Dieu ne punira-t-il pas un jour ceux qui ont tué leurs frères, même si ces frères sont méchants ? »

Je vous assure que de tels hommes peuvent vous causer toutes les angoisses, toutes les inquiétudes. Mais on ne les hait point ; on ne peut pas les haïr. Tout ce qui s'éveille en eux vient de si loin ! du fond de leur race, de leur histoire, de leur climat. Comment en seraient-ils responsables ? Seule la gravité de l'heure présente nous inspire à leur égard un jugement sévère.

D'ailleurs, quelles bizarreries dans ces cervelles ! S'ils parlent sans cesse de fraternité, avec une émotion et une sincérité parfaites, jamais les soldats russes ne prononcent le mot d'égalité. A vrai dire, l'égalité, ils ne la conçoivent et ne la souhaitent que dans le partage des terres. Ils consentent fort bien que certains hommes soient plus riches

d'argent que d'autres. Pourquoi cette différence? Un petit étudiant de Kiew m'en a donné cette explication.

« La terre vient de Dieu, voyez-vous. C'est Dieu qui l'a faite. Alors il a évidemment voulu que chacune de ses créatures en possède la même surface. Tandis que l'argent ne vient pas de Dieu; c'est pour cela, d'ailleurs, qu'il est la cause de tant de malheurs, de tant de vilaines actions. On ne peut pas en douter. Tenez, on peut voler l'argent. On ne peut pas voler de la terre. Dieu est étranger à l'argent. C'est pour cela que l'argent n'est pas pur. »

La conception de Dieu ne voulant point se compromettre dans les affaires d'argent, n'est-elle pas charmante?

Le soldat russe admet que la richesse ne saurait être partagée entre les hommes également, puisque les dons de l'intelligence, qui en sont le plus souvent la source, sont accordés aux uns et refusés aux autres. Comme c'est Dieu qui répartit l'intelligence entre les hommes, il n'y a rien à dire.

Le propraporchik (ce grade correspond chez nous à celui d'adjudant) qui m'indiquait ce point de vue a ajouté :

« Ainsi, moi, je me considère comme l'égal de l'ancien Tsar, parce qu'il n'était pas très intelligent. Mais je sais bien que je ne suis pas l'égal de M. Kerensky. On est révolutionnaire, mais tout de même on est raisonnable. »

Le fait est que j'ai aperçu sur des centaines de drapeaux rouges la mention : « *Liberté* », « *Fraternité* », « *Terre et Liberté* », « *Tous frères et tous propriétaires* », ce qui est assurément la formule révolutionnaire la plus sincère que l'on puisse imaginer. J'y ai vu, hélas! d'autres inscriptions que je ne saurais transcrire. Mais jamais le mot d'égalité n'y figurait. Il suffirait d'ailleurs de rappeler à nos alliés que ce vocable fait partie de la formule de notre République pour qu'ils l'accueillent aussitôt. Quelles que soient leurs erreurs, leur affection pour nous reste entière et se manifeste à chaque instant.

Ils ne nous en veulent point de leurs défaillances.
C'est un beau signe d'amitié.



Ce jour-là, lorsque nous eûmes fini de parler, et comme nous attendions que l'on nous apportât, selon l'usage, classés en série, les petits carrés de papier sur lesquels soldats et officiers inscrivent les questions auxquelles ils souhaitent que nous répondions, un vieux moujik — je le vois encore — se détacha de la masse grise et s'avança vers nous. Il avait le front haut, presque dénudé, le sourcil touffu, le visage si maigre qu'on l'eût dit ossifié, un de ces personnages à la silhouette rude et rudimentaire comme Tourguenev en quelques touches brèves et sèches excelle à les tracer. Il vint se placer à quelques pas de nous. Les bras étendus et les mains jointes en forme de coupe, comme s'il nous apportait en cadeau une matière précieuse, une poudre d'or, un encens rare, dont il ne fallait pas laisser tomber une paillette, un seul grain. Dans cette crainte, il marchait avec une précaution infinie. Mais ce geste oriental et charmant de l'offrande déferante, du présent, gage d'une fidélité charmée, le vieux moujik le faisait seulement par je ne sais quel lointain atavisme asiatique en manière de symbole, car c'était une phrase qu'il nous apportait. Il la prononça avec lenteur, avec réflexion, le regard très haut, les bras toujours étendus. Et cette phrase était celle-ci :

« Dites à la belle France que nous l'aimons. »

Et puis il désunit ses mains, il laissa retomber ses bras le long de son grand corps maigre : il nous avait fait son cadeau.



Aujourd'hui, les questions d'usage ont particulièrement porté sur le congrès de Stockholm. Pourtant, parmi elles, celle-ci nous semble à tout le

moins inattendue : « Comment se fait-il, dit le petit carré de papier, que l'offensive franco-anglaise n'ait pas progressé plus avant ? » La réplique est facile. Ce Russe serait-il un compère ?

« Si l'armée franco-anglaise répondons-nous, n'a pas progressé plus avant, c'est votre faute : c'est qu'elle s'est trouvée en présence des nombreuses divisions que les Allemands avaient amenées comme renfort et qu'ils avaient pu sans risque retirer de votre front, puisque vos troupes restent inactives. Sachez ceci : chacun de vous en ne se battant pas est la cause de la mort d'un ou de plusieurs de ses camarades français ou anglais. Aussi savez-vous ce qu'ils disent lorsqu'ils tombent sous les balles allemandes ? Ils disent : « Que font nos frères de Russie. »

Un grand silence. Tous ces hommes baissent la tête. Un sous-officier, d'une voix furieuse, s'écrie :

« Nous ne voulons plus que l'on dise de telles choses. »

Un autre ajoute :

« Nous voulons être de bons frères pour nos frères qui sont bons ; nous ne voulons plus qu'avant de mourir ils pensent à nous comme l'on pense à de mauvais frères. »

Un sous-officier, accompagné d'un groupe de soldats, s'est retiré à l'écart. Ils se concertent, parlent. Le sous-officier s'assied sur un tronc d'arbre, tire de sa poche un carnet, et écrit. Quelques minutes après, les talons joints, le corps droit, militairement, il nous tendait un feuillet où étaient inscrites ces lignes :

« Au nom de beaucoup de mes camarades, je vous dis que nous voulons nous battre. S'il s'en trouve parmi nous qui refusent de nous suivre, nous ne les considérerons plus comme nos frères et nous irons vers nos frères de France, et nous leur dirons : nous saurons vaincre et mourir avec vous.

« Signé : LERTONOF. »



Six heures. C'est le moment du bombardement du soir. Il est discret. Quelques obus de part et d'autre. Histoire de se rappeler mutuellement qu'on est toujours là. En se moquant tout à fait du voisinage de l'ennemi, une musique militaire éclate et entonne allégrement une « fantaisie » sur *Véronique*. C'est une jolie surprise.

« Les Allemands entendent ! les Allemands entendent ! » s'écrie avec transport l'officier russe de tout à l'heure, qui décidément ne sait dire que cela.

Les airs s'enchaînent, s'égrènent, s'élèvent gaiement dans la lumière dorée du bel après-midi qui va finir : « *Poussez, poussez l'Escarpolette* ».

« Escarpolette, me fait remarquer le colonel commandant l'un des régiments et qui tient à me prouver qu'il connaît ses classiques, les Allemands ne savent pas ce que c'est qu'Escarpolette. S'ils voulaient s'asseoir sur Escarpolette ils feraient craquer parce que trop gros. Je vous jure, mon cher, sur les saintes icones, qu'ils feraient craquer Escarpolette. »

Et le brave officier éclate d'un rire énorme et enchanté qui fait retentir tout le bois.

Il faut partir. Nous remontons la route en lacets. Les feuillages s'élancent plus légers vers un ciel moins bleu qui rassortit des nuances et qui essaye des écharpes. La forêt a laissé évaporer ses trop lourds parfums. Elle est redevenue plus discrète et consent à des mélanges. Elle respire avant de s'endormir. Elle a fini sa journée et se prépare à se reposer dans la fraîcheur prochaine. A travers la futaie, la musique nous parvient encore. Gêtement, de loin, comme pour nous donner des regrets, Estelle et Véronique se proposent à nous. Mais, hélas ! nous sommes pressés...

Nous traversons de nouveau Panciu, pendant une

accalmie de bombardement. Dans les vignes, quelques paysans, sortis l'on ne sait d'où, profitent de ce répit pour faire une heure de « binage ». Ils ont confiance qu'ils vendangeront là leurs raisins, quand ils seront dorés. De temps en temps, ils s'arrêtent devant un grand trou, un cratère d'obus. Ce vin-là, quoi qu'il lui plaise d'être, sera du vin d'une grande année!

Nous nous arrêtons un moment à quelques kilomètres en arrière, à l'hôpital de Padureni. Dans un bouquet de bouleaux s'abritent plusieurs pavillons en bois frais qui ressemblent à des chalets suisses. Le Sereth coule à quelques centaines de mètres. Vers le Sud, on aperçoit les cheminées d'usines de Marasheshti, non loin de l'embranchement des routes de Tecucci et de Focsane que de temps en temps un éclatement d'obus ponctue. Avant-hier, ayant franchi en vitesse ce carrefour, j'ai arrêté mon chauffeur au moment où, à raison de 60 à l'heure, ce brave garçon me conduisait froidement dans les lignes allemandes. Le Touring-Club n'a pas prévu tous les « tournants dangereux ».

Devant l'un des pavillons, sur un brancard, est étendue une petite fille d'une douzaine d'années. On l'a mise là pour qu'elle respire à l'air libre. Il fait si beau! Son pauvre visage, gros comme le poing, passe sans transition des larmes au sourire. Elle souffre atrocement, mais de temps en temps elle veut laisser croire qu'elle souffre moins, car ses parents sont là, à côté d'elle, serrés l'un contre l'autre, effondrés sur deux chaises. Ils ont le regard fixé devant eux, dans le vide. On dirait qu'ils cherchent à voir le fond de leur douleur, sans y parvenir. La petite a été amputée de la jambe droite, et on a dû, par surcroît, pratiquer la résection du genou gauche. C'est une victime du bombardement de Panciu. Elle est infirme pour la vie — si elle vit. Le père était employé à la mairie. Il n'a pas voulu quitter son poste. C'était il y a huit jours, paraît-il, un homme vigoureux; c'est aujourd'hui un vieillard

bégayant. Ses cheveux ont blanchi en une nuit. Cette nuit-là, deux obus à quelques secondes d'intervalle ont éclaté dans sa maison.

« Le soir, me dit-il, nous nous étions endormis, heureux, ma femme et moi. J'avais alors quatre enfants. Quand le jour s'est levé, il me restait *ça*. »

Et du geste il me désigna le petit tas douloureux qui se tordait sur la civière.

C'est l'heure du pansement. Avec des précautions infinies le D^r Massard dégagea de ses bandes le membre amputé. Le pauvre petit moignon apparut misérable, si maigre, si peu de chose : de minces filets de sang coulaient sur la chair rosâtre, en travail pour recouvrir l'os sectionné. La petite martyre, la main posée convulsivement sur sa bouche, s'efforçait de ne pas crier et gémissait : « Docteur français, docteur français, toi qui es si gentil, ne me fais pas de mal ».

Soudain, les paroles de fraternité, qui tout à l'heure m'avaient presque touché, m'apparurent détestables, presque criminelles. J'aurais voulu qu'en cet instant tous mes Russes de cet après-midi eussent été là, réunis autour de ce petit brancard, et que, regardant de tous leurs yeux cette chair innocente et saignante, pieusement ils eussent appris ce qu'ils ne savent pas : haïr.

LES ÉBATS DE LA LIBERTÉ NOUVELLE

DEPUIS qu'il y a des hommes — et qui font des révolutions — jamais sans doute aucun bouleversement social n'a eu en aucun pays l'allure, le rythme de la Révolution russe. A l'ordinaire, ces grands mouvements, ces vagues de fond qui viennent d'un lointain passé, soulèvent de violents orages. Chez les Russes, ils déchainent tout ce qui ne se déchaîne pas, une indéfinissable paresse, une profonde indo-

lence, une étrange douceur qui de silencieuse qu'elle était s'est contentée de devenir bavarde. Chez ces hommes chez lesquels la bonté, la mélancolie et l'indifférence sont, si l'on peut dire, nationales, le sentiment de leur liberté nouvelle se manifeste par des gestes d'une prodigieuse ingénuité et par mille enfantillages qui seraient charmants s'ils ne se produisaient pas en des temps qui n'ont véritablement rien d'enfantin. Mais cela est égal à ces hommes qui vivent pour ainsi dire en dehors des temps et du Temps. On leur a fait cadeau de la liberté — c'est un beau joujou ! Ils s'amuse avec lui à toutes heures et dans toutes les circonstances — les plus bénignes comme les plus tragiques.



Il y a dans le sud de la Russie un beau lac aux abords dénudés et aux eaux profondes, qui communique avec un lac plus petit par une sorte de chenal. En avant de ce chenal, les officiers des troupes cantonnées aux environs avaient fait disposer une sorte de barrage afin de faciliter la pêche. On prenait là des carpes dignes d'avoir des anneaux dans le nez, ce qui est le comble de la sauvagerie pour les hommes, mais ce qui est la suprême distinction pour les carpes. Étant donnée la difficulté des ravitaillements et leur médiocre qualité, un tel appoint n'était pas négligeable. Aussi faisait-on dans les popotes voisines des repas où certains plats eussent pu honorablement figurer sur la table du prince Igor.

Un jour, dans les environs de ces étangs, quelques centaines de soldats se réunirent dans une de ces palabres qui sont un peu trop à la mode cette saison, sur le front oriental. Que discutaient-ils ? Sans doute des problèmes d'importance, car la séance se prolongea. Tout à coup, on les vit rompre le cercle, et se précipiter en courant vers les étangs, avec des gestes d'allégresse et en poussant ce cri

de joie : « Sloboda! Sloboda! » Cela veut dire : « Liberté! Liberté! » Seulement sloboda est plus moderne et moins porté. Ils atteignirent ainsi le barrage de pêcheries qui séparait les deux étangs, et, à coups de hache, ils se mirent à le démolir. Des officiers intervinrent et voulurent s'opposer à cette destruction. Les soldats sans se préoccuper de ces admonestations poursuivirent leur besogne en criant :

« Sloboda! Sloboda pour les poissons! »

Un sous-officier plus averti donna quelques explications : « Les poissons, dit cet homme simple, sont des créatures de Dieu comme les hommes. Comme eux, ils ont droit à la liberté. Mais les hommes peuvent parler. C'est à cause de cela qu'ils ont pu faire la Révolution, tandis que les poissons qui sont muets ne pourront jamais faire la leur. Aussi est-il de notre devoir de les aider. Il est contre le vœu de la nature de les parquer ainsi dans un espace restreint, afin de pouvoir les saisir plus aisément et de les tuer ensuite. Alors nous leur rendons la liberté. » Ainsi fut-il fait.

Ne dirait-on pas une révolution pour paradis terrestre? Cette anecdote peint à merveille cet usage enfantin de la liberté — enfantin, mais redoutable à l'heure actuelle — qui est l'une des plus singulières caractéristiques du grand bouleversement russe.

Rien n'est plus saisissant que le contraste violent qui nous apparaît chaque jour entre l'une des plus grandes crises que l'histoire aura connues et la puérilité de la plupart des faits par lesquels elle se manifeste. On ferait tout un volume, et qui ne manquerait ni de saveur ni d'intérêt, avec les « ana » de la Révolution slave.

Elle serait très amusante à écrire l'aventure de ce petit bourgeois de la Russie qui, par hasard, sortit

un beau jour avec un parapluie rouge sous le bras. Appréhendé par un groupe de manifestants qui se rendait à un « meeting », on le pria d'ouvrir son parapluie rouge, ce qu'il fit bien volontiers. Un parapluie fermé n'est qu'un parapluie; un parapluie ouvert c'est presque un drapeau. On acclama aussitôt le petit bourgeois, les femmes lui jetèrent des bouquets; on lui proposa des enfants à embrasser, on le porta en triomphe, et on lui offrit sur-le-champ la présidence de la réunion, où trois heures durant il reçut en plein visage mille compliments hyperboliques et autant de métaphores flatteuses. Le petit bourgeois s'y habitua avec une rapidité touchante. On le traîna ensuite à un banquet, qu'il présida également et où il prit la parole au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Le petit bourgeois était orateur sans le savoir. Finalement, il fut reconduit chez lui à une heure fort avancée, accompagné comme un souverain au son d'une fanfare guerrière par plusieurs milliers de libres citoyens.

Ce qu'il y a de charmant, c'est que le petit bourgeois était un ancien et humble bureaucrate; qu'il occupait une place petite, mais solide dans le *tchin*, suppôt du régime déchu, et qu'il professait des sentiments du réactionnarisme le plus étroit. Mais cette journée lui avait paru trop agréable. La tête lui tourna. Grisé par les délices nouvelles pour lui de la popularité, l'on m'a assuré qu'il s'était fait inscrire au comité révolutionnaire et que, quelque temps qu'il fasse, il ne sortait plus jamais sans son parapluie rouge tout grand ouvert.

Depuis deux mois, d'ailleurs, tout ce qui est rouge, la soie comme le drap le plus rude, jouit d'une extrême faveur. Il a fallu confectionner, en effet, un nombre infini de cocardes, de drapeaux, de banderoles et d'oriflammes. Le plus petit bout d'étoffe rouge, si petit soit-il, ne passe pas inaperçu et sert de prétexte à une manifestation. Témoin cette histoire d'une escouade de soldats russes, d'une petite femme, d'un chien et d'un nœud de ruban.



Une humble gare de Bessarabie, moitié bois, moitié briques, décente, correcte, vénérable aussi, comme toutes les gares russes depuis que Tolstoï est mort dans l'une d'elles. Aux alentours, des plaines qui se dorment rapidement de blés mûrisants; des collines, doucement ondulées, qui, d'un geste souple, semblent d'elles-mêmes vous offrir leurs moissons. Une région à inquiéter la terre de Chanaan. Des prairies vertes où les cigognes, sur un pied, contemplant d'un air vexé les trains qui passent avec un retard formidable, mais régulier. Sur le quai de la gare, au milieu du va-et-vient des uniformes et des casquettes, des fonctionnaires et des officiers, une petite femme très élégante se promène. On la regarde beaucoup, parce que cette petite femme dans cette petite gare est à peu près seule de son sexe. Des groupes se forment pour admirer sa démarche. On chuchote, on suppose, on potine. Bref, cette petite femme fait, elle aussi, une petite révolution. Mais, par malheur, elle est suivie d'un chien, un loulou qui, en d'autres temps, avouerait certainement être de Poméranie, et ce chien porte piquée entre les oreilles une cocarde rouge. Une quinzaine de soldats se montrent l'animal ainsi décoré, et se mettent à grogner. Leur mauvaise humeur se fait agressive. Ils se dirigent vers la petite femme, l'interpellent et lui reprochent violemment d'avoir placé un ruban rouge dans le poil d'un animal. Un tel usage du symbole de la Révolution n'est pas permis et ne saurait avoir pour but que de la ridiculiser. Les soldats crient, hurlent, se démènent. Le loulou et la petite femme s'arrêtent interloqués. Mais celle-ci a pris son parti, et ce parti est charmant. Elle arrache le ruban rouge au toutou et, d'un geste plein de grâce, elle le pique dans ses propres cheveux. Les soldats sont soudain calmés. Ils estiment que ce qu'ils avaient considéré

tout à l'heure comme une injure est soudain devenu un hommage. Ils sont enchantés ; ils saisissent la petite femme, la portent en triomphe selon le rite, la jettent en l'air par trois fois et la rattrapent au bout de leurs bras tendus. La cloche sonne trois coups ; on permet à la petite femme de regagner son compartiment où les soldats l'accompagnent en lui prodiguant les gestes de la plus chaleureuse sympathie et le loulou et sa propriétaire poursuivent paisiblement leur voyage. Cette histoire prouve suffisamment qu'une petite femme, quelle que soit sa nationalité, n'est jamais embarrassée pour se tirer d'affaire, même au milieu d'une grande révolution, dans une petite gare de Bessarabie.



Au fond, ils sont très bons garçons ces soldats, même dans leurs ferveurs révolutionnaires. Un rien les contente et la moindre marque de bonne volonté les transporte d'aise. Il le savait bien ce général qui, accusé de tiédeur pour les temps nouveaux, reçut la visite de plusieurs soldats délégués qui venaient lui demander de la part de leurs camarades quelles étaient exactement ses opinions.

« Moi, leur répondit-il, je vais vous dire ce que je suis et vous pourrez le répéter à tous. Je considère mes hommes comme mes enfants. Je n'ai donc aucune raison de ne pas leur dire toute la vérité. Je suis anarchiste maximaliste. Après cela, je suis certain que vous ne m'en demanderez pas plus. »

Les soldats se retirèrent ravis, et ils déclarèrent à ceux qui les avaient envoyés :

« Le général est tout ce qu'il y a de mieux... Il est tellement révolutionnaire que nous n'avons même pas pu retenir le nom qu'il nous a dit... »



D'ailleurs le soldat russe ne s'entête pas long-

temps si on sait lui adresser des objections utiles. Sous son indolente fantaisie, somnole un vieux fonds de bon sens qu'il est somme toute assez facile de réveiller.

L'on m'a rapporté ce propos de deux soldats interpellés un jour avec bonhomie par un général au sujet de je ne sais quelle affaire de service. Le premier des deux soldats traita son chef d'« Excellence » selon les vieux usages, tandis que le second, plus « nouveau jeu », s'abstint de lui donner ce qualificatif.

Lorsque le général se fut éloigné, le second soldat dit au premier avec véhémence :

« Tu lui as dit Excellence ? »

— Mais oui, répliqua le second soldat, je lui ai dit : « Excellence ».

— Tu ne sais donc pas que maintenant, il ne faut plus dire Excellence ?

— Et pourquoi ne faut-il plus dire Excellence ?

— Comment, pourquoi ? Mais parce qu'on a fait la Révolution, parce que maintenant nous sommes tous libres. »

Le premier soldat se tut un instant, puis remarqua :

« Mais puisque nous sommes tous libres, nous sommes libres de dire « Excellence » si ça nous fait plaisir. »

Sur quoi le premier soldat réfléchit à son tour quelques secondes, et déclara :

« C'est vrai, tout de même, ce que tu dis là. Du moment qu'on est libre, on peut faire ce qu'on veut. C'est ça, vois-tu, qui est difficile à comprendre. Eh bien, puisque c'est comme ça, moi aussi je dirai Excellence. »

Puis l'homme ajouta, avec une évidente satisfaction :

« Seulement, tout de même, ce ne sera plus la même chose qu'autrefois. »

En Russie, les plus simples âmes ont des subtilités.



« Ah ! disais-je à un officier russe, sûr et fin lettré, si Tolstoï avait vu et entendu tout cela, quelle n'eût pas été sa joie, de quel verbe enflammé il eût soutenu ce grand mouvement de libération ! »

Mon interlocuteur fit une petite moue qui me prouva tout de suite qu'il n'approuvait qu'à demi mes paroles, et il me répondit :

« Sans doute, sans doute, mais ce n'est pas bien sûr... Tolstoï... vous savez... je l'ai connu... Avec lui, on n'était sûr de rien... Je le vois très bien allant soudain trouver le Tsar, à Tsarskoié-Sélo, et lui disant : « Tu as été coupable, mais tu as expié. « L'expiation t'a grandi, l'expiation vient de te « faire empereur. Avant, tu ne méritais pas de « l'être. Je t'aime. Je t'admire. Je suis ton humble « serviteur et je vais te laver les pieds... »

Et l'officier russe a ajouté, en souriant :-

« Voyez-vous, avec les grands hommes, on ne sait jamais, — surtout quand ils sont Russes... »



Souvent, dans les assemblées de soldats, les questions de mots remplacent les questions d'idées. Par là, dès leur origine, ces assemblées furent véritablement parlementaires.

C'est ainsi que dans une réunion on se préoccupa de supprimer des théories aussi bien que du langage militaire le mot « discipline ». Ce vocable désuet selon quelques-uns donnait aux soldats l'impression qu'ils étaient des esclaves et leur inspirait par suite un profond dégoût propre à leur enlever toute initiative belliqueuse. Enfin la discipline leur apparaissait comme la faiblesse principale des armées. On s'accorda donc pour biffer jusqu'à ce substantif fâcheux. Mais il fallait tout de même le remplacer par quelque chose. On chercha, on discuta, on trouva. Quoi ?

Ceci : Désormais au mot discipline serait substituée « l'obligation pour les soldats d'obéir aux ordres militaires intelligents ».

Cette trouvaille contenta tout le monde. Elle laissait évidemment sous-entendre que les ordres militaires pouvaient parfois être stupides. Elle autorisait sans doute chaque homme à juger si ce qu'on lui commandait était intelligent ou parfaitement idiot, ce qui supposait chez lui un jugement sûr et délié. Mais l'expression nouvelle était flatteuse et tout à fait conforme aux exigences d'une armée consciente. Néanmoins, la proposition n'alla pas plus loin. Elle avait permis pendant deux heures à quelques centaines de citoyens de parler et de se disputer abondamment.

N'était-ce pas déjà un joli résultat ?

DÉCLARATIONS DE M. KERENSKY

DANS le Palais d'Hiver, assis au bureau de Nicolas II, au milieu d'une pièce d'un style lourdement Renaissance, ornée avec un mauvais goût très sûr, le ministre président Alexandre-Feodorovitch Kerensky a bien voulu me recevoir. C'était à la veille de la tragique aventure du général Kornilof.

Kerensky est vêtu d'une tenue panachée, moitié civile, moitié militaire. De taille moyenne, le dos presque voûté comme par la fatigue d'une longue route. L'œil bleu, un peu voilé, un peu lointain, s'allume soudain, puis s'éteint.

D'une voix qui consent à la douceur, mais que l'on sent prête à la colère, Kerensky me fait les déclarations suivantes :

« La situation est grave. Riga est prise depuis deux jours. Mais la ligne se reforme à 50 kilomètres à l'Est de la ville. Les nouvelles que je reçois de la 12^e armée sont meilleures. Je conserve un ferme

espoir. J'ai confiance que mon pays se relèvera, qu'il connaîtra le grand réveil et que la victoire deviendra la sœur de la liberté. Voyez-vous, ce n'est pas dans les jours heureux que nous donnons notre mesure, c'est après avoir touché le fond de l'épreuve que nous avons connu les plus belles heures de notre histoire.

— Cela c'est très russe ; n'est-ce pas la théorie de l'expiation telle que Tolstoï l'a formulée dans la *Puissance des Ténèbres* et dans plusieurs autres œuvres ?

— Oui, c'est cela ; nous avons été très malheureux, ce malheur même nous a trempés ; il me semble que l'instant est venu où nous allons pouvoir remonter la pente. J'ai foi que nous y parviendrons ; je sais qu'en France l'opinion s'impatiente. Je le comprends : il faut tout comprendre ! Mais nos alliés doivent songer à ceci, qui est en même temps notre malheur et notre fierté, c'est qu'actuellement nous avons attiré sur notre front *un peu plus de la moitié de la totalité des forces des Empires centraux*. C'est un énorme effort de la part de l'ennemi ; le plus grand que nous ayons eu à subir depuis le début de la guerre. Nous avons dû céder en deux points, sous cette formidable pression. Mais déjà nous nous sommes repris, et ce n'est, je le pense, que l'aurore des jours meilleurs.

« Nous ferons tout pour faire face à ces redoutables nécessités. Nous remettrons dans l'armée la discipline dont elle ne peut se passer, et, tout en respectant les droits de la démocratie, nous poursuivrons vigoureusement ce but indispensable à la stabilisation de nos lignes, d'abord, et ensuite au succès de nos armées.

— Vous avez agréé toutes les propositions de réforme que vous a faites en ce sens le général Kornilof ?

— Pardon, nous n'avons pas à agréer des propositions du général Kornilof, c'est lui qui avait à agréer les nôtres.

— Enfin, vous êtes en plein accord avec le commandant en chef?

— Pardon, comment voulez-vous qu'il en soit autrement? Si nous n'étions pas d'accord avec le général Kornilof, à l'instant même il cesserait d'être commandant en chef. Mais passons.

« Ce qu'il faut que l'on sache bien en France et dans tous les pays alliés, c'est que si des événements intérieurs et qui font partie de la destinée d'un peuple ont amené dans nos rangs des faiblesses et des défaillances, nous avons la volonté ardente de les réparer et de prendre notre revanche, toute notre revanche. Nos ennemis en ont profité avec adresse pour essayer de jeter la suspicion sur notre fidélité et notre loyalisme d'allié...

— Oui, la presse allemande a, en effet, prononcé à maintes reprises le mot de paix séparée.

— Elle seule pouvait le faire. C'est absurde, c'est une question qui ne saurait même se poser : *Jamais, entendez-vous, jamais la Russie ne fera de paix séparée*, jamais un homme ne voudrait apposer sa signature au bas d'un pareil traité. C'est un ordre d'idées qui doit être exclu aussi bien de l'espérance de nos ennemis que de la crainte de nos alliés. »

DECLARATIONS DE M. TERESTCHENKO

J'AI eu deux entretiens avec M. Terestchenko, ministre des Affaires étrangères : le premier, à la veille des événements Kornilof; le second, hier même.

M. Terestchenko a trente-deux ans; il a l'autorité de la séduction, une intelligence remarquable; par suite de sa souplesse et de sa vivacité, un mélange de jeunesse et de maturité qui étonne sans inquiéter, toutes les qualités qui ont la grâce d'être des dons

et qui nous font croire aux bonnes fées. Par le temps qui court (et Dieu sait s'il court!), c'est une pensée bien agréable.

M. Terestchenko est tout rasé, de belle allure, il a un veston et des opinions qui lui vont bien, une belle voix et une grande mobilité de physionomie. On se dit en le voyant : « Quel beau premier prix de Conservatoire! », mais dès qu'on l'entend, on se dit beaucoup mieux que cela.

M. Terestchenko a bien voulu me faire les déclarations suivantes :

« L'affaire Kornilof est terminée. Le général se soumet. C'est une pénible aventure. J'avais personnellement pour le commandant en chef beaucoup de respect et d'estime ; son grand malheur a été d'être mal entouré, mal conseillé, et de prendre parfois des intrigants pour des patriotes. C'était un brave soldat, mais crédule, naïf et, si l'on peut dire, un illettré en politique. Son tort a été de vouloir en faire.

« J'étais parti le mardi 8 pour la Stafka ; j'allais, de la part du gouvernement provisoire, me mettre d'accord sur certains points de détail. J'ai été rappelé par télégramme en cours de route au milieu de la nuit... Si j'avais continué, bien des choses eussent pu être évitées... Si graves qu'aient été ces incidents, ce ne sont que des incidents. Il ne faut pas qu'ils nous détournent de ce qui doit être notre unique pensée : la Guerre, l'Ennemi.

« C'est sur la guerre que toute notre volonté doit être tendue, c'est en fonction de la guerre que tous nos actes et tous nos efforts doivent être coordonnés.

« Vous connaissez la solution que le gouvernement provisoire a donnée à la crise du commandement : Kerensky généralissime avec le général Alexeief comme chef d'état-major. J'estime que cette double mesure est très heureuse et qu'elle produira les meilleurs effets. Nous avons dû nous préoccuper, en effet, après les heures tragiques de ces derniers jours, de reconforter l'armée et d'inspirer une confiance égale aux officiers et aux soldats. La

présence de Kerensky à la tête de l'armée lui permettra de mettre plus directement à son service sa grande autorité. Celle du général Alexeïef donnera à tous les officiers un chef d'une grande science et d'une haute valeur militaire.

« Il est bien évident que Kerensky ne se mêlera pas des questions techniques et stratégiques. Cela ce sera la part de son chef d'état-major. Mais nul n'était mieux qualifié que lui pour remettre dans nos rangs l'ordre et la discipline indispensables.

— Les derniers événements n'auront-ils pas pour conséquence de modifier la politique du gouvernement ? Quelques esprits chagrins estiment que celui-ci pourra se trouver rejeté du côté des maximalistes et des bolcheviks.

— C'est une erreur commise, peut-être intentionnellement, par nos adversaires. Nous venons de montrer que nous étions prêts à réprimer toutes les rébellions, toutes les révoltes. Nous continuerons à le faire, de quelque côté qu'elles se produisent, à gauche aussi bien qu'à droite.

« Ce qui est arrivé a prouvé que nous en étions capables ; seul l'ordre à l'arrière peut assurer l'ordre à l'avant, et, encore une fois, c'est vers l'avant que doivent aller toutes nos pensées et toutes nos volontés.

« La presse française manifeste une certaine mauvaise humeur à l'égard de la Russie, et cela est explicable. Mais je suis heureux de vous présenter à ce sujet quelques remarques qui ne vous paraîtront peut-être pas sans justesse : j'estime que nous sommes, depuis six semaines, des alliés plus utiles pour vous que nous ne l'étions il y a trois mois. En mai, une sorte d'armistice tacite existait entre les Allemands et nous. A peine quelques coups de canon ici et là. Il en résultait un état d'esprit funeste sur la prolongation duquel nos ennemis comptaient bien pour frapper le coup décisif. Il fallait à tout prix rompre ce silence. C'est à quoi a servi l'offensive de juin.

« Personnellement, je n'ai jamais cru à son déve-

loppement. J'en avais d'ailleurs, à l'époque, averti nos ambassadeurs. Mais cette offensive était indispensable : il fallait réveiller la guerre, les courages, les énergies. Cette opération, il est vrai, a tourné plus mal encore que nous ne craignons. Elle a amené la perte des territoires que nous occupions en Bukovine et elle a causé notre recul à l'Est de Riga. Ce sont des événements bien douloureux pour nous ! Mais ils ont eu pour vous l'avantage de congestionner terriblement la ligne ennemie en face de nous et ont amené contre nos troupes plus de 140 divisions ! Nous avons à y faire tête. Et, quelle que soit la tristesse que nous causent les événements intérieurs, j'ai la conviction que nous y réussirons.

« J'ajoute ceci : à de nombreux indices il est possible d'apercevoir qu'une transformation s'opère chez nos soldats ; nos revers y ont contribué. Le moral des hommes se relève, s'élève. La conception et l'amour de la patrie s'éveillent en eux. Sous l'ancien régime, le mot même de « patriote » n'avait pas de sens, ou plutôt il avait un sens restreint et regrettable. Patriote voulait dire qu'on appartenait à l'union des Vrais-Russes, dont le seul programme était de renverser la Douma et d'abolir les droits du peuple. Maintenant, le mot patriote se gonfle et s'ennoblit de toute sa signification. Depuis quelques semaines seulement la guerre est devenue nationale en Russie. Malgré tant d'événements pénibles, je crois qu'il en résultera de grandes choses.

« Que les Alliés veuillent donc bien considérer ceci : nous avons retiré de leur front par notre effort, si malheureux qu'il ait été, plus de troupes que nous n'avons réussi à le faire depuis le début de la guerre. Nos sentiments pour eux ne peuvent pas être mis en doute, j'en ai eu à l'assemblée de Moscou la preuve éclatante. Chaque fois que le nom d'un pays allié, quel qu'il soit, France, Angleterre, Amérique, Italie, Serbie, Roumanie, Belgique était prononcé, il était acclamé frénétiquement par l'unanimité de l'assemblée.

« Cette unanimité est l'indication de ce que doit être notre politique extérieure, et de tout mon effort personnel c'est dans ce sens que je la dirigerai.

— Alors les mots que l'on avait prononcés de paix séparée, ces mots sont criminels ?

— Ils l'ont toujours été. Mais, en admettant qu'ils aient pu à certains instants éveiller certaines craintes, c'était à l'heure où le calme régnait sur notre front et où se trouvait établie de fait la sorte d'armistice dont je vous parlais. Oui, il est possible que si cet état de choses et cet état d'esprit avaient duré, ils nous eussent conduits presque mécaniquement à la fin de la guerre. Mais à présent *il n'y a plus rien à craindre*. La Révolution, la liberté, le gouvernement provisoire savent ce qu'ils doivent aux Alliés et ce qu'ils se doivent à eux-mêmes : *Jamais la Russie ne fera la paix séparée.*

« Demain la République sera proclamée en Russie. Cette proclamation signifie aux yeux du gouvernement russe, que l'ère de l'agitation révolutionnaire doit être close, et que la Russie entre dans une période de légalité et de stabilité. »



Puissent ces paroles, qui m'ont été dites avec vigueur et fermeté par deux jeunes hommes en qui bouillonnent l'ardent désir et la gloire magnifique de sauver leur pays, puissent ces paroles gagner et soulever l'âme confuse et mystérieuse de la Russie tout entière !

LE QUESTIONNAIRE DU SOLDAT RUSSE

SEULS ceux qui, comme nous, en ont connu l'effort quotidien peuvent se rendre compte de l'intensité de la propagande allemande dans les rangs de l'armée russe. Mensonges sur les Alliés, sur leur

mésentente, sur le but de la guerre, sur la situation intérieure de la Russie, sur les ambitions impérialistes de l'Angleterre, les Allemands ont tout mis en œuvre pour circonvenir ces esprits crédules et grisés par l'ivresse de la liberté nouvelle.

Ils se sont efforcés de toutes les manières de faire parvenir le poison jusqu'à ceux auxquels il était destiné. D'abord dans les journaux à leur solde, qui, tantôt ouvertement, tantôt hypocritement, prêchent la fraternisation entre adversaires. Sans doute, l'autorité militaire empêche les ballots de feuilles abjectes d'arriver à la ligne de feu. Mais l'abonné a le droit de les recevoir. Parmi toutes les libertés qu'elle a inscrites à son programme, la Révolution n'a pas oublié « la liberté de l'abonné ». Et puis les avions font leur œuvre et éparpillent chaque jour des milliers de manifestes sur les cantonnements du front... Tel petit village roumain, aux maisons basses, s'est réveillé un beau matin au milieu de ses jardins verts, avec ses toits tout blancs de papier; cette boue avait neigé sur eux pendant la nuit. Ou bien encore des émissaires en rampant portent dans l'ombre des placards jusque sur le parapet. Au petit jour les soldats aperçoivent cette funeste pâture. Ils se la distribuent et ils lisent, ils lisent avidement. Dans leurs esprits brumeux, surexcités par la rapidité et la grandeur des heures qu'ils vivent, tous ces mensonges laissent leur trace et fournissent les sujets des discussions pour les assemblées du lendemain.

Petites ou grandes, ces assemblées sont innombrables; elles réunissent une compagnie ou un régiment, ou une division; tantôt en première ligne, tantôt dans les cantonnements de réserve. Plusieurs officiers français, américains et anglais ont reçu mission d'aller au front prendre part à ces réunions afin de contrebattre la venimeuse et attentive propagande allemande et de répondre aux questions que posent officiers et soldats russes sur les sujets les plus divers, militaires, politiques ou diplomatiques.

Le souvenir de ces singuliers colloques, souvent ardents et passionnés, où se manifestent les courants les plus divers, depuis les plus nobles jusqu'aux plus vils, et où éclate l'âme d'une race, d'une nation et d'une révolution, restera pour moi parmi les plus précieux et les plus émouvants qu'il m'ait été donné de recueillir. Assez dur métier, d'ailleurs, que celui d'orateur de tranchées, car l'éloquence chez les soldats russes se lève de bonne heure.



Dès que le jour est venu, on ne chemine pas longtemps le long du front sans apercevoir, réunis dans un fond de vallée, à l'abri d'une crête, ou dans un petit bois, quelques centaines ou même quelques milliers de soldats russes serrés les uns contre les autres et écoutant avec une attention et un silence singuliers la lecture d'un journal, d'un manifeste, ou les discours interminables d'un tribun improvisé. L'instant venu de répondre, il faut, assisté d'un interprète, qui traduit chaque phrase à mesure que vous venez de les prononcer, remettre au point les propos tenus, les erreurs et les chimères des uns, les craintes et les découragements inspirés à d'autres par le dernier mensonge boche. Car le Boche renouvelle sans cesse sa perfidie. Chaque semaine voit éclore une ou deux calomnies inédites à l'adresse d'une des nations alliées. Pendant que l'on parle, de tous les points de la foule massée autour de vous, au pied du rocher, de la souche de hêtre ou du monticule que l'on vous a désigné en guise de tribune, vous arrivent des quantités de petits bouts de papier sur lesquels sont inscrites les questions auxquelles on vous prie de répondre. Lorsqu'on a fini, il faut donc recommencer, après quoi c'est le tour de tous les officiers et de tous les soldats qui souhaitent approuver ou contredire. A l'ordinaire, le commandant de division, lorsqu'il est présent, le colonel et le président du comité révolutionnaire prennent la

parole ; cela est presque de rigueur. Aux plus vives discussions succèdent habituellement les plus chaleureuses congratulations, et il faut tendre rapidement l'une ou l'autre joue pour éviter des baisers par trop slaves. Pourtant, lorsque l'embrasseur est un général, la déroboade peut devenir difficile. Le respect que l'on doit aux grands chefs comporte parfois de dures exigences. Il est évident qu'on ne peut pas recevoir un baiser de général comme un baiser de capitaine en second.

J'ai noté au jour le jour des questions posées par les soldats russes. Derrière les unes, on devine la suggestion allemande. Beaucoup ne sont inspirées que par la curiosité diffuse dans les masses de ce peuple en éveil. L'ensemble constitue un document d'un prodigieux intérêt. Les questions qui se répètent le plus souvent sont les suivantes :

— Pourquoi les Alliés ne fixent-ils pas le cours du rouble ?

— Pourquoi tous les peuples alliés ne renoncent-ils pas officiellement à tous désirs de conquête ?

— Tous les Alliés sont-ils d'accord pour une paix sans annexions ni contributions ?

— Comment la France entend-elle la question de l'Alsace-Lorraine ?

— Est-ce qu'en Alsace-Lorraine beaucoup de citoyens regretteront l'Allemagne ?

— Pourquoi la France n'a-t-elle pas favorisé la conférence de Stockholm ?

— Pourquoi la France n'a-t-elle pas encore répondu à la demande du gouvernement provisoire relative à une réunion des peuples de l'Entente où seraient révisés les buts de la guerre ?

— Pourquoi les pays alliés ne publient-ils pas tous les papiers diplomatiques relatifs à la guerre ?

— Comment peut-on faire pour renverser l'empereur Guillaume ?

— Ne pourrait-on pas enfermer tous les empereurs dans une même maison, qui pourrait d'ail-

leurs être entourée d'un jardin et même d'un parc, afin qu'ils puissent s'y promener ?

— Est-il vrai que les troupes russes soient maltraitées en France ?

— Est-il exact qu'à Paris on ne réponde pas aux officiers russes ; que dans les magasins on ne veuille rien leur vendre et que dans les restaurants les serviteurs refusent de leur servir à boire et à manger ?

Cette dernière question nous est parvenue à des centaines d'exemplaires. Elle préoccupe énormément le soldat russe auquel des articles d'inspiration boche ont persuadé que ses camarades en France étaient sans cesse insultés et humiliés !

Je continue à recopier mes notes :

— Où en est en France la question de l'alimentation ?

— Est-ce qu'en France la vodka est défendue comme chez nous ?

— Est-ce que M. Ribot est gentil ?

— Est-ce que l'on fera un plébiscite pour savoir quel est le vœu des Alsaciens-Lorrains ?

— Pourquoi Jean Jaurès a-t-il été assassiné ? Est-ce que son meurtrier vit encore ?

— Est-ce que notre révolution ressemble vraiment beaucoup à votre grande Révolution française ?

Et l'un des petits papiers qui contiennent cette question assez fréquente, ajoute : « Nous voudrions que oui ; cela nous ferait plaisir ».

— Est-ce que l'on trouve en France que nous avons eu raison d'abolir la peine de mort ?

— Qu'est-ce que pense la France de notre Révolution ?

Cette semaine vit éclore toute une floraison de questions hostiles à l'Angleterre, — c'est en ce sens que les journaux vendus à l'Allemagne avaient, ces derniers jours, porté leur effort.

— Est-il vrai que l'Angleterre veuille prendre toutes les colonies allemandes ?

— Est-il exact que l'Angleterre n'ait que des sentiments « impérialistiques » ?

— Est-il exact que l'Angleterre considère que toutes les îles qui sont dans toutes les mers du monde lui appartiennent ?

Et, de temps en temps, une question vous parvient qui, dans sa naïveté douloureuse et résignée a l'air de venir du fond d'un roman de Tolstoï. Celle-ci, par exemple :

— Est-il vrai que le bonheur des hommes, quoi que l'on fasse et quoi qu'il arrive, ne pourra jamais régner sur la terre ?

Je revois le petit soldat qui m'a tendu d'un geste timide ce petit carré de papier. C'était un petit paysan, originaire de Zaritzyn, sur les bords de la Volga. Visage doux et borné, regards gris, un peu fixes, parfois illuminés de clartés, des éclairs dans le brouillard.

Sur ma demande, on me répète la question :

— Est-il vrai que le bonheur des hommes, quoi que l'on fasse et quoi qu'il arrive, ne pourra jamais régner sur la terre ?

Mon interprète, en me redisant ces mots, a cru devoir sourire. Moi, j'ai eu les larmes aux yeux.

J'ai questionné à mon tour le petit soldat qui me questionnait.

« Pourquoi me demandes-tu une pareille chose ? »

Il me répondit :

« Parce que si l'on ne se battait pas pour le bonheur de tous, cela ne vaudrait pas la peine de donner sa vie.

— Ne comprends-tu pas, ne sens-tu pas, ai-je ajouté, que tu te bats pour la sécurité de ta famille, pour le bonheur des tiens ? »

Il a hésité un instant, cherchant ses mots, puis il a répliqué avec une douceur infinie :

« Les miens, c'est tout le monde. »

J'ai alors prodigué au petit paysan de la Volga des mots d'encouragement, de réconfort, assez vagues d'ailleurs. Il a paru s'en contenter et s'est retiré en tournant entre ses mains sa casquette grise, et en murmurant avec un sourire vite effacé :

« C'est bien, merci... Alors peut-être oui... on pourra mourir... »

Il faisait partie de l'un des régiments de la ...^e division des tirailleurs du Turkestan, qui lors de la récente offensive russo-roumaine, couronnée d'un si franc succès, hélas! trop vite arrêté par les désastres de Galicie et de Bukovine, perdit en quelques heures un quart de son effectif. Est-il encore vivant, le pauvre enfant? Est-il mort « pour le bonheur de tous »? Je ne le saurai sans doute jamais. Mais comment oublierai-je ce visage étrange, ce regard anxieux et ingénu?

On est pris de vertige en se penchant sur de telles âmes. De vertige et d'angoisse, lorsqu'on pense à tout ce que cet évangélisme slave, à tout ce que cet humanitarisme obscur et qui a cheminé à travers les générations dans les ténèbres de la grande Russie, présente de périls au milieu des réalités implacables et immédiates de l'heure présente. On sait, on sent que l'ennemi attentif n'ignore rien des pensées de tout ce peuple en transformation et qu'il guette avidement, féroce-ment l'instant d'en profiter. L'âge de fer par feinte respecte provisoirement ces états d'âme de l'âge d'or. Il les laisse s'épanouir, se développer. Quels formidables et atroces bénéfiques escompte-t-il de cette patience calculée? Depuis que nous vivons au milieu des troupes russes, nous en recevons, d'une heure à l'autre, des impressions puissantes et contradictoires : tantôt elles paraissent nous permettre les espoirs les plus rayonnants, tantôt nous menacer des plus sinistres déroutes...

Demain sera-t-il fait de toute cette beauté ou de toute cette douleur?

NOTRE PAYS!

ON ne peut imaginer si on ne l'a constaté soi-même l'incomparable prestige de notre pays — dans les autres pays ; sa puissance et sa douceur. Tout enveloppés de cette clarté qui nous accompagnait partout, ceux d'entre nous qui ont connu là-bas sur quelque front lointain de la grande guerre la gravité et l'angoisse de certaines heures, n'ont jamais manqué au moment opportun d'en ressentir un merveilleux réconfort. Lorsque la nostalgie allait être la plus forte, le moindre incident de route, la plus petite circonstance du cantonnement nous révélait cette admirable vérité dont tout de suite nous étions consolés : c'est qu'en quelque lieu que l'on soit, on ne saurait être loin de la France, puisqu'elle est partout, puisqu'elle est le pays d'où l'on ne peut pas être exilé ! Son rayonnement a franchi les mers, les contrées, les déserts ; il s'est glissé à travers les vallées, les rochers et les forêts. Pas une tranchée où il n'ait cheminé, pas un torrent qu'il n'ait suivi, pas un ravin qu'il n'ait visité. Seul le jour quand il se lève est capable de faire une pareille randonnée de lumière !

Ce prestige, oh ! ce n'est point du tout comme l'ont souvent insinué certains journalistes alle-

mands, un thème flatteur, une heureuse péroraison pour discours interallié, un sujet de toast pour popote militaire, lorsque quelque général accepte d'y paraître. Non, il est réel, tangible. On le voit, on le respire, on l'entend. Il vit et il fait vivre. Il fait partie de l'existence de tous et de tous les jours. Il est passé en tant de langues diverses ! — dans le jeu des épithètes, dans les refrains de marche, dans la sagesse des proverbes. Il adoucit les yeux des femmes et il enflamme le regard des hommes. Il s'affirme familièrement dans les petits faits aussi bien que dans les grands : le salut au seuil d'un village, l'accueil au seuil d'une chaumière, la parole d'un blessé au seuil de la mort. Il est magnifique et charmant ; c'est un prestige de chez nous !

Je me souviens avoir vu à Calmasul, près de Galatz, un portefeuille troué d'une balle que l'on venait de retrouver sur le cadavre encore chaud d'un jeune officier russe du 4^e corps européen, tombé sur les bords du Sereth. Il contenait deux petits poèmes dédiés, le premier à sa fiancée, Tatiana V..., le second à la France. C'étaient ses deux amies, ses deux tendresses. C'est à elles qu'il pensait sans cesse, étant sans cesse à la veille de mourir. J'ai noté la traduction des deux derniers vers d'une émotion si simple et si naïve. « La France, disait-il, cela signifie la Gloire, la Lumière et la Rose. »

C'est ainsi qu'elle apparaît à tous, à ceux-là même qui ne l'ont jamais vue, dans une splendeur qui n'a rien de vain ni de solennel, où l'héroïsme ne fige point le sourire, où l'éclat ne fane point la grâce et laisse subsister dans sa perfection mesurée « l'esprit de finesse » dont parle Pascal et qui finira bien par vaincre « l'esprit de géométrie ».



Cet irrésistible prestige est tel que la grande

guerre ne suffit pas à l'expliquer. Il vient de plus loin, il vient de toujours. Toutes nos victoires y participent, depuis les plus reculées; toutes nos chansons l'harmonisent, depuis celle de Roland; tous nos grands hommes y collaborent. Il arrive même que, sans le vouloir, ils se prêtent mutuellement leurs exploits. C'est ainsi que j'ai entendu un capitaine en second d'une division de tirailleurs du Turkestan raconter à ses hommes la mort du chevalier d'Assas — que sans broncher il appelait Bayard. Cet officier n'avait peur de rien. D'ailleurs, est-ce bien une erreur, puisque Bayard eût fait à la place de d'Assas ce que d'Assas a fait? Ni l'un ni l'autre n'eût protesté. Ils faisaient partie de la même arme.

Aussi bien est-ce la grandeur de cette guerre qu'elle soit un vaste et puissant résumé d'histoire de France. « La Fayette, nous voilà! » a dit, en arrivant à Paris, le général Pershing, avec la noble fierté que les Américains ont toujours mise à avoir une comptabilité bien tenue. Chacun de nos alliés, s'il eût travaillé dans les mots historiques, aurait pu en s'adressant à quelqu'un de nos grands hommes, prononcer des paroles équivalentes. On les trouvera plus tard. De tous les points du passé, en dépit de toutes les révolutions, par delà toutes les barricades, les régimes disparus ont apporté leur contribution à l'heure présente — de telle sorte qu'il semble que ce ne soit pas seulement une génération mais l'Histoire tout entière qui, pour notre salut, ait voulu faire son union sacrée. Ne devons-nous pas l'alliance des Etats-Unis à la royauté, celle de la Belgique à la monarchie de Juillet, celles de l'Italie et de la Roumanie au second Empire, celles de l'Angleterre et de la Russie à la troisième République, et à la Révolution le droit et, qui mieux est, le devoir de parler et d'agir au nom de la liberté du monde? Chacun peut en prendre pour sa gloire.

Ainsi le don sublime de la France qui est de se

donner toujours, — son éternelle ardeur à se battre pour des causes désintéressées, sous la seule condition que ce soient de belles causes, et à verser son sang pour l'honneur, même si l'honneur est celui des autres, — son infatigable souci d'être de toutes les grandes actions, — sa croisade perpétuelle pour l'humanité dès que quelque part quelqu'un tente de la crucifier, tout ce que l'on a appelé ses « généreuses folies », et que les contemporains ont le plus souvent considéré comme de funestes erreurs, trouve aujourd'hui sa récompense et apparaît comme le fruit d'une volonté héroïque au service d'une clairvoyance supérieure. Au fond, ce vieux pêcheur breton, auquel vingt sauvetages avaient valu une petite pension, avait peut-être raison de dire : « Le dévouement, on m'a raconté beaucoup de belles choses là-dessus ; moi, je trouve que c'est un placement de père de famille ».



Quel beau livre à écrire pour celui qui aurait la patience et le moyen de recueillir sur tous les fronts tant de faits, de gestes, de paroles, pieusement dédiés au prestige de la France. Etre Français, on ne peut imaginer à l'heure actuelle le capital d'affection et de respect que ce seul titre représente.

« Est-ce qu'il y a des pauvres en France ? m'a demandé un jour un officier tchèque prisonnier.

— Mais oui, certainement, ai-je répondu.

— Ah !...

— Cela vous étonne ?

— Oui, parce que, n'est-ce pas, il me semble qu'être Français c'est être si riche !... »

Tout ce qui nous appartient se rehausse et s'embellit sur-le-champ. Tout ce qui vient de nous est aussitôt souvenir, relique, quelque chose de précieux, presque de sacré.

La veille du jour où les Bulgares entrèrent à Cos-

tanza, sur la place où la statue d'Ovide a toujours l'air d'être en exil, je vois encore un petit vieillard, correctement vêtu de noir, s'approcher de moi et je l'entends me dire :

« Cela va mal, monsieur, cela va très mal. Je suis si heureux de pouvoir parler à un Français, parce qu'il y a une chose qui me préoccupe si fort... si fort!

— Les Bulgares... lui dis-je.

— Oui, certainement..., les Bulgares... Mais ce n'est pas cela que je voulais vous demander... Ce n'est pas cela qui est le plus important. Dites-moi, est-ce qu'il y a énormément de Français qui ont été tués?...

— Oui, hélas!... énormément... »

Le petit vieux soupira profondément.

« J'en étais sûr... Mais combien?... combien? J'ai fait des calculs..., des comptes... Je suis comptable, monsieur. Combien? Ah! je voudrais savoir... et j'ai peur de savoir. Parce que, voyez-vous, un Français de moins c'est si grave... si grave! Un Français qui disparaît, c'est un peu d'espoir qui s'en va... Les gens même qui ne comprennent pas grand'chose sentent cela. Moi, j'y pense sans cesse le jour, la nuit. Tenez, j'habite là en face... Si vous vouliez venir jusqu'à mon logis, je voudrais vous montrer quelque chose. »

J'obéis à mon interlocuteur. Il me conduisit dans un modeste petit appartement encombré de dossiers et de paperasses. Il était employé dans une Société pétrolifère. Avec de grandes précautions, il sortit d'un petit coffre un vieux vêtement bleu foncé mangé aux vers, une sorte de redingote à taille et à boutons d'or.

« Tenez, monsieur, me dit-il, c'est le dolman d'un officier français — un officier de zouaves — qui, en 1854, au moment de l'expédition de Crimée, mourut chez mon grand père qui habitait Mangalia. Il succomba au typhus exanthématique qui avait en ce temps-là un nom moins scientifique, mais bien

plus beau; il s'appelait le « typhus des armées ». Il y a encore dans la poche une petite pipe et un peu de tabac, et voyez, là, cousue dans le col, il y a une médaille. J'ai voulu vous montrer cela. J'y tiens beaucoup. »

Deux mois après je rencontrais le petit vieillard à Braïla, où il était venu passer le Danube sur le pont de bateaux par lequel toute la population de Dobroudja se retira vers le Nord. Il me raconta comment il avait quitté Costanza.

« Je suis resté l'un des derniers, me dit-il avec orgueil. Quand je suis parti... les shrapnells commençaient à éclater sur la jetée. La flotte russe a peut-être fait tout ce qu'elle a pu, mais ce qu'elle a pu ça n'a pas été grand'chose. Les Bulgares sont arrivés par les vignes. Nous avons deux batteries qui leur ont fait beaucoup de mal et qui tiraient du petit promontoire, en arrière de la ville, là où, dit-on, Ovide allait s'asseoir pour regarder la mer... Quand j'ai filé, il était temps, on entendait les mitrailleuses comme si on y était... J'ai laissé tous mes livres de compte et beaucoup de mes vêtements — beaucoup pour moi qui n'en ai pas beaucoup. Mais tout cela m'est égal... J'ai emporté la redingote du capitaine... ils ne l'auront pas... »

Le petit vieillard de Costanza avait sauvé son trésor.



Ce que ces trois dernières années auront ajouté au prestige français, tout en le pressentant, on ne saurait encore le définir. Cette anecdote cependant pourra en donner quelque idée. Aucune ne saurait exalter avec plus d'émotion et de simplicité l'âme même de la France.

C'était à une trentaine de kilomètres d'Onesti, au point exact où l'armée roumaine opérait en liaison avec l'armée russe. La division russe qui tenait ce secteur appartenait au recrutement le plus oriental

de la Sibérie. Elle était composée de jeunes colosses aux cheveux fauves et aux yeux verts — d'étranges gaillards à demi barbares — ignorant tout du monde civilisé, comprenant à peine le russe et auxquels les mots de France et de Français étaient totalement inconnus. Un jour, un de nos camarades, le commandant L..., affecté à la division roumaine voisine, parcourut cette partie du front. Il aperçut, chemin faisant, quatre Sibériens, bons petits géants de vingt ans qui étaient couchés dans l'herbe. A son approche, ils se levèrent et le regardèrent avec effarement. Le commandant L..., amusé, leur offrit à chacun une cigarette. Et ils auraient bien voulu, en guise de remerciements, dire à notre officier un mot aimable. Mais quel mot ces quatre petits sauvages auraient-ils bien pu articuler? Néanmoins, ils voulurent quand même lui prouver qu'ils le reconnaissaient, qu'ils savaient à quel pays, à quelle armée, à quelles fonctions il appartenait; et l'un d'eux, désignant du doigt son uniforme, dit simplement : « Verdun ».



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

La France mobilise.

La guerre.	I
Le Premier	3
L'Héroïsme quotidien	4
Les Volontaires étrangers	6
Les semeurs de terreur.	8
Les « bons enfants »	9
La cathédrale de Reims	11

DEUXIÈME PARTIE

Sur le front.

La bataille devant Reims	15
Épernay.	26
Senlis	32
Le Théâtre et la guerre	40
Soissons.	42
L'Ambulance sous le feu	49
Les Barbares ont passé... (Le Luxembourg)	64
Les trois empereurs	69
La bataille de Champagne	75
L'Ordre	87
Le Printemps et la guerre	94
Les trois prisonniers	102
Un Zeppelin chez La Fontaine	110

TROISIÈME PARTIE

Roumanie.

Le Conseil de Couronne et la déclaration de guerre de la Roumanie	119
Les diplomates déçus et le diplomate désolé	124
Les dessous d'une légation	129
La campagne de Dobroudja : Givio !	138
L'Alerte	147
Les « Anatoles »	153
Un entretien avec S. M. le Roi de Roumanie	163
Les Tziganes sous le canon	174
Un héros : Le D ^r Jean Clunet	182
Quelques prisonniers bulgares	189

QUATRIÈME PARTIE

Russie.

Dans le vent de la Révolution : l'Aube	196
Une assemblée de soldats	206
Dans les bois de la Putna	216
Les ébats de la liberté nouvelle	226
Déclarations de M. Kerensky	234
Déclarations de M. Terestchenko	236
Le questionnaire du soldat russe	240
Notre Pays	247



75763823

ROBERT DE FLERS

W9

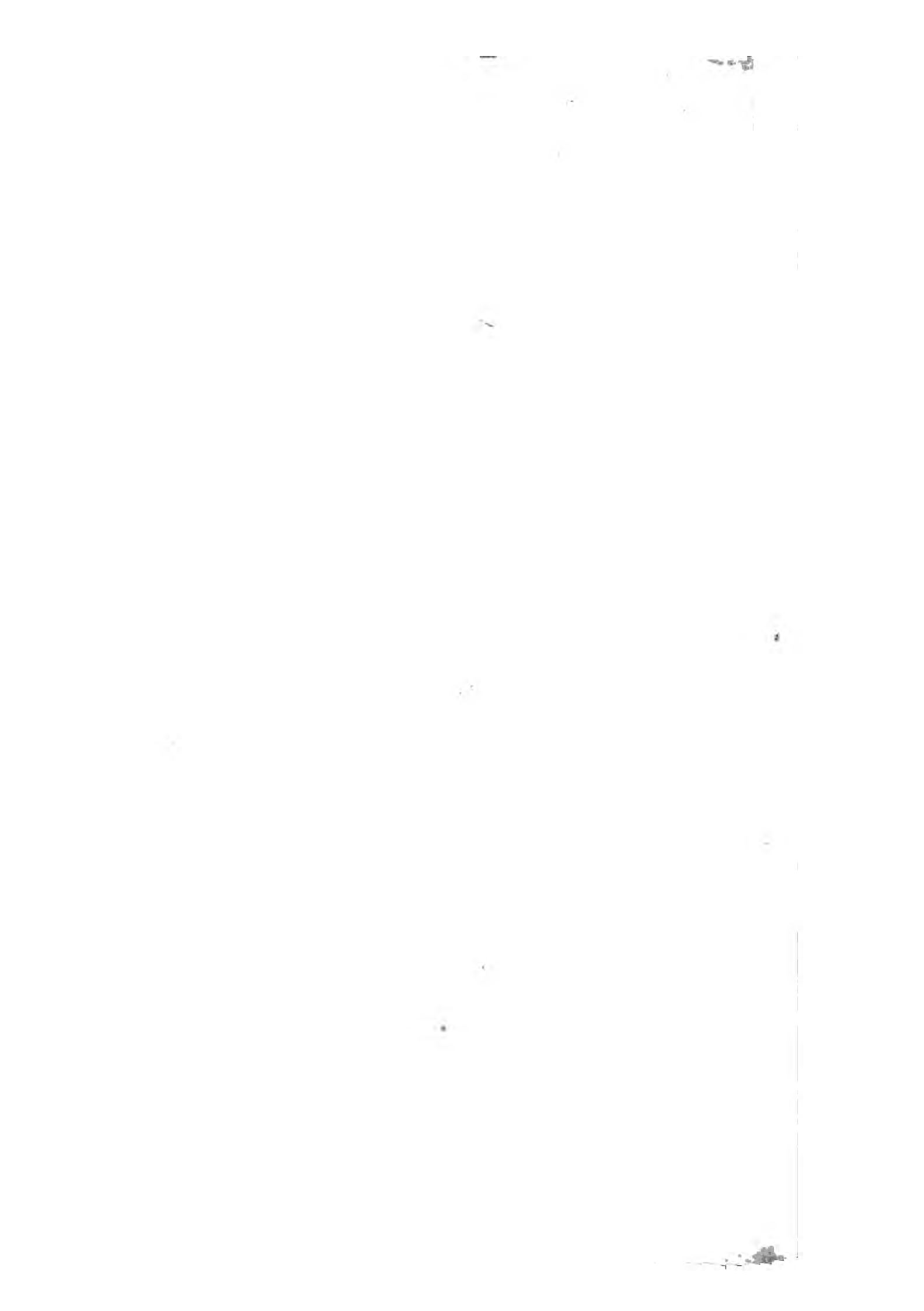
Sur les Chemins de la Guerre

(FRANCE - ROUMANIE - RUSSIE)



N/O 8300 A I

Editions Pierre Lafitte.
90 Avenue des Champs-Élysées 90
Paris



ÉDITIONS PIERRE LAFITTE
PARIS -- 90, Avenue des Champs-Élysées -- PARIS

MICHEL GEORGES-MICHEL
L'ASSASSINAT DU PRÉSIDENT ROOSEVELT

JACQUES MORTANE
LES VOLS ÉMOUVANTS DE LA GUERRE

ANDRÉ CORTIS
PETITES VIES DANS LA TOURMENTE

LOUIS BARTHOU, de l'Académie Française
LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

ALBERT BOISSIÈRE
LE NEVEU DE L'ONCLE SAM

GASTON LEROUX
ROULETABILLE CHEZ KRUPP

CHARLES LE GOFFIC
LE PIRATE DE L'ILE LERN

EDOUARD DE KEYSER
A L'OMBRE DU CARMEL

JEAN BERTHEROY
VERS LA GLOIRE

MAURICE LEBLANC
LE TRIANGLE D'OR

JEAN WEBSTER
PAPA FAUCHEUX

GASTON LEROUX
CONFITOU

3.50 LE VOLUME 3.50

